

LES DEUX AMIES



• TH. LEFÈVRE ET C^{ie} •

PARIS - BELG.

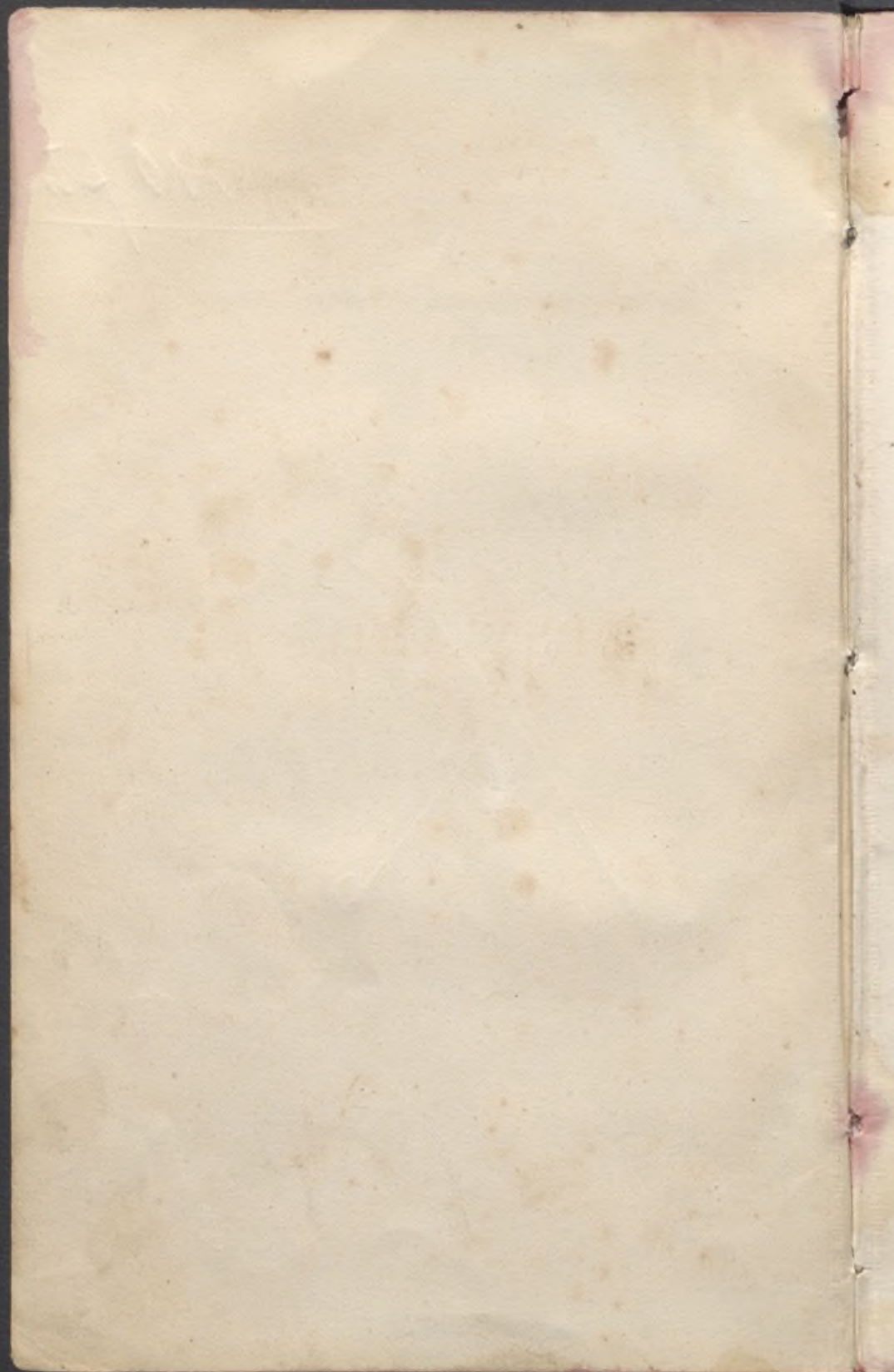




T. B. Keyserling's work

1864





150

LES
DEUX AMIES

CORBEIL. — TYP. ET STÉR. CRÉTÉ.

21/2000

LES
DEUX AMIES

SUIVI DE

L'HISTOIRE D'UN GRAND-PÈRE

PAR

M^{ME} MARIE VINCENT



PARIS

LIBRAIRIE DE THÉODORE LEFÈVRE ET C^{ie}

RUE DES POITEVINS

R 94054

LES
DEUX AMIES

PAUL. Eh bien ! Jeanne, as-tu trouvé cette incomparable amie que tu cherches comme on cherchait jadis la pierre philosophale ?

JEANNE. La pierre philo.... quoi !

PAUL. Comment, tu ne sais pas ce que c'est que la pierre philosophale ? Mais, ma pauvre sœur, qu'apprends-tu donc à ton cours, où tu ne trouves même pas une petite fille qui veuille être ton amie ?

JEANNE. D'abord, monsieur, j'ai une amie.

PAUL. Oh ! victoire !... et depuis quand :

JEANNE. Eh bien ! depuis que je suis retournée au cours : depuis hier.

PAUL. C'est bien la douzième que tu essayes, n'est ce pas?... Mais au fait, je me trompe,

car vous n'êtes que six dans ta classe ; l'autre jour, tu étais cinquième en dictée, et tu voulais nous faire croire que tu avais une bonne place.

JEANNE. Enfin, je n'étais pas la dernière ; et, d'ailleurs, je n'ai rien voulu faire croire, car je ne suis pas une menteuse ; tiens, je ne veux plus rien te dire, tu ne cherches qu'à me faire de la peine ; tu peux bien arroser ton jardin à toi tout seul, je ne te répondrai plus rien.

PAUL. Bon !... la voilà qui boude ; les petites filles ne savent que faire des grimaces et bouder.

JEANNE. Je ne boude pas, mais je ne veux pas jouer avec toi.

Et la petite fille alla chercher sa poupée, assez délaissée depuis les premiers beaux jours, tâcha d'en rassembler les robes et les chapeaux plus ou moins fanés, et s'installa dans un coin de la chambre, en pensant à sa nouvelle amie, et cherchant le moyen de lui être agréable lorsqu'elle la reverrait.

Jeanne désirait vivement avoir une amie : sa grande cousine Marguerite en avait une ; elles prenaient les mêmes leçons, se promenaient ensemble, passaient l'été à la même campagne : on les

nommait les *inséparables*. C'est ainsi que Jeanne comprenait l'amitié ; son cœur aimant et son imagination vive lui faisaient deviner le bonheur de posséder une amie, mais son caractère entier et susceptible avait jusque-là éloigné d'elle les enfants qui venaient chez sa mère.

Réunissait-on des compagnes pour un goûter, Jeanne plaçait à côté d'elle et ne s'occupait que de celle qui lui plaisait le plus dans le moment, c'est-à-dire celle qui avait joué au jeu qu'elle préférait. C'était Jeanne qui voulait servir toutes les friandises, en s'en réservant la meilleure part ; mais si on hésitait à l'aider pour ranger son ménage ou ses joujoux, elle se fâchait et ne voulait plus jouer avec des enfants si peu complaisants.

Dans les jardins publics, où elle passait chaque jour quelque temps, elle n'avait pas mieux réussi. Si Jeanne avait l'idée de sauter à la corde, personne n'avait le droit de préférer le cerceau, et elle déclarait qu'on ne l'aimait pas lorsqu'on proposait un autre jeu. Enfin, ayant atteint sa neuvième année, sa mère l'avait conduite à un cours ou demi-pension où elle passait chaque jour plusieurs heures, et là, elle espérait trouver cette amie que ses rêves lui avaient présentée si souvent, mais

qu'elle n'avait pu encore découvrir. Plusieurs fois, cependant, elle avait annoncé à sa bonne mère que certainement elle avait rencontré celle qu'elle devait aimer si tendrement; mais, le lendemain, tout était changé : Marthe, qui lui semblait si gentille, avait souri malignement lorsque Jeanne, en répétant sa leçon de géographie, avait prononcé *l'estime* de Pérékop au lieu de l'isthme.

« Si elle avait de l'affection pour moi, elle n'aurait pas ri comme les autres quand j'étais rouge de honte, » disait l'enfant.

Malheureusement ces petites humiliations étaient souvent réservées à Jeanne, qui, délicate et enfant gâtée, était moins avancée que ses compagnes, et ne cherchait pas à réparer ce désavantage par un travail plus assidu; et sa mère, très occupée d'une famille déjà nombreuse, de sa maison, obligée d'accompagner son mari dans le monde, ne pouvait consacrer que peu d'instant à l'éducation de sa fille.

Jeanne ne se connaissait pas assez pour comprendre que si elle n'avait pas d'amie, la faute en était à elle seule, et, dans son désir d'en trouver une, elle n'imaginait pas qu'elle devait réformer son caractère et faire quelquefois le sacrifice de

son goût propre pour être agréable à l'amie qu'elle avait choisie. En ce moment, comme sa conversation avec son frère l'a fait connaître, elle est pleine d'espoir : une nouvelle élève est arrivée chez M^{me} Cronier, sa maîtresse. Alice, tel est son nom, a l'air bien doux et bien triste, elle est en deuil ; le bon cœur de notre petite Jeanne s'est ému lorsqu'elle a su que sa nouvelle compagne avait perdu sa mère, et elle forme mille projets charmants pour gagner l'affection d'une enfant qui lui inspire une si vive sympathie. Aussi, en cherchant vainement à mettre un peu d'ordre dans le trousseau de sa poupée, elle réserve pour Alice différents petits objets qu'elle lui portera le lendemain.

« Pourvu qu'elle ait une poupée, se dit tout à coup la petite fille, car elle ne me paraît pas riche ; elle a de gros souliers, et elle met ses livres et ses cahiers dans un vieux cabas ; enfin, je le lui demanderai. » Le lendemain, l'heure du départ arrive ; Jeanne est plus tôt prête que de coutume, et, au lieu de s'attarder en jouant avec son frère ou avec sa petite sœur, elle presse sa bonne de partir pour arriver quelques minutes avant l'heure de la leçon, afin de faire tout à fait connaissance avec la nouvelle élève.

Elles arrivent ensemble à la porte et s'avancent en même temps pour s'embrasser. Puis Jeanne se hâte d'enlever son chapeau et sa casaque, afin d'offrir bien vite à sa gentille compagne ce qu'elle a mis à part à son intention. Mais déjà Alice avait ouvert son livre et repassait attentivement sa leçon.

JEANNE. Vous aurez bien le temps de travailler tout à l'heure, Alice; écoutez-moi, j'ai bien des choses à vous dire : d'abord, je vous aime beaucoup; voulez-vous m'aimer aussi?

ALICE. J'y suis toute disposée, ma chère Jeanne.

JEANNE. Quel âge avez-vous?

ALICE. J'ai neuf ans et demi.

JEANNE. Nous sommes presque du même âge, je vais les avoir le mois prochain. Avez-vous une poupée?

ALICE. J'en avais une, mais il lui est arrivé un accident; et puis, maintenant, je n'ai plus le temps de m'en occuper.

JEANNE. A quoi donc jouez-vous quand vous rentrez?

ALICE. Oh! je ne puis pas jouer beaucoup; je prends ma récréation ici, à l'heure du goûter, et quand je rentre, j'ai bien des choses à faire : je fais lire mon petit frère.

JEANNE. Vous avez donc aussi un frère? Est-ce qu'il vous taquine beaucoup? Paul me tracasse tout le temps qu'il est à la maison.

ALICE. Mon petit frère est bien doux et bien gentil; d'ailleurs, il n'a que quatre ans; il est bien naturel que je sois plus raisonnable que lui.... Mais, ma chère Jeanne, si vous le voulez bien, nous continuerons notre conversation à l'heure de la récréation; je voudrais bien repasser les noms des douze fils de Jacob avant que la leçon commence.

JEANNE. Moi, je ne les sais guère.

ALICE. Voulez-vous les répéter avec moi, cela vous les apprendra.

JEANNE. Mais il y en a tant, et des noms si difficiles! Je ne suis bien sûre que du premier, c'est Ruben.

ALICE. Eh bien, maintenant lisez le second: Gad, et puis répétez-les ensemble.... Vous les savez, n'est-ce pas?

JEANNE. Oui; deux, cela va encore.

ALICE. Lisez le troisième, et puis répétez les autres; vous voyez que ce n'est pas bien difficile. Continuons de même.

Et, en moins de cinq minutes, les deux petites

filles savaient parfaitement les douze terribles noms.

L'heure de la leçon a sonné, toutes les élèves sont réunies, et Jeanne demande à M^{lle} Cronier, leur maîtresse, la permission de se placer près d'Alice ; ce qui lui est accordé. Elle aurait eu bien envie, pendant ce long temps de silence, d'échanger quelques mots avec sa petite voisine, mais l'air attentif et l'application soutenue de celle-ci l'engagèrent à se taire et à l'imiter ; aussi sa dictée fut-elle meilleure, son addition presque juste, et elle eut une bonne note pour l'histoire sainte.

Après deux heures d'un travail assidu, il est juste de se reposer ; aussi le signal de la récréation est-il accueilli avec joie par tout ce petit monde qui s'élançe dans une cour plantée où viennent bientôt se joindre à elles d'autres élèves plus âgées. Voici les corbeilles de petits pains qui sont vides à l'instant où elles ont paru.

Jeanne avait dans sa poche une tablette de chocolat, car le pain sec lui avait toujours semblé dépourvu de charme ; aujourd'hui, elle en a demandé deux à sa bonne, qui, habituée à ne lui rien refuser, les a enveloppées de suite. La seconde est pour Alice.

« Tenez, ma chère, lui dit Jeanne, voici une

croquette de chocolat que j'ai apportée pour vous.

ALICE. Vous êtes trop gentille; ce petit pain est un vrai régal pour moi; je vous remercie bien, mais je le préfère à des sucreries.

JEANNE. Cependant, c'est du très bon chocolat; maman le fait prendre chez Marquis.

ALICE. Oh ! je n'en doute pas, mais.... je vous assure que je trouve ce petit pain excellent; je suis habituée à ne jamais manger que du pain sec à goûter.

JEANNE. Vraiment !... Eh bien ce régal-là n'est guère de mon goût. Mais prenez-le tout de même, vous le garderez pour plus tard.

ALICE. Alors, je vais le prendre pour mon petit frère. Je lui en donnerai un petit morceau quand il aura lu. Ce pauvre enfant, je l'ennuie bien souvent en lui donnant sa leçon.

JEANNE. Mais, ça doit être bien ennuyeux aussi pour vous, de la lui donner; quand ma petite sœur Thérèse voit maman prendre son livre, elle commence à pleurer; elle dit tous les jours qu'elle a mal à la tête, et elle veut absolument apprendre sans regarder son livre.

ALICE. Quel âge a-t-elle votre petite sœur? Vous êtes bien heureuse d'en avoir une.

JEANNE. Mais ce n'est pas un si grand bonheur. Certainement, je l'aime bien, mais elle est quelquefois bien ennuyeuse; j'ai beau cacher les affaires de ma poupée, elle trouve toujours moyen de les découvrir: elle joue avec, et puis elle ne les range pas, et ensuite maman me gronde parce qu'elle dit que je n'ai pas d'ordre.

ALICE. Vous n'avez donc pas d'armoire fermant à clef?

JEANNE. Certainement si; mais quand j'oublie d'y mettre le carton de ma poupée, alors elle s'en empare de suite. Je ne puis pas penser à tout, moi.

ALICE. C'est vrai, c'est bien difficile... Et encore, si vous étiez comme moi... »

Ici les yeux d'Alice s'emplirent de larmes, et Jeanne l'embrassa avec effusion. Elle comprit pour la première fois combien elle était heureuse d'avoir une bonne mère qui pensait pour elle et lui évitait ainsi bien des ennuis. Elle aurait voulu interroger sa nouvelle amie sur une foule de choses, mais elle n'osait pas lui demander ce qui l'intéressait le plus, et, dans son embarras, elle changea brusquement de conversation.

JEANNE. Savez-vous bien votre grammaire au-

jourd'hui? J'ai eu à peine le temps de l'étudier. Paul m'a dérangée tout le temps de mon étude; c'est bien désagréable d'être obligée de travailler le jeudi quand les garçons ne font rien.

ALICE. Je croyais que vous aviez une chambre à vous.

JEANNE. Oui, mais je voulais voir toutes sortes de choses qu'il montrait sous un microscope que lui a donné mon oncle. Si vous saviez comme les cheveux paraissent gros! Nous avons vu aussi l'aile d'un papillon; c'est charmant! Mais Paul est si taquin qu'il n'a jamais voulu me laisser voir une patte d'araignée, et c'est très curieux. Si vous venez un jour à la maison, j'espère qu'il vous montrera tout cela. Oh! je serais si contente si votre papa vous permettait de venir nous voir.

C'était en effet le plus vif désir de Jeanne. Il lui semblait qu'Alice ne serait pas tout à fait son amie si elles ne se voyaient pas chez elles, car elle ne pensait pas qu'il fût nécessaire que sa mère connût bien son amie pour se lier intimement avec elle. Ce jour-là même, en rentrant, à peine se donna-t-elle le temps d'ôter son chapeau, sa casaque et

d'embrasser sa mère, qu'elle la supplia d'inviter son amie à venir la voir.

M^{me} Delamarre, qui, depuis quelques jours, entendait sans cesse répéter à sa fille le nom d'Alice, l'avait déjà souvent questionnée sur cette enfant, et avait compris, par les réponses de Jeanne, que cette amitié pouvait lui être fort utile, la petite fille étant un peu blasée sur des observations forcément répétées, et obtenant généralement, au moyen de quelques caresses, ce qu'on lui avait d'abord refusé.

« J'en parlerai à ton père, » fut la seule réponse de M^{me} Delamarre.

C'était cause gagnée pour Alice. Aussi se mit-elle à frapper des mains et à sauter de joie.

« Tu as bien sûr deux amies pour le moins, dit son frère Paul, et deux nouvelles probablement, car tu dois avoir découvert quelque défaut à M^{lle} Alice, et il ne te faut rien moins qu'une perfection pour une amie ?

JEANNE. Pas du tout, c'est ce qui te trompe.

PAUL. Alors, qu'est-ce donc qui cause ta joie ?

JEANNE. Si je ne veux pas te le dire....

PAUL. Oh ! je n'y tiens pas ; tu peux bien garder tes secrets pour toi, mais tu ne me demanderas plus de te faire voir mon microscope.

JEANNE. Oh ! mon petit Paul ! justement j'y tiendrais beaucoup ; pas pour aujourd'hui, mais peut-être pour dimanche.

PAUL. Oh ! dimanche, je vais à la campagne avec papa et je l'enfermerai ; je n'ai pas envie que tu me mettes dessous un tas de saletés ; tu serais capable de vouloir regarder les cheveux de ta poupée, des cheveux de pendu !

JEANNE. Tu me dis toujours la même chose, et papa m'a dit que ce n'était pas vrai ; c'est pourtant bien vilain de taquiner. »

L'heure du dîner arrive ; jamais Jeanne n'a été aussi prévenante ; elle met un coussin sous les pieds de sa mère, attache la serviette de sa petite sœur sans qu'on ait le temps de s'en apercevoir, et ne répond rien aux malices de son frère. Enfin, quand M^me Delamarre dit à son mari :

« Que fais-tu décidément dimanche, mon ami ? »

Les yeux de notre petite amie pétillent, elle respire à peine.

M. DELAMARRE. Mais je compte aller à Meudon, et j'ai promis à Paul de l'emmener avec son cousin, s'il a une bonne place en version.

Jeanne allait dire :

« Alors, ce n'est pas sûr. »

Mais l'exemple de son amie lui avait déjà appris à réprimer une parole trop vive prête à s'échapper.

Paul rougit légèrement et regarda Jeanne.

« Pourquoi, ma bonne amie, reprit le père, désires-tu savoir ce que je dois faire ? »

M^{me} DELAMARRE. Jeanne va te le dire.

JEANNE. Oh ! maman, demandez vous-même.

M^{me} DELAMARRE. Tu sais, mon ami, que depuis quelques jours elle travaille avec plus de courage ; ses notes du cours sont bien meilleures, et comme elle m'a demandé de lui faire un grand plaisir, j'y suis disposée, si tu y consens.

M. DELAMARRE. Voyons, mon enfant, de quoi s'agit-il ? J'ai remarqué que tu étais très prévenante depuis quelques jours, et c'est bien gentil pour une petite fille.

M^{me} DELAMARRE. Il s'agit d'inviter pour dimanche une de ses compagnes du cours, et qui, d'après tout ce que m'en dit Jeanne, est vraiment une bonne enfant. Elle a quelques mois de plus que Jeanne ; elle a perdu sa mère il y a peu de temps, et la pauvre enfant n'a aucune distraction chez son père, qui est artiste et travaille sans cesse, d'après ce que m'a dit M^{lle} Cronier.

JEANNE. Vous lui avez donc parlé d'Alice, maman ? Comment, pourquoi avez-vous demandé tout cela ?

M^{me} DELAMARRE. Parce que je serai enchantée de te voir une amie comme tu le désires ; mais il faut choisir soigneusement une amie.

JEANNE. Eh bien ! maman, croyez-vous qu'Alice puisse être mon amie ? Si vous saviez comme elle est sage, comme elle étudie bien !

M^{me} DELAMARRE. Je suis sûre, mon enfant, qu'en faisant quelques efforts sur toi, tu te rendras digne d'une affection à laquelle tu attaches tant de prix.... Seulement, ma fillette, il faut savoir de temps en temps sacrifier tes goûts à ceux d'Alice.

JEANNE. Mais, maman, c'est ce que je fais ; d'ailleurs, Alice veut toujours jouer à ce qui m'amuse le plus.... Enfin, mon bon petit père, vous voulez bien permettre qu'elle vienne dimanche.

M. DELAMARRE. Certainement, chère enfant.

JEANNE. Oh ! père chéri, que vous êtes bon !

Et, après avoir tendrement embrassé son papa, Jeanne courut vers sa mère pour en faire autant.

JEANNE. A quelle heure faudra-t-il lui dire d'arriver, maman ? Nous n'irons pas trop tard à la messe.

M^{me} DELAMARRE. Si tu ne te rends pas comme tu fais quelquefois.

PAUL. Pour ne pas dire tous les jours.... J'entends Victorine lui dire chaque matin plusieurs fois....

JEANNE. Ça n'est pas vrai, depuis trois jours je me lève très gentiment, ma bonne me l'a dit.

M^{me} DELAMARRE. Allons, allons, mes enfants, tâchez donc de ne pas vous taquiner ainsi.... Paul, il faut te mettre à ton devoir, et toi, Jeanne, prends ton ourlet.

Jamais Jeanne n'acheva sa tâche aussi rapidement et aussi bien. Puis, lorsque l'heure du coucher sonna, elle quitta son livre sans demander, comme à l'ordinaire, la permission de finir une histoire *qui était presque terminée*. Après un bon baiser qui disait assez à sa chère maman combien elle la remerciait, elle s'endormit heureuse de penser qu'elle aurait aussi une amie comme sa cousine.

Le lendemain matin, à peine habillée, elle se rendit auprès de sa maman et lui demanda ce qu'il fallait dire à Alice pour l'inviter, et pour être sûre qu'elle accepte. Puis elle partit un bon quart d'heure plus tôt qu'à l'ordinaire, et marcha si vite que sa bonne avait peine à la suivre.

LA BONNE. À vous voir courir, on croirait que nous allons aux ombres chinoises, ma Jeanne, qu'est-ce qu'il y a donc?... Vous êtes en avance pourtant, et il n'y a pas de sainte Catherine au printemps.

JEANNE. Tu ne sais donc pas, ma bonne, que je vais inviter Alice pour dimanche prochain ? Tu sais bien, mon amie, qui est en deuil, et qui est si gentille.... Tiens, la voilà au bout de la rue.

Et si la bonne n'eût retenu la petite fille, elle aurait couru au-devant de sa chère compagne. Mais, en s'approchant d'elle, Jeanne fut frappée de la pâleur et de la tristesse d'Alice ; certainement elle avait pleuré. Jeanne l'embrasse, la regarde encore, et ne trouve rien à lui dire. Alice lui parle la première.

ALICE. J'ai bien du chagrin ! mon petit frère est très malade, on craint qu'il ait des convulsions. Papa est bien tourmenté. Je ne resterai pas au cours aujourd'hui ; je viens seulement dire à mademoiselle Cronier qu'elle ne s'étonne pas si je ne puis venir pendant quelques jours.

JEANNE. Pendant quelques jours !...

ALICE. Mais oui, parce qu'il faut qu'on soit toujours près de lui. Je regrette beaucoup de man-

quer la composition d'histoire, car j'avais bien repassé. Mais qu'as-tu donc, ma petite Jeanne, tu pleures aussi ? Que tu es bonne ; c'est de m'avoir vu du chagrin ?

JEANNE. Oh ! ce n'est pas seulement pour cela, mais je vois bien que tu ne pourras pas venir à la maison dimanche.

ALICE. Comment ?

JEANNE. Maman m'avait dit de t'inviter parce que cela me faisait beaucoup de plaisir, et je pense que nous nous serions bien amusées.

ALICE. Je te remercie de tout mon cœur ; je ne sais pas si papa me l'aurait permis, jamais je ne sors sans lui le dimanche. Mon petit frère est si petit ! et il est tout seul !... Il faut que je parle de suite à mademoiselle Cronier pour nous en aller bien vite, car nous devons rapporter une potion pour Henri.... Tu prieras la sainte Vierge pour lui, n'est-ce pas ?

JEANNE. Oh ! bien sûr, je dirai mon chapelet tout entier.... Tu ne m'oublieras pas, n'est-ce pas, Alice, quand tu ne me verras plus ?

ALICE. J'espère qu'il va bientôt se rétablir, ce cher petit, et alors je reviendrai.

La journée parut bien longue et bien triste à la

pauvre Jeanne ; cependant elle avait pris l'habitude, depuis qu'elle était en classe à côté d'Alice, d'étudier ses leçons avec soin, sans compter sur ses compagnes pour la souffler. D'ailleurs, elle savait qu'Alice ne l'aurait pas fait puisque la maîtresse l'avait défendu, et même elle avait failli se brouiller un jour avec elle au commencement de leur liaison, parce que son amie avait refusé de lui souffler plusieurs noms de fleuves qu'il était *impossible* à Jeanne de retenir. Enfin, cinq heures sonnent ; c'est sa mère qui vient la chercher. Jeanne court vers elle pour l'embrasser, mais son chagrin se lit aisément dans ses yeux.

JEANNE. Victorine vous a dit, maman, qu'Alice ne pourrait pas venir dimanche à la maison ?

M^{me} DELAMARRE. Non, mon enfant, elle ne m'a rien dit. Elle n'est pas malade, cette pauvre petite ?

JEANNE. Non, maman, mais c'est son petit frère, et vous savez, c'est Alice qui le soigne avec sa bonne.... Je ne crois pas que sa maladie se gagne, ce sont des convulsions ? Si vous vouliez, nous irions savoir de ses nouvelles.

M^{me} DELAMARRE. Je craindrais de déranger M. Rollig que je ne connais pas, mais j'en enverrai prendre.

JEANNE. J'irai avec ma bonne, n'est-ce pas, maman ? Et puis, s'il va mieux, Alice pourra peut-être venir dimanche.... Les convulsions, ce n'est pas une maladie longue, je crois.

M^{me}. DELAMARRE. Pauvre fillette, voilà ce qui t'inquiète le plus pour le moment ; il faut pourtant t'accoutumer aux contre-temps.

JEANNE. J'étais si contente de montrer Alice à papa !

Et ici les yeux de l'enfant se remplirent de larmes ; elle ne savait pas désirer à demi, et il lui semblait bien cruel de renoncer ainsi à ce projet qui lui souriait tant. Sa tristesse devint même de la mauvaise humeur, lorsque le terrible Paul voulut la plaisanter sur ses yeux rouges, et l'engagea à chercher quelque autre amie au cours, dans le cas où celle-ci viendrait à lui manquer

JEANNE. Je ne pourrais pas en aimer une autre autant que j'aime Alice. Et d'ailleurs, pourquoi me dis-tu cela ? c'est par méchanceté ; elle reviendra bientôt, elle me l'a dit.

PAUL. Mais, en attendant, comment vas-tu faire tes devoirs à toi toute seule ?

JEANNE. Jamais je n'ai rien copié sur elle ; seulement, je tâchais de m'appliquer comme elle.

PAUL. Oui, et puis un peu d'aide fait grand bien.

JEANNE. Du tout, c'est défendu, et nous ne désobéissons pas comme les collégiens.

PAUL. C'est-à-dire que les petites filles se cachent mieux.

JEANNE. Nous savons bien que le bon Dieu nous voit toujours, et ce serait encore plus mal de se cacher, comme tu le dis.

PAUL. Oh ! ma très chère sœur, j'admire ta haute raison, comme j'ai eu souvent l'occasion d'admirer ta science....

JEANNE. Tu n'es qu'un méchant, et tu devrais bien chercher à me consoler, si tu avais un meilleur cœur.

M. Delamarre entra en ce moment, mais la paix ne fut rétablie qu'en apparence. Paul faisait remuer la table avec son pied et empêchait Jeanne d'écrire proprement. Puis il étendait une si grande carte, qu'elle ne pouvait plus s'approcher de la lampe ; enfin, l'heure du coucher termina toutes les querelles, et le frère demanda et obtint son pardon de sa sœur, en lui promettant qu'il montrerait son microscope à son amie lorsqu'elle viendrait.

Trois jours s'écoulèrent sans qu'on eût de

nouvelles de l'enfant malade ni d'Alice ; le mauvais temps et des occupations plus nombreuses avaient empêché madame Delamarre d'en envoyer prendre.

Enfin, Jeanne vit son père arriver à la fin du cours ; aussitôt elle demanda et obtint d'aller, en se promenant, savoir comment allait le petit Henri.

Ils se rendent donc rue de l'Ouest, où demeurait l'artiste, et Jeanne, précédant son père, monte rapidement les quatre étages qui donnent accès à l'appartement et à l'atelier de M. Rollig. Elle sonne bien doucement, et l'instant d'après elle se trouve dans les bras de sa bonne petite amie, qui lui témoigne, au milieu de son étonnement, une véritable joie de la revoir.

JEANNE. Comment va ton petit frère ? C'est papa qui m'a amenée pour savoir comment il allait.... Est-ce que ton père ne va pas venir ? Nous resterions plus longtemps s'il était là.

Alice répondit seulement que son petit Henri allait beaucoup mieux, qu'il était même tout à fait rétabli ; puis elle pria poliment M. Delamarre de la suivre dans l'atelier de son père, qui profitait des longs jours pour terminer un grand travail.

M. Delamarre n'était pas artiste, mais suffisant :-

ment amateur pour voir qu'il se trouvait chez un homme de talent. Il fut frappé aussi de l'ordre qui semblait régner dans ce petit intérieur. Après les premières phrases de politesse de part et d'autre, et de chaleureux remerciements de l'artiste pour l'intérêt que M. Delamarre témoignait à ses enfants, la conversation s'engagea naturellement sur leurs filles, et M. Rollig s'étendit avec bonheur sur les qualités de son Alice.

LE PEINTRE. Je ne sais ce que je serais devenu après le coup terrible qui m'a frappé, sans ma bonne petite fille ; mais vous ne sauriez croire, monsieur, le changement qui s'est opéré en elle au moment où elle a perdu sa mère. Un seul mot qu'elle a entendu par hasard a transformé cette enfant. Bien des épreuves avaient tellement affaibli ma pauvre femme, qu'elle n'a pu supporter une maladie sans gravité pour tout autre. Ma fille, à cette époque, était d'un caractère fort difficile, emportée jusqu'à la colère et très entêtée. Un jour le docteur, ayant été témoin d'une scène, avait dit : « Cette enfant fait bien du mal à sa mère ! » Malgré l'heureuse influence de cette parole sur le caractère de ma fille, je voudrais presque qu'elle n'eût pas été prononcée, car elle pèse

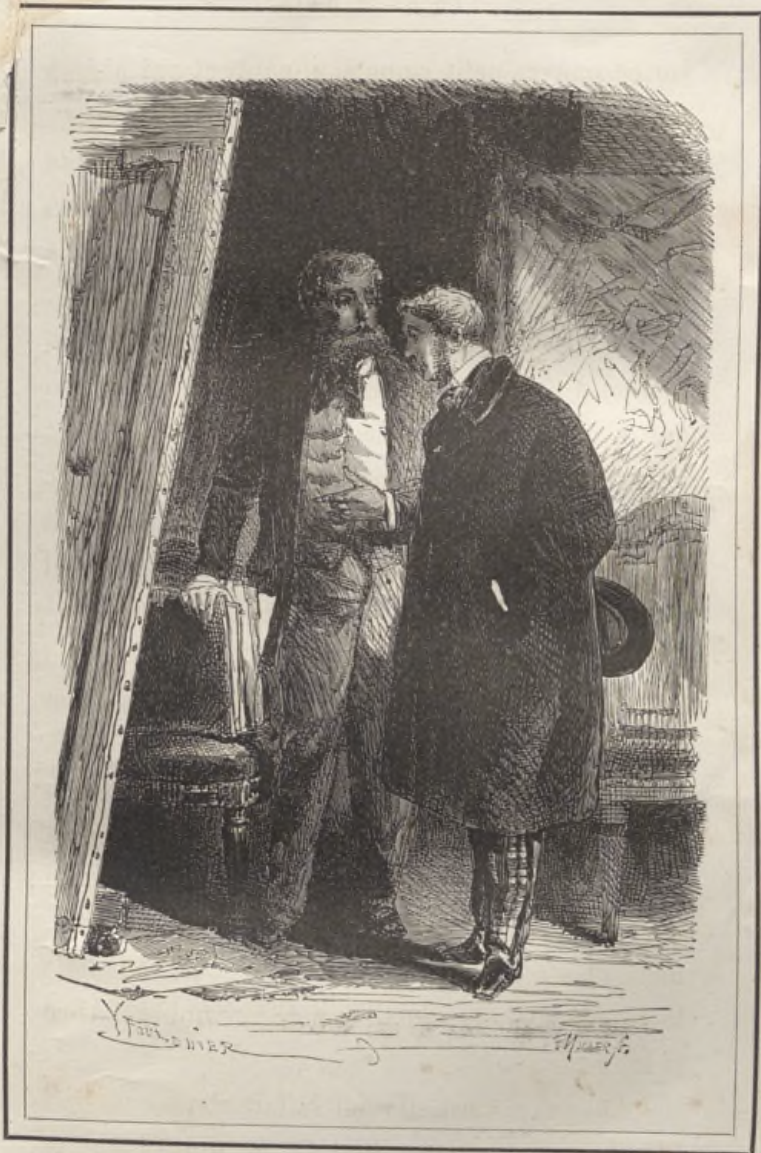
sur ce pauvre petit cœur si aimant, et qui a déjà tant souffert !

M. DELAMARRE. Je vois, monsieur, que ma petite Jeanne ne s'est pas trompée sur le compte de son amie, et je suis heureux de la manière dont elle a su apprécier tant de bonnes qualités.

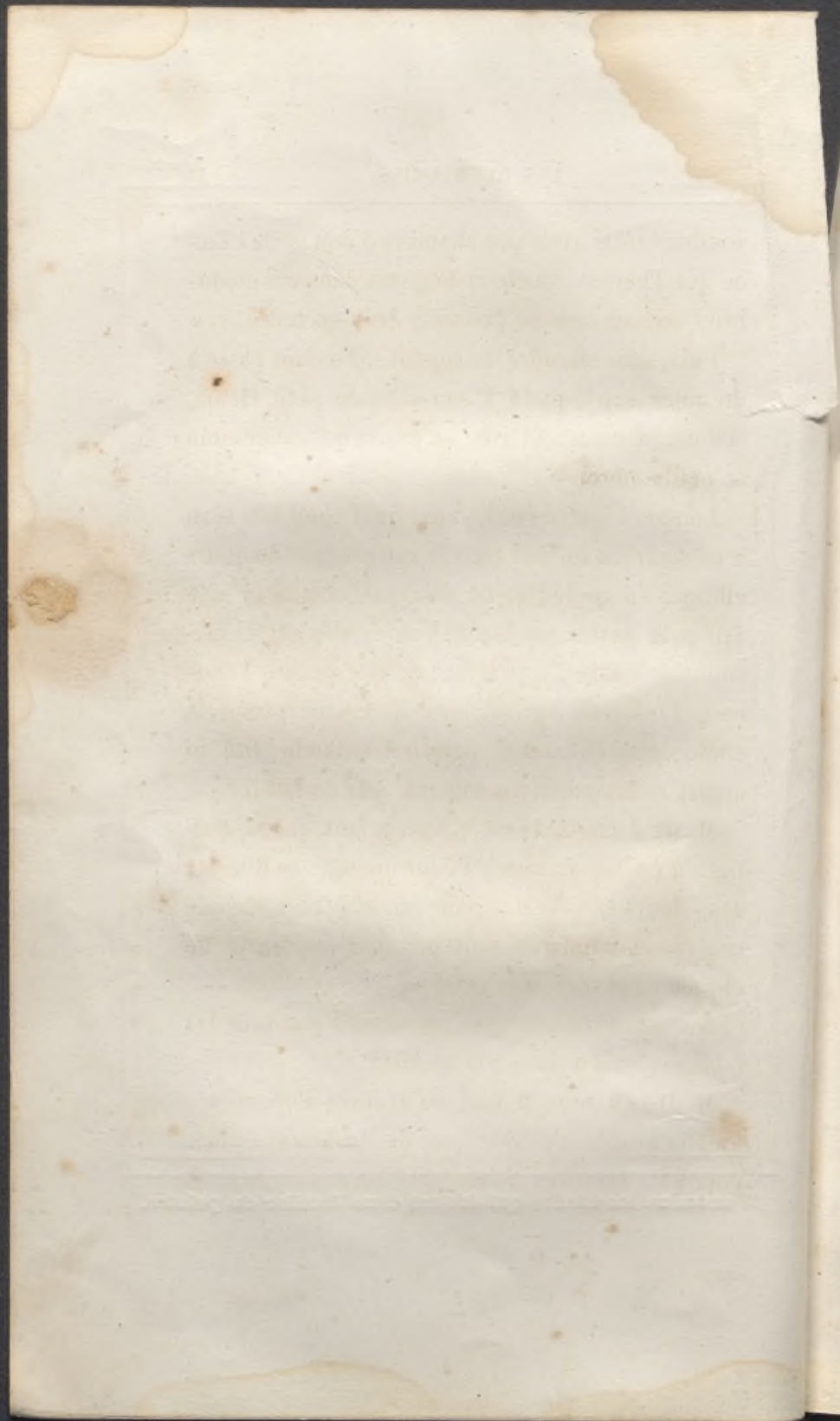
Puis, après avoir admiré différentes études qui se trouvaient dans l'atelier et examiné le tableau qui s'avancait, M. Delamarre, craignant d'être importun, se retira, non sans avoir fait promettre à M. Rollig de lui amener quelquefois ses enfants pour jouer avec les siens dans un petit jardin qu'il mettait à leur disposition, ce qui causa une nouvelle joie aux deux amies.

En revenant, le babil de Jeanne ne tarit pas sur tout ce qu'elle avait admiré chez le peintre ; d'abord, les tableaux dont elle avait reconnu les sujets à l'aide des explications d'Alice ; puis le portrait du petit Henri et celui de cette dame si pâle qui ressemblait à Alice et était sans doute sa mère, mais elle n'avait pas osé questionner son amie là-dessus. Ensuite, c'était la petite chambre d'Alice si bien rangée !

« Et, papa, c'est elle qui la fait chaque matin ! Si vous saviez comme tout est en ordre ! Que je



Il examina les études qui étaient dans l'atelier du peintre.



voudrais aussi avoir une chambre à moi seule ! Est-ce que Thérèse couchera toujours dans ma chambre ? Jamais rien ne pourra y être en ordre.... »

Puis, sans attendre de réponse, l'enfant passe à un autre sujet, parle à son père du petit Henri, si doux, si caressant avec sa sœur, qui est comme sa petite mère.

JEANNE. Figurez-vous, papa, qu'il obéit très bien à sa sœur ; il le faut bien, c'est presque toujours elle qui le garde ; je ne sais pas comment elle fait pour savoir ses leçons ; mais elle est si raisonnable ! Elle dit qu'il faut qu'elle profite beaucoup des leçons de mademoiselle Cronier, car cela coûte bien cher. J'ai pourtant entendu dire le contraire à maman ; comment cela se fait-il ?

M. DELAMARRE. Je crois, mon enfant, que M. Rolig n'a pas de fortune ; l'éducation de sa fille est sans doute un sacrifice pour lui, et je suis sûr que ces pauvres enfants sont privés d'une foule de choses dont vous êtes comblés.

JEANNE. Mais pourquoi ne vend-il pas tous les tableaux qu'il a dans son atelier ?

M. DELAMARRE. Il faut en trouver l'occasion : tout le monde n'achète pas de tableaux, il faut pour cela être très riche.

JEANNE. Papa, il me vient une idée ! Vous avez dit à maman que vous vouliez qu'elle se fit photographeur : un portrait avec des couleurs est bien joli ; il faudrait demander à M. Rollig de la peindre, et vous le payeriez.

M. DELAMARRE. Tu ne sais pas qu'un portrait à l'huile est fort cher.

JEANNE. Oui, mais on n'en ferait qu'un que nous garderions, au lieu d'avoir vingt-cinq épreuves de photographie.

M. DELAMARRE. Un seul portrait est infiniment plus cher que vingt-cinq épreuves.

JEANNE. Eh bien !... papa, si, au lieu de me donner des étrennes, vous faisiez faire un joli portrait de ma bonne petite mère, que je serais contente !

Ils arrivaient en ce moment ; l'heureux père promit à sa fille de réfléchir à tout cela et l'embrassa tendrement, remerciant la Providence des sentiments de générosité et de délicatesse qui se révélaient dans son enfant chérie.

Il fut grandement question, pendant le dîner, de ce que Jeanne avait vu chez M. Rollig, et Paul ne manqua pas de demander à son père comment il avait trouvé l'incomparable Alice. Quant à lui,

il avait espéré que cette amitié ne serait pas de si longue durée, car c'était bien ennuyeux d'entendre toujours répéter la même chose par sa très chère sœur touchant les vertus, la science, etc., de l'inimitable mademoiselle Rollig.

PAUL. A propos, tu ne m'as jamais dit si elle était jolie, ton amie ? Elle est peut-être bossue. Mais, on dit que les bossus ont beaucoup d'esprit, ainsi il n'y a pas de quoi prendre cet air furibond.

M^{me} DELAMARRE. Je ne sais vraiment pas pourquoi tu as un si grand plaisir à taquiner ta sœur à ce sujet, d'autant plus qu'elle t'a souvent donné l'exemple de la modération.

PAUL. Pas quand je la plaisante sur sa tendre amie.

M. DELAMARRE. En voilà assez, Paul ; tes plaisanteries sont fort déplacées, et c'est une triste manière de faire de l'esprit que d'être désagréable aux siens.

L'intérieur du peintre avait vivement intéressé M. Delamarre, qui prit des renseignements minutieux sur cet artiste. Il apprit que M. Rollig, après avoir obtenu fort jeune le grand prix de peinture, avait épousé une charmante jeune fille à son retour d'Italie, où son talent s'était mûri en présence

des chefs-d'œuvre dont il était entouré, et surtout de cette belle nature qui parle encore plus haut à l'imagination de l'artiste. Mais le jeune ménage, richement doué par la Providence, ne possédait aucune fortune. Il fallut que le peintre acceptât tous les genres de travaux, même ceux qui étaient le moins payés et qui ne pouvaient attirer l'attention du public. La réputation du jeune homme en souffrit ; son caractère timide l'éloignait de toute intrigue ; d'ailleurs, il n'avait aucune relation parmi les gens influents. Sa jeune femme l'aidait de son mieux par son travail assidu, n'ayant qu'une femme de ménage pour les travaux les plus pénibles ; elle semblait suffire à tout, et trouvait moyen de sauver les apparences par son adresse et son économie. Mais la santé de madame Rollig s'altéra rapidement par les veilles et les privations de tout genre, que l'œil attentif de son mari même n'avait pas su découvrir ; l'inquiétude pour l'avenir de sa famille, et surtout la mort d'une petite fille dont la longue maladie imposa de nouveaux sacrifices aux bons parents, la conduisirent rapidement au tombeau. Elle voulut à peine laisser apercevoir à ceux qu'elle aimait la douleur de les quitter, et offrit à Dieu le sacrifice de sa vie en

appelant ses bénédictions sur celui qu'elle avait tant aimé, et sur ses chers enfants, cause innocente de ses tourments et de sa mort.

M. Delamarre était un homme excellent : homme d'intérieur avant tout, il appréciait à leur juste valeur les vertus qui en font le charme, et fut touché du courage que déployait ce malheureux père pour remplacer auprès de ses enfants la bonne mère qui leur avait été enlevée ; il résolut donc de venir en aide, autant qu'il dépendrait de lui, à un homme si méritant. Sa position de riche industriel ne le plaçait pas dans un milieu qui pût être utile à un artiste, mais l'idée du portrait de sa femme, suggérée par notre petite Jeanne, lui souriait à plus d'un point de vue, et, après avoir aplani les difficultés qui semblaient s'opposer à son désir, il se dirigea avec madame Delamarre vers la demeure du peintre, et prit jour pour commencer les séances.

Jeanne ne se possédait pas de joie. Cette démarche de son père était un véritable succès pour elle. Son idée avait été adoptée par son père ! Elle en était bien fière ! Puis c'était une manière de faire connaissance complète avec M. Rollig, de voir Alice en dehors de la pension presque tous les

jours, et, enfin, elle aurait le portrait de sa bonne petite mère.

Elle promet de se hâter d'autant plus chaque matin, afin de ranger elle-même ses affaires et de faire lire sa petite sœur, pour que madame Delamarre puisse arriver bien juste à l'heure indiquée.

JEANNE. Si vous vouliez me permettre de cesser un peu le cours, ma petite mère, je pourrais vous tenir compagnie pendant les séances, puisque vous dites que c'est bien ennuyeux de poser? Je pourrais vous faire la lecture. Vous savez, l'autre jour, quand je lisais tout haut *Pauvre Blaise de la Semaine des Enfants*, vous disiez que cela vous intéressait beaucoup.

PAUL. Maman doit être bien touchée de ta complaisance, Jeanne, et de ton abnégation. Comment, tu abandonnerais la grammaire et la géographie pour lire *la Semaine des Enfants*? Quel dévouement!

JEANNE. Eh bien! tu n'en ferais peut-être pas autant, car lorsque maman te demande de nous lire quelque chose, jamais tu ne le fais.

PAUL. Parce que j'aime mieux lire tout bas.

M^{me} DELAMARRE. Et que tu préfères toujours ta

satisfaction propre à celle des autres, mon pauvre garçon.

Paul se mordit un peu les lèvres et alla faire sauter sur ses genoux sa petite sœur Thérèse qu'il affectionnait particulièrement et qu'il faisait jouer avec beaucoup de complaisance.

Le jour où le portrait doit être commencé arrive enfin, et la joie de Jeanne est encore augmentée par la promesse que lui fait sa mère d'inviter Alice pour le dimanche suivant. L'invitation fut faite et acceptée avec grand plaisir, et madame Delamarre pria en même temps M. Rollig de venir passer la soirée en famille pour ramener ensuite sa fille. Ce fut une explosion de joie pour l'enfant lorsque sa bonne mère lui apporta toutes ces nouvelles. Elle n'osa interrompre Paul qui faisait ses devoirs pour lui en parler, mais elle courut près de sa bonne et l'embrassa à l'étouffer, en lui disant :

« C'est dimanche qu'elle vient !

LA BONNE. Qui donc, mamzelle ? Votre cousine ?

JEANNE. Oui, mais ça m'est égal. Je veux parler d'Alice ; tu sais bien mon amie du cours, qui est si gentille.

LA BONNE. C'est vrai qu'elle a l'air bien doux avec sa bonne, et qu'elle n'est pas fière du tout.

JEANNE. Ma bonne, voudras-tu me laver deux ou trois petites affaires de ma poupée pour que nous y jouions dimanche? Et puis voudras-tu m'aider à finir sa robe neuve?

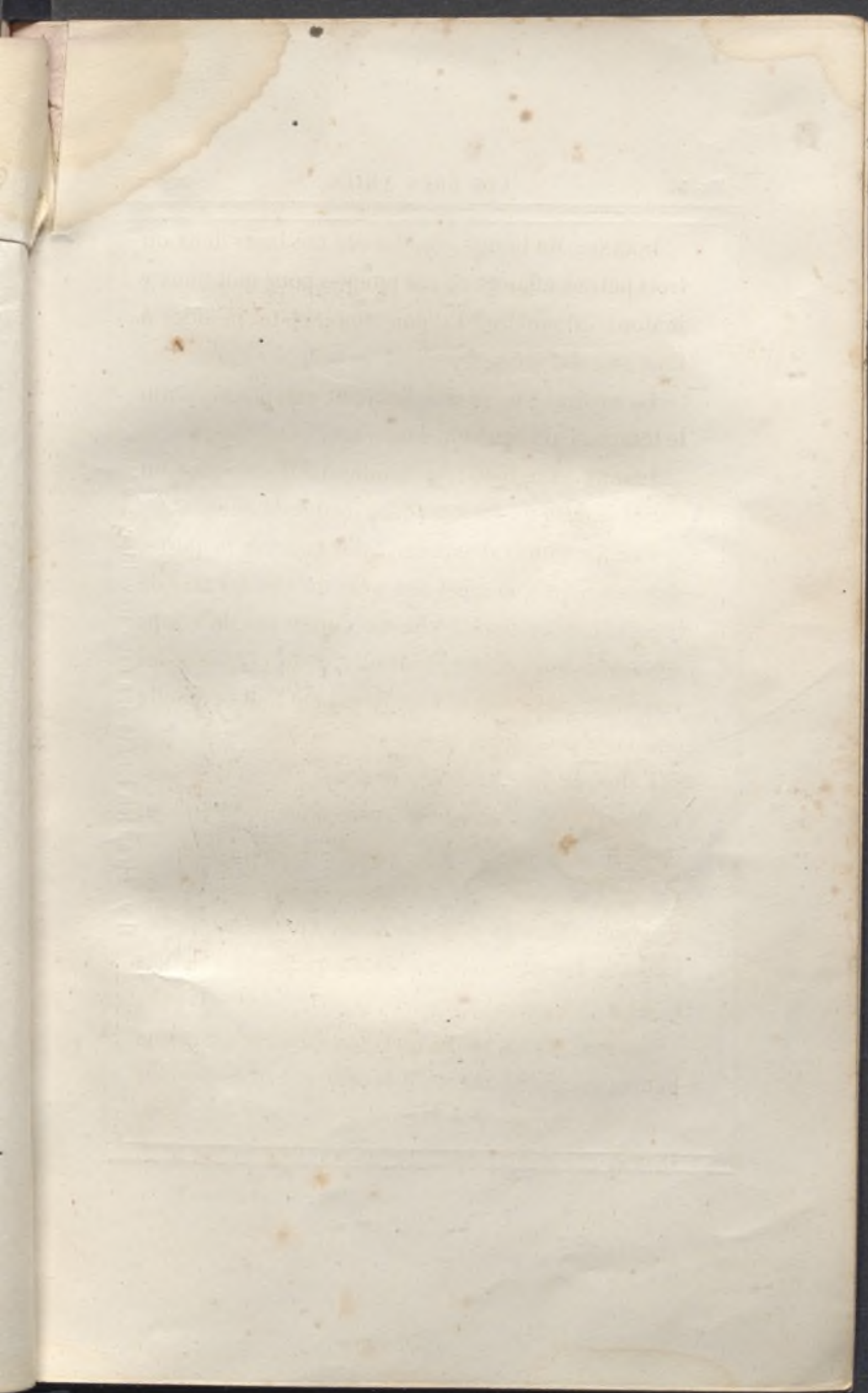
LA BONNE. Oh! mamzelle, je ne sais pas si j'aurai le temps; j'ai beaucoup d'ouvrage.

JEANNE. Eh bien! je t'aiderai; donne-moi un boutonnet à faire ou bien un écheveau à dévider. »

Puis, pendant sonner, elle court à la porte, pensant bien que c'est son père qu'elle accable de tendresses, et auquel elle ne donne pas le temps d'enlever son paletot, tant elle a de choses à lui raconter; et elle oublie complètement tout ce qu'elle doit faire pour aider sa bonne.

Enfin, le jour tant désiré arrive; Jeanne se réveille avant que sa bonne entre dans la chambre, et se lève de suite, à la grande inquiétude de sa mère, qui, l'entendant remuer si tôt, la croit indisposée. Mais la petite Jeanne, après l'avoir embrassée, lui demande aussitôt à quelle heure elles iront à la messe.

JEANNE. Tu m'as dit qu'Alice viendra de bonne heure, ma petite mère; il faudra que nous soyions rentrées, et puis j'ai beaucoup de choses à faire. Il faut que je nettoie toute la chambre de ma pou-





Il va être bien longtemps sans travailler, madame.

pée, que je range ma petite commode; je veux aussi que mon bureau soit bien en ordre; et puis je laverai tout mon ménage pour faire la dînette.

M^{me} DELAMARRE. Voilà en effet bien des occupations; mais, mon enfant, si tu rangeais toujours tes affaires, tout serait prêt d'avance.

JEANNE. Mais, maman, je n'ai pas toujours le temps.

La bonne mère sourit; sa chère fille l'embrasse de nouveau; elle était si heureuse!

A l'église, Jeanne se tient bien recueillie près de son frère, et, en lisant les prières de la messe, elle élève bien des fois son cœur vers le bon Dieu qui lui a donné de si bons parents, et lui demande de lui conserver toujours sa chère maman, pour ne pas être comme la pauvre Alice.

Enfin, à midi on sonne: bien certainement c'est son amie! Hélas! non. C'est une pauvre femme à laquelle madame Delamarre s'intéresse, et qui vient tout en larmes demander un nouveau secours à sa chère protectrice; son mari, qui est maçon, s'est cassé le bras en tombant d'une échelle; les voilà avec leurs quatre jeunes enfants à la veille de mourir de faim.

LA PAUVRE FEMME. Il va être bien longtemps sans

travailler, madame ; comment ferai-je avec tous mes pauvres enfants ! Et puis, mon homme se déssole ; ça va lui porter à la tête ; il a une fièvre qui le brûle.

M^{me} DELAMARRE. Avez-vous appelé un chirurgien ? Lui a-t-on remis le bras ?

LA PAUVRE FEMME. Oui, madame ; c'est un bon monsieur du quartier qui va chez les pauvres gens tout comme chez les gens riches, et qui l'a déjà soigné lors de sa fluxion de poitrine.

M^{me} DELAMARRE. Je ferai ce que je pourrai pour aller vous voir dans le courant de la semaine.

Et l'encourageant par de bonnes paroles, madame Delamarre remit à la pauvre femme une aumône qui fut reçue avec reconnaissance. Quand la femme du maçon fut partie, Jeanne fit bien des questions sur l'état du malheureux ouvrier, et chercha tous les moyens de venir en aide à cette pauvre famille.

JEANNE. Si je faisais une loterie pour eux ?

M^{me} DELAMARRE. Une loterie de quoi ?

JEANNE. De toutes sortes de choses ; je ferai des ouvrages....

M^{me} DELAMARRE. Mais, ma fillette, tu ne te rappelles donc plus combien tu as eu de peine à finir

le petit panier à ouvrage pour la fête de ta marraine... et ce dessous de lampe que tu veux offrir à ton père, quand sera-t-il terminé ?

JEANNE. C'est que les dessins ne me plaisaient pas. Permets-moi seulement, ma bonne petite mère, de commencer, et puis tu verras. C'est bien dommage que ce soit aujourd'hui dimanche, j'aurais commencé tout de suite une petite pochette.

M^{me} DELAMARRE. Et ton trousseau de poupée à mettre en ordre, et ta dinette avec Alice ?

JEANNE. On sonne, maman ; c'est elle.

Nouvelle déception ; c'est un de ses oncles qui amène sa fille Berthe, jolie enfant de onze ans dont l'élégance et les petites mines contrastent avec la simplicité et le naturel de sa cousine. Jeanne n'aime pas beaucoup Berthe, à laquelle on fait toujours jouer du piano quand elle vient, et qui est déjà très avancée, tandis qu'elle ne peut jamais rien jouer sans se tromper ; puis, lorsqu'on est embarrassé pour une sous-préfecture ou une date de roi de France, Berthe répond sans hésiter, et Paul ne manque pas d'admirer la science de sa cousine.

BERTHE. Tu dis que cette petite fille n'a plus de mère ? Elle doit être bien mal tenue et bien mal

élevée, car les enfants livrés aux bonnes sont toujours fort négligés.

JEANNE. C'est ce qui te trompe. Son père s'en occupe beaucoup. D'ailleurs, papa dit qu'elle est charmante, et maman en fait aussi l'éloge chaque fois qu'elle en parle.

BERTHE. Est-elle musicienne?

JEANNE. Oh! non, elle n'apprend pas la musique; mais on peut être très bien élevée sans jouer du piano, je t'assure.

BERTHE. Maintenant, cela fait partie de l'éducation d'une jeune personne comme il faut. Dessine-t-elle?

JEANNE. Pas encore, mais elle apprendra bien sûr, car son père est peintre.

BERTHE. Peintre!... C'est la fille d'un artiste, et ta maman te permet de la voir! Mais on dit toujours que la société des artistes n'est pas du tout ce qu'il faut pour les jeunes filles.

JEANNE. Est-ce que papa et maman l'engageraient à dîner, s'il y avait de l'inconvénient?... Tiens, là voilà!...

En effet, Alice, qui avait été amenée par sa bonne, entre timidement, et, après avoir salué madame Delamarre, elle embrasse tendrement Jeanne, qui

s'était jetée à son cou dès qu'elle l'avait aperçue, et lui avait permis à grand'peine de répondre aux questions bienveillantes de la bonne mère. Puis, sans plus penser à sa cousine, ou plutôt enchantée d'avoir un prétexte pour la quitter, Jeanne entraîne son amie dans sa chambre, lui dénoue son chapeau, l'aide à enlever sa pèlerine, tout en l'embrassant dix fois encore.

JEANNE. Qu'est-ce que tu veux faire ? A quoi veux-tu jouer ? Je vais te montrer ma poupée ; à l'heure du goûter nous ferons la dinette, et puis encore bien d'autres choses. Paul m'a promis de te faire voir son microscope et sa collection de plantes.

ALICE. Mais, Jeanne, n'avais-tu pas au salon une autre amie ; il faut sans doute y retourner ?

JEANNE. Oh ! c'est ma cousine Berthe, une vraie petite bégueule ; cependant, peut-être que maman ne serait pas contente si je n'allais pas la chercher.

ALICE. Allons vite, ma petite Jeanne ; d'ailleurs, nous serons encore ensemble.

Et les deux amies rentrent au salon, où se trouvaient encore M. Ferville et sa fille, qui s'était placée de manière à jeter de temps en temps un coup d'œil satisfait au miroir.

Madame Delamarre, pour mettre les jeunes filles

plus à l'aise, les engagea à aller, soit dans le jardin, soit dans la chambre de Jeanne. Celle-ci profita bien volontiers de la permission, et, prenant vivement Alice par la main, elle demanda d'un air assez sec à sa cousine de les accompagner. Berthe se leva sur un signe de son père, et, dès qu'elles eurent quitté le salon, la conversation prit un caractère tout différent.

JEANNE. Veux-tu voir ma poupée, Alice, et tout son trousseau? Elle a une robe toute neuve.

BERTHE. Tu joues donc toujours à la poupée?

JEANNE. Pourquoi pas? Alice, qui est très raisonnable, dit que ça l'amuse beaucoup.

Berthe regarda attentivement l'amie de Jeanne, mais ne dit rien.

ALICE. Si nous allions au jardin, Jeanne, nous jouerions plus tard à la poupée. Ta petite sœur Thérèse y est-elle? Je serai si contente de la connaître! Elle a juste l'âge de mon petit frère.... quatre ans et demi, n'est-ce pas?

JEANNE. Oui, mais si tu joues avec elle, alors qu'est-ce que je ferai?

ALICE. Nous jouerons ensemble, et puis j'ai surtout envie de la voir; j'ai apporté quelques pastilles de chocolat pour faire connaissance avec elle;

ta maman ne sera pas contrariée que je les lui donne?

JEANNE. Du tout; et je te répons que Thérèse sera bien contente. Elle est gourmande!....

BERTHE. Elle est cependant bien gentille, ta petite sœur; je ne comprends pas que tu parles si facilement des défauts de ton frère et de ta sœur.

JEANNE. Est-ce que c'est un défaut, vraiment? Tous les petits enfants sont gourmands. D'ailleurs, peut-elle savoir ce qui est bien ou mal à son âge? Tiens, la voilà; viens, ma Thérèse, viens voir Alice.

Thérèse recule d'abord vers sa bonne à l'aspect d'un visage nouveau pour elle; puis Alice, continuant à lui sourire, l'enfant vient trouver sa sœur, qui se tenait près de son amie; enfin, quelques pastilles de chocolat triomphèrent de sa sauvagerie, et la connaissance devint une intimité complète, lorsque la bonne Alice se mit à la disposition de la petite blondine pour jouer avec elle.

Jeanne, un peu contrariée de voir son amie plus occupée de sa petite sœur que d'elle-même, fait le tour du jardin avec sa cousine, qui avait une toilette trop recherchée pour jouer avec un enfant.

BERTHE. Tu dis que cette demoiselle est raison-

nable, et elle s'amuse avec une enfant de quatre ans ! Sans compter que c'est bien peu aimable de nous laisser ainsi sans avoir l'air de s'occuper de nous.

JEANNE. Il faut toujours qu'on s'occupe de toi !

BERTHE. Ah ! ma pauvre Jeanne, tu ne deviens guère aimable en grandissant. Ta maman se trompe singulièrement en disant que ton caractère devient meilleur.

JEANNE. Elle a dit cela à ton papa tout à l'heure ?

BERTHE. Oui ; il paraît que devant tes parents tu te contiens.

JEANNE. Si je t'ai fâchée, Berthe, je t'en demande pardon, je ne voulais pas te faire de peine.

BERTHE. Oh ! tu ne m'as pas fait grand'peine ! Une étourdie comme toi ne pense pas à ce qu'elle dit.

Jeanne se mordit les lèvres pour ne rien dire de désobligeant.

BERTHE. Je ne comprends pas cet engouement pour la fille de ce peintre. Elle me paraît plus qu'ordinaire ; je ne conçois pas le plaisir qu'on peut trouver à fréquenter des gens aussi communs.

JEANNE. C'est bien mal, ce que tu dis là, Berthe ; parle plus bas au moins, car si elle pouvait

t'entendre, j'aurais bien de la peine à ne pas t'en vouloir. Papa dit que c'est l'éducation qui fait qu'on n'est pas commun, et ce n'est pas parce qu'on porte une robe élégante qu'on devient une personne distinguée ; entends-tu ? Et maman dit qu'elle apprécie bien plus les qualités du cœur que tous les talents possibles ; comprends-tu ?

La conversation des deux cousines prenait de nouveau un ton d'aigreur fâcheux, lorsque M. Fer-ville appela sa fille, qui dit un adieu très sec à Jeanne et ne daigna pas même tourner la tête du côté d'Alice.

Aussitôt Jeanne rejoignit son amie.

JEANNE. Est-ce que tu n'as pas fait assez de pâtés avec Thérèse ? Elle ne s'en laisserait jamais, elle !

ALICE. Je ferai tout ce que tu voudras, mais je pensais que tu étais bien aise de causer avec ta cousine.

JEANNE. Je m'en serais bien passée, je t'assure ; elle est si désagréable ! et coquette ! Maman dit que si elle continue, elle craint qu'elle soit insupportable quand elle sera grande ; moi, je trouve qu'elle l'est déjà. Il n'y a que Paul qui la trouve charmante, parce que Berthe rit de tout ce qu'il

dit pour me taquiner. Mais, dépêchons-nous de jouer, tu es venue si tard. Allons, Thérèse, va trouver Victorine, elle va te faire jouer.

Mais Thérèse se mit à pleurer en suivant Alice, lui demandant de faire encore des pâtés de terre, jusqu'à ce que sa bonne la prit dans ses bras pour la distraire.

Jeanne alors entraîna son amie dans sa chambre, où elles jouèrent quelque temps avec la poupée Huret, qu'Alice admira beaucoup.

JEANNE. Maman m'a promis de lui acheter un joli chapeau avec une plume, parce que j'ai été ce mois-ci au tableau d'honneur, mais je crois que je lui demanderai plutôt un petit pardessus de soie garni de passementeries ; seulement, c'est un peu plus cher, et je ne sais pas si maman y consentira ; d'autant plus que j'ai envie de tant de choses ! Tout à l'heure il y a une pauvre femme qui est venue demander l'aumône ; si tu savais comme elle avait l'air malheureux ! Son mari s'est cassé le bras ; il ne peut plus travailler, et elle a quatre petits enfants. J'aurais bien voulu lui donner quelque chose comme maman, mais j'ai dépensé tout ce que j'avais dans ma bourse pour acheter un beau livre pour la fête de Paul. Alors je compte

dans des

Fig. 4.

Page 42.



Elles jouèrent quelque temps avec la poupée.

The first part of the report is devoted to a general
 description of the country and its resources. It
 is followed by a detailed account of the
 various tribes and their customs. The
 author then discusses the political
 situation and the relations between
 the different powers. The report
 concludes with a summary of the
 findings and a list of references.

faire une loterie, et il faudra que maman achète ce qu'il me faut pour faire des lots.

ALICE. Eh bien ! si tu attendais un peu pour acheter ce pardessus de ta poupée, tu pourrais en donner de suite l'argent à cette pauvre femme.

JEANNE. C'est que ma poupée n'a rien de joli pour cet été. Et cependant, ces pauvres petits enfants ! C'est une bien bonne idée ; je vais tout de suite demander l'argent à maman ; mais nous pourrions toujours faire une loterie ; voudras-tu placer des billets ?

ALICE. Je ne vois presque jamais personne ; mais je pourrai aussi te donner un peu d'argent ; (*en souriant*) j'ai une manière d'en gagner ; tu pourras faire comme moi, ce n'est pas difficile.

JEANNE. Comment cela, gagner de l'argent ?

ALICE. Oui ; tous les matins, au lieu de mettre du sucre dans mon lait, je le garde, et quand j'en ai une demi-livre, je le vends à papa. Je fais de même pour mon dessert, et tu conçois que papa me paye un peu plus cher que cela ne vaut.

JEANNE. Comment, tu ne manges jamais de dessert ?

ALICE. Bien rarement ; mais cela ne me prive pas beaucoup ; et quand on pense que tant de gens

meurent de faim, on fait bien volontiers ce petit sacrifice.

JEANNE. Oh ! ma chère Alice, que tu es donc bonne ! Que je voudrais te ressembler !

Et Jeanne resta pensive quelques instants ; puis son enjouement reparut, le babil recommença, et, passant rapidement à un autre sujet, elle demanda à son amie si elle serait bien contente d'avoir aussi une poupée Huret. Alice répondit que lorsqu'elle était seule chez son père, elle préférerait lire.

JEANNE. Vraiment tu aimes à lire ? Moi, quand j'ai lu ma *Semaine des Enfants*, je ne lis plus rien, car les livres sont presque tous ennuyeux. Puisque cela t'amuse, veux-tu que je te prête *les Malheurs de Sophie*, ou bien *la Petite Jeanne*, ou...

ALICE. Je te remercie, j'ai bien peu de temps à moi pour lire, et j'ai commencé les histoires de Lamé-Fleury ; papa dit que cela m'instruira en m'amusant.

JEANNE. Je trouve que les livres instructifs sont tous ennuyeux. Voilà Paul !.... Quel malheur ! nous n'avons pas encore fait la dinette.

Mais le pauvre collégien ne devait pas déranger les petites filles dans leurs amusements. Déjà privé de la promenade à la campagne par son mauvais

travail de la semaine, il n'avait pas su les dernières leçons qu'il devait répéter à son père, et il lui fallait rester dans le cabinet de M. Delamarre, jusqu'à ce qu'il les sût parfaitement.

JEANNE. Ce pauvre garçon, comme il a l'air malheureux ! J'aurais encore mieux aimé qu'il fît la dinette avec nous, que de le voir travailler le dimanche.

Le dîner rassembla la famille, et chacun se mit à causer gaiement et quelquefois un peu bruyamment, malgré les avertissements de la bonne mère, qui souriait bien souvent aux saillies de Paul l'espiègle et de sa maligne sœur. Alice fut l'objet des attentions de M. Delamarre, auprès duquel elle était placée, et le soir, pendant que les enfants jouaient ensemble, les bons parents se félicitèrent d'avoir attiré chez eux cette enfant dont la raison précoce et surtout l'excellent cœur avaient déjà modifié profondément le caractère entier de leur fille aînée. En effet, Jeanne s'était tendrement attachée à son amie ; aussi était-elle heureuse d'entendre faire l'éloge par ses professeurs, par ses compagnes et surtout par ses parents, et tout naturellement elle s'efforçait de l'imiter.

Le malheur qui avait frappé la pauvre petite, et

que Jeanne comprenait si bien, rendait celle-ci plus tendre envers sa bonne mère, et la piété précoce de son amie lui avait appris à remercier de tout son cœur la divine Providence qui veille sur les enfants, et qui l'avait comblée en particulier de tant de biens. La soirée passa trop vite au milieu des jeux auxquels souvent les bons parents prenaient part eux-mêmes, et quand M. Rollig arriva, on entendit des exclamations de regret qui cependant ne le blessèrent pas, et on parvint facilement à lui faire prolonger sa visite en lui proposant une partie de cartes. Néanmoins, on se sépara de bonne heure, après avoir pris un nouveau rendez-vous pour le portrait qui n'était qu'ébauché, et en faisant promettre à l'artiste de confier de temps en temps sa fille à madame Delamarre.

« Ces réunions nous sont fort agréables, ajouta le père, et elles auront le plus heureux effet pour ma chère fille, si l'intimité de nos enfants doit s'en accroître. »

M. Rollig remercia chaleureusement M. Delamarre d'un accueil si bienveillant pour lui et surtout pour son Alice, à laquelle il ne pouvait procurer aucune distraction, et dont la raison prématurée l'inquiétait souvent. Quelques semaines après, le

portrait était terminé, à la grande satisfaction de la famille : ressemblance parfaite, harmonie générale, vigueur de coloris, le succès était complet. Jeanne était bien heureuse d'avoir une seconde maman qui la suivait partout des yeux, et toujours souriante ; la petite Thérèse envoyait des baisers à sa petite mère, et Paul, désireux de voir admirer le portrait de sa chère maman par un public éclairé, demandait déjà si M. Rollig comptait l'envoyer à la prochaine exposition.

LE PEINTRE. Je me conformerai pour cela au désir de monsieur votre père.

PAUL. Oh ! papa ne demandera pas mieux ; il est très content quand on dit que maman est jolie, et vous l'avez faite jolie, monsieur ; à la bonne heure, ce n'est pas comme tant de portraits que nous avons vus l'année dernière. Quelle horreur ! quelles caricatures !

Toute la famille désirait posséder le tableau, et il fut convenu que M. Rollig viendrait présider lui-même au placement de son œuvre, dès que la peinture serait suffisamment sèche.

Huit jours après, le portrait de la bonne mère était mis à la place d'honneur dans le grand salon, semblaient présider sans cesse aux joies et aux fêtes

de la famille ; mais, d'un commun accord, les enfants et la mère déclarèrent qu'il fallait un pendant, et décidèrent M. Delamarre à promettre son portrait dès qu'il aurait le temps de donner les séances voulues à l'artiste.

Quoique la ressemblance fût frappante, plusieurs personnes lui contestèrent ce mérite, les uns voulant faire les connaisseurs, d'autres croyant accomplir un devoir de politesse.

« Certainement, c'est bien peint, disait l'un, mais madame Delamarre a les yeux beaucoup plus grands !

— Je trouve, ma chère, continuait une dame, que l'artiste aurait dû vous placer debout ; vous avez une jolie taille qui est tout à fait perdue dans ce grand fauteuil. »

Et une autre :

« Je ne sais pourquoi vous avez choisi une robe noire montante ; c'est la manie du moment ; mais vous êtes trop jeune et trop fraîche pour mettre un costume de vieille femme. Cet artiste manque de goût. Il aurait dû vous guider. »

Ces observations, en général mal fondées, contrariaient plutôt la famille qu'elles ne changeaient sa manière de voir ; mais un jour à dîner, un des

frères de madame Delamarre revenant sur les soi-disant défauts du portrait, demanda à son beau-frère ce qui l'avait déterminé à s'adresser à un artiste dont le nom était tout à fait inconnu, au lieu d'avoir choisi une des célébrités du moment.

M. DELAMARRE. M. Rollig est un homme de talent, mon cher ; c'est un grand prix de Rome, et ne l'a pas qui veut ; maintenant, je vous avouerai franchement que c'est un peu l'occasion qui m'a décidé. Jeanne est l'amie de la petite Rollig, et, ayant vu par hasard ce pauvre petit intérieur, j'ai été heureux d'être utile à un bon père de famille.

LE BEAU-FRÈRE. J'avoue que je ne comprends pas cette manière de faire la charité.....

M. DELAMARRE. Il n'est pas question de charité ; c'est un homme d'une délicatesse extrême...

LE BEAU-FRÈRE. Non, ce n'est pas faire la charité, mais entre nous, il n'y a pas grande différence. Et, à mon avis, c'est un mauvais système. C'est comme en éducation, voyez-vous, il n'y a rien de pis que les mauvais professeurs, qu'on paye bon marché pour leur faire gagner du pain.

Madame Delamarre, contrariée de ces explications données devant les domestiques, détourna la conversation ; mais le coup était porté : et comme

la femme de chambre, qui était depuis peu de temps dans la maison, avait été souvent contrariée de conduire Jeanne au Luxembourg où elle retrouvait Alice, au lieu d'aller aux Tuileries où l'on voit *bien plus de personnes comme il faut*, elle accueillit avec joie un grief contre des gens dont elle n'avait bien certainement rien à attendre, et qui ne flattaient pas son amour-propre. Tous les domestiques, sauf la bonne Victorine, furent absolument de son avis, et le mot de mendiants fut même prononcé en parlant de l'honorable famille.

Le lendemain, la bonne des enfants étant indisposée, ce fut la femme de chambre qui fut chargée d'aller chercher Jeanne à la fin du cours pour la conduire, ainsi que son amie, passer une heure au Luxembourg, où elles devaient retrouver le petit Henri avec sa bonne. Au lieu de s'éloigner de la domestique de M. Rollig, comme elle l'avait fait en semblable circonstance, la mauvaise fille alla se placer près d'elle, et lui adressa une foule de questions sur le genre de son service, sur ses gages, etc.

LA FEMME DE CHAMBRE. Comment! vous vous contentez de trois cents francs par an? Mais, ma chère, vous ne pourrez jamais faire d'économies!

L'AUTRE BONNE. C'est bien vrai, mais que voulez-vous ? Maintenant que j'y suis, j'y reste ; monsieur est bien bon, quoiqu'il ne parle guère, et j'aime beaucoup ses enfants.

LA FEMME DE CHAMBRE. Ce sont de très beaux sentiments ; mais je vous plains d'avoir une si petite place, sans espoir d'augmentation, car ce pauvre M. Rollig ne gagne pas grand'chose, à ce qu'il paraît. Vous m'inspirez beaucoup d'intérêt, et si vous voulez, je vous chercherai une bonne place. Peut-être même pourriez-vous entrer chez Madame à la place de la bonne d'enfant qui est souvent malade ; je n'en serais pas fâchée ; c'est une dévote, qui n'est pas du tout bonne camarade. Vous auriez là une bonne place, de la liberté, une nourriture convenable, et souvent des cadeaux. Je suis sûre que chez vous on ne mange pas toujours son content.

LA BONNE. Oh ! j'ai la même chose que mes maîtres.

LA FEMME DE CHAMBRE. Et s'ils meurent de faim ! On disait l'autre jour qu'ils sont à la charité des personnes de leur connaissance.

LA BONNE. Vraiment ?

LA FEMME DE CHAMBRE. Certainement. Enfin,

pensez à ce que je vous dis, et ne vous sacrifiez pas comme cela ; il ne faut pas croire que les maîtres soient reconnaissants, allez !

LA BONNE. Si je croyais que madame Delamarre veuille bien de moi, ça m'irait ; comme ça je vendrais encore quelquefois les enfants.

LA FEMME DE CHAMBRE. Oh ! quant à cela, n'y comptez pas ; je crois bien que cette belle amitié-là ne durera pas longtemps. C'est encore un caprice de Jeanne ! Tout le monde critique le portrait, et je crois bien que Monsieur trouve qu'il l'a payé trop cher ; et puis, voyez-vous, les petites gens ont des manières qui ne peuvent pas plaire longtemps aux personnes distinguées.

LA BONNE. Dame ! je réfléchirai ; si seulement Monsieur pouvait m'augmenter un peu, car j'ai bien du mal !

LA FEMME DE CHAMBRE. Demandez toujours, ça ne coûte rien ; et puis, s'il refuse, il n'y a pas que cette place-là dans Paris.

La promenade s'était prolongée bien au delà de l'heure ordinaire, et lorsque ses enfants rentrèrent, M. Rollig exprima quelque mécontentement à leur bonne, qui répondit assez aigrement, contre son ordinaire. Puis, ayant servi à dîner un plat

qui sentait fortement le brûlé, elle répondit aux observations de son maître qu'elle ne pouvait suffire à tout, qu'il y avait de quoi occuper trois personnes dans un ménage pareil, etc., etc., et finit par demander de l'augmentation. L'artiste, étonné et peiné de découvrir en cette fille des sentiments contraires à ceux qu'il lui supposait, lui dit simplement qu'il penserait à cela ; et lorsque les enfants furent couchés, il la fit venir et la questionna sur ses nouvelles prétentions.

MARIANNE. Croyez-vous, Monsieur, que je puisse rester toujours avec les gages d'une petite bonne de quinze ans, sans avoir de cadeaux presque, et chez des personnes... enfin, où je ne gagnerai jamais grand'chose ?

M. ROLLIG. Marianne, je ne puis augmenter vos gages ; je vous croyais attachée à mes enfants ; mais je ne puis vous retenir chez moi malgré vous.

MARIANNE. Certainement, j'aime bien les enfants ; mais c'est bien désagréable de s'entendre dire qu'on est chez des personnes qui sont à la charité.

M. ROLLIG, *vivement*. Qui vous a dit cela ? Dites-le-moi, je le veux.

MARIANNE, *effrayée*. Oh ! Monsieur n'en dira rien ! C'est une personne bien estimable ; elle ne

dit pas cela d'elle-même, c'est qu'elle l'a entendu dire à ses maîtres.

M. ROLLIG. Finissez votre bavardage et dites-moi qui ?

MARIANNE. Oh ! Monsieur est fâché ; pourvu qu'il ne dise rien à madame Delamarre...

M. ROLLIG. C'est une domestique de madame Delamarre, c'est bien ; c'est ce que je voulais savoir. Allez-vous-en maintenant ; et, si vous voulez me quitter tout à fait, vous êtes libre.

A la suite de cette explication, le peintre reste absorbé dans ses tristes réflexions, et adopta trop vite un plan de conduite que lui suggéra sa fierté et sa dignité froissées.

Il enjoignit à sa fille de refuser à l'avenir toute invitation chez madame Delamarre, et surtout toute espèce de petits cadeaux de Jeanne, de quelque nature qu'ils fussent.

ALICE. Vous ai-je fait de la peine, mon cher papa ? dit la pauvre petite les larmes aux yeux ; vous avez l'air si triste !....

M. ROLLIG. Chère enfant, j'ai en effet un véritable chagrin ; je ne puis te laisser aller chez ton amie ; je croyais qu'on avait de l'affection pour toi, pour nous, mais je me suis trompé.

Alice n'osa rien répliquer, et, après avoir fait promptement ses préparatifs pour la journée, elle se rendit au cours, où sa bonne rencontre encore la femme de chambre de madame Delamarre.

Elles causèrent un moment, et la dernière, pensant qu'elle s'était trop avancée, résolut de trouver quelque expédient pour que sa maîtresse ne soupçonnât pas les rapports qu'elle avait faits avec tant de méchanceté. En effet, elle insinua que mademoiselle Alice n'était pas aussi aimable qu'on pouvait le croire ; qu'elle était fort exigeante avec sa bonne, qui désirait s'en aller à cause d'elle ; puis elle continua à parler contre l'innocente enfant, disant qu'elle craignait bien qu'elle fût hypocrite, et que ce serait d'un bien mauvais exemple pour mademoiselle, qui était si franche.

Madame Delamarre, tout en sachant combien il faut se méfier de semblables propos, en fut légèrement émue, et se promit d'examiner de plus près la nouvelle amie de sa fille, avant de laisser s'accroître encore leur intimité. Quelques jours après, elle fut fort étonnée d'entendre Jeanne se plaindre de la froideur de son amie, et elle le fut bien plus encore quand, l'ayant fait engager à dîner, la petite refusa positivement, disant qu'elle

savait que cela ne se pouvait pas. Jeanne revint à la maison le cœur bien gros, et ne put supporter une plaisanterie de son frère sans se mettre à sangloter.

JEANNE, *pleurant*. Que tu es méchant de me dire tout cela quand j'ai tant de chagrin !

PAUL. Est-ce que je pouvais le deviner ? N'as-tu pas fait ton devoir pour demain ? Veux-tu venir avec moi, je t'aiderai.

JEANNE. Oh ! ce ne serait rien ; j'ai un bien plus grand chagrin. Je crois qu'Alice ne m'aime plus, et je ne sais pas pourquoi.

Paul, malgré son bon cœur, ne pût s'empêcher de plaisanter de nouveau sa sœur sur cette amie à nulle autre pareille, avec laquelle elle avait échangé de si touchants symboles d'une amitié éternelle. En effet, les deux petites filles s'étaient donné mutuellement plusieurs emblèmes où brillaient les pensées, le myosotis, le lierre et jusqu'à l'immortelle.

JEANNE. J'ai eu bien tort de te montrer mes images ; les garçons ne comprennent rien à l'amitié ; mais, quand depuis six mois on a une amie si gentille, c'est bien dur de penser qu'on va sans doute se brouiller.

PAUL. Tu retrouveras d'autres amies, sois tranquille.

Jeanne le quitta pour couper court à une conversation qui augmentait sa tristesse. Plusieurs jours se passèrent sans amener de changement. Cependant Jeanne, questionnée par sa mère, assurait qu'Alice était aussi complaisante avec elle pendant les classes, mais que pendant la récréation elle jouait préférablement avec d'autres compagnes.

« Je lui ai demandé si elle ne m'aimait plus, et elle m'a embrassé bien fort en pleurant presque, ajouta la petite fille. »

M^{me} DELAMARRE. Es-tu sûre, mon enfant, de n'avoir rien dit qui pût faire de la peine à ton amie ? Tu es bien étourdie, ma pauvre fillette.

JEANNE. Certainement, ma petite mère, mais je vous assure que je ne me rappelle rien. D'ailleurs, je lui demanderai, et si c'est cela, il faudra bien qu'elle me pardonne. Je vais lui porter des petits échantillons de tapisserie qu'elle m'avait demandés.

Arrivée chez M^{lle} Cronier, Jeanne, avec sa vivacité ordinaire, court vers sa chère compagne et lui demande si elle a dit ou fait quelque chose qui pût lui causer de la peine.

ALICE. Toi, ma petite Jeanne, mais non, j'en suis sûr.

JEANNE. Pourquoi ne veux-tu pas venir à la maison ? Maman en est bien contrariée, car j'étais bien plus sage depuis que je te connais.

ALICE. Je ne puis pas te le dire, je ne le sais pas moi-même ; mais cela ne se peut plus.

JEANNE. Ton papa ne le veut pas ? Ça ne peut pas être pour te punir, tu es si sage, et il était si content de te voir t'amuser.

ALICE. Je ne comprends pas pourquoi, mais je n'ose pas le demander à papa.

La classe interrompit la conversation des deux enfants qui la reprirent à l'heure de la récréation ; mais toutes leurs conjectures ne parvinrent pas à leur expliquer ce qui avait pu amener un tel changement dans les idées de M. Rollig.

Dès qu'elle fut revenue, Jeanne s'empressa de raconter à sa mère toute sa conversation avec Alice ; que c'était M. Rollig qui ne voulait plus la laisser venir chez madame Delamarre ; ainsi, tout était fini, elle n'aurait plus d'amie ; que, si elle parvenait à en trouver une autre, elle ne l'aimerait jamais comme Alice, et que d'ailleurs elle ne rencontrerait plus une amie aussi parfaite ; et les larmes coulèrent de nouveau.

En ce moment son père rentrait, et en voyant le chagrin de sa fille chérie, il déclara qu'il voulait éclaircir ce mystère, et ayant pris son chapeau, il se dirigea chez le peintre, qui le reçut poliment, mais froidement.

« Je viens, mon cher Monsieur, vous demander de me parler franchement et de me dire ce qui vous empêche de laisser venir chez moi votre fille.

M. ROLLIG. Monsieur, je suis touché de la manière dont vous l'avez accueillie ; mais je ne veux, en aucune façon, être une gêne ni une charge pour qui que ce soit.

M. DELAMARRE. Mais il me semble que nos enfants étaient trop heureuses en se réunissant, pour que rien de semblable puisse vous préoccuper.

M. ROLLIG. A la longue, on peut fatiguer ; ma fille ne peut être élevée comme la vôtre sous une foule de rapports.

M. DELAMARRE. J'avoue que je ne comprends rien à ces cérémonies. Voyons, parlons de mon portrait. Quand me commencerez-vous ?

M. ROLLIG. Je crains, Monsieur, de ne vous avoir pas complètement satisfait pour celui de madame...

M. DELAMARRE. Mais, nous vous avons toujours dit le contraire.

M. ROLLIG. Vous ne devez pas vous croire engagé envers moi pour le vôtre. Vous connaissez peut-être quelque autre artiste qui réussirait mieux que moi.

M. DELAMARRE. Comme vous voudrez, Monsieur ; je regrette sincèrement la société de votre jeune fille pour la mienne ; mais j'avoue que je ne comprends rien à votre manière d'agir.

M. ROLLIG. Je doute, Monsieur, qu'étant dans ma position, vous eussiez agi différemment. »

M. Delamarre se retira promptement, après avoir échangé avec le peintre un salut qui n'était que poli.

La pauvre Jeanne épiait le retour de son père, et, dès les premiers mots, elle comprit que sa démarche n'avait pas eu le succès qu'elle en attendait.

M. DELAMARRE. Cet homme est d'une susceptibilité absurde ; il ne veut plus venir ici, ni laisser sa fille fréquenter Jeanne, ni même faire mon portrait, parce qu'on a dit qu'il ne t'avait pas fait les yeux assez grands. On a bien raison de dire que les artistes n'ont pas le sens commun !

M^{me} DELAMARRE. Lui as-tu parlé de commencer ton portrait, mon ami ?

M. DELAMARRE. Certainement, j'espérais le ramener de cette façon, et il m'engage à m'adresser à un autre artiste. Tu conçois que je ne vais pas me mettre à ses pieds pour obtenir mon portrait. Allons, ma fillette, ne pleure pas ; nous irons à Franconi dimanche, et il ne manque pas de bonnes petites filles qui t'aimeront bien.

JEANNE. Oui, mais Alice doit avoir aussi bien du chagrin.

M^{me} DELAMARRE. Allons, mon enfant, sois raisonnable ; peut-être trouverons-nous moyen d'arranger tout cela.

M. DELAMARRE. Je croirais inconvenant, après ce qui s'est passé, de faire aucune avance à l'avenir.

Quelques jours après, la bonne apporta une lettre pour Jeanne qui l'ouvrit précipitamment ; elle avait reconnu l'écriture d'Alice qu'elle n'avait pas vue depuis deux jours. En voici le contenu :

« Ma bonne petite Jeanne, je voudrais te dire tout ce que j'ai dans le cœur, et je ne le puis pas. J'ai peut-être tort de t'écrire, car papa ne le sait

pas. Il est bien plus triste depuis la visite de ton père, je vois que c'est surtout à cause de moi. Je tâche de paraître gaie, et puis le soir je pleure dans mon lit. Je suis sûre que tout ce qui est arrivé n'est pas la faute de mon bon père, mais je ne crois pas non plus que le tien ait eu tort. Oh ! ma petite Jeanne, prions la sainte Vierge de les raccommoder. J'avais tant de plaisir à aller te voir ! Ta maman a toujours été si bonne pour moi ! Je suis sûre qu'elle comprend bien ton chagrin, et tu peux tout lui dire ! J'ai continué le feston qu'elle avait eu la bonté de me commencer quand elle venait poser ; j'ai fini les petits bonnets qu'elle m'avait préparés pour l'enfant de la pauvre femme ; je comptais te les remettre avec deux francs que j'ai économisés ; c'est bien peu de chose, mais elle est si malheureuse que ça lui fera sans doute plaisir. Je voudrais bien travailler encore pour elle, mais je n'ai pas d'étoffe, et je ne sais pas tailler. Je t'enverrai tout cela, car je ne retournerai plus à la pension, pour le moment du moins. Je travaille toute seule ; papa corrige mes devoirs, et je joue avec mon petit frère. Je regrette bien les leçons du cours et les compositions, et toutes nos compagnes ; mais, ma petite Jeanne,

c'est surtout toi que je suis désolée de quitter ! Je ne sais si nous nous rencontrerons au Luxembourg, car papa nous emmène souvent avec lui pour faire des courses avant le dîner. Ma chère Jeanne, veux-tu bien embrasser ta bonne mère pour moi, elle te le permettra ; j'étais si heureuse d'en être aimée ! Oh ! ne lui fais jamais de peine, ma petite amie ; tu ne sais pas comme on est malheureuse quand on est comme moi. »

Le cœur de notre petite Jeanne déborda de nouveau à la lecture de cette lettre, et elle se jeta dans les bras de sa mère, qui, par ses tendres caresses, parvint enfin à la calmer.

Madame Delamarre fut également très touchée des sentiments que renfermait la lettre de la pauvre Alice, et résolut de faire une nouvelle tentative de réconciliation. Elle montra cette lettre à son mari, qui en fut ému également, mais ajouta qu'il ne pouvait et ne voulait faire aucune démarche auprès de cet obstiné peintre.

M. DELAMARRE. Je trouve même, ma bonne amie, que tu donnes trop d'importance à ce chagrin d'enfant. Dans quelques jours, Jeanne aura oublié son amie ; mais il faut la distraire, c'est important.

M^{me} DELAMARRE. Ce n'est pas seulement pour notre fille que cette aventure me cause un vrai chagrin, mais c'est aussi à cause de cette aimable enfant, qui méritait à tant de titres qu'on s'occupât d'elle ; je ne puis dire à quel point elle m'intéresse.

Jeanne entra en ce moment dans la chambre de sa mère, et aussitôt le père lui demanda où elle désirait se promener le soir.

« Voyons, veux-tu venir aux Champs-Élysées pour prendre des glaces ? »

JEANNE. Je veux bien, papa.

M. DELAMARRE. Mais cela te fera-t-il plaisir ?

JEANNE. Oui, papa.

M. DELAMARRE. Allons, ma petite fille, viens m'embrasser. En passant, nous pourrons bien acheter cette jolie papeterie qui te faisait tant envie.

JEANNE. Papa, si vous voulez me donner l'argent, j'aimerais mieux cela.

M. DELAMARRE. Tu aimerais mieux autre chose, peut-être ?

JEANNE. Oh ! non..... Mais maman sait bien pourquoi. »

La bonne mère sourit et lui demanda si ce n'était pas pour la pauvre femme du maçon.

The first of these is the fact that the
document is a copy of a deed, and not
the original. It is a copy of a deed
which was made in the year 1700, and
is a copy of a deed which was made
in the year 1700.

The second of these is the fact that
the document is a copy of a deed, and
not the original. It is a copy of a
deed which was made in the year 1700,
and is a copy of a deed which was
made in the year 1700.

The third of these is the fact that
the document is a copy of a deed, and
not the original. It is a copy of a
deed which was made in the year 1700,
and is a copy of a deed which was
made in the year 1700.

The fourth of these is the fact that
the document is a copy of a deed, and
not the original. It is a copy of a
deed which was made in the year 1700,
and is a copy of a deed which was
made in the year 1700.

The fifth of these is the fact that
the document is a copy of a deed, and
not the original. It is a copy of a
deed which was made in the year 1700,
and is a copy of a deed which was
made in the year 1700.

The sixth of these is the fact that
the document is a copy of a deed, and
not the original. It is a copy of a
deed which was made in the year 1700,
and is a copy of a deed which was
made in the year 1700.



En faisant sa prière devant le portrait de sa mère.

JEANNE. Oui, petite mère ; Alice m'y a fait penser, je l'avais presque oubliée.

Le père donna de suite une pièce de dix francs à sa bonne petite fille, dont les yeux brillaient de joie.

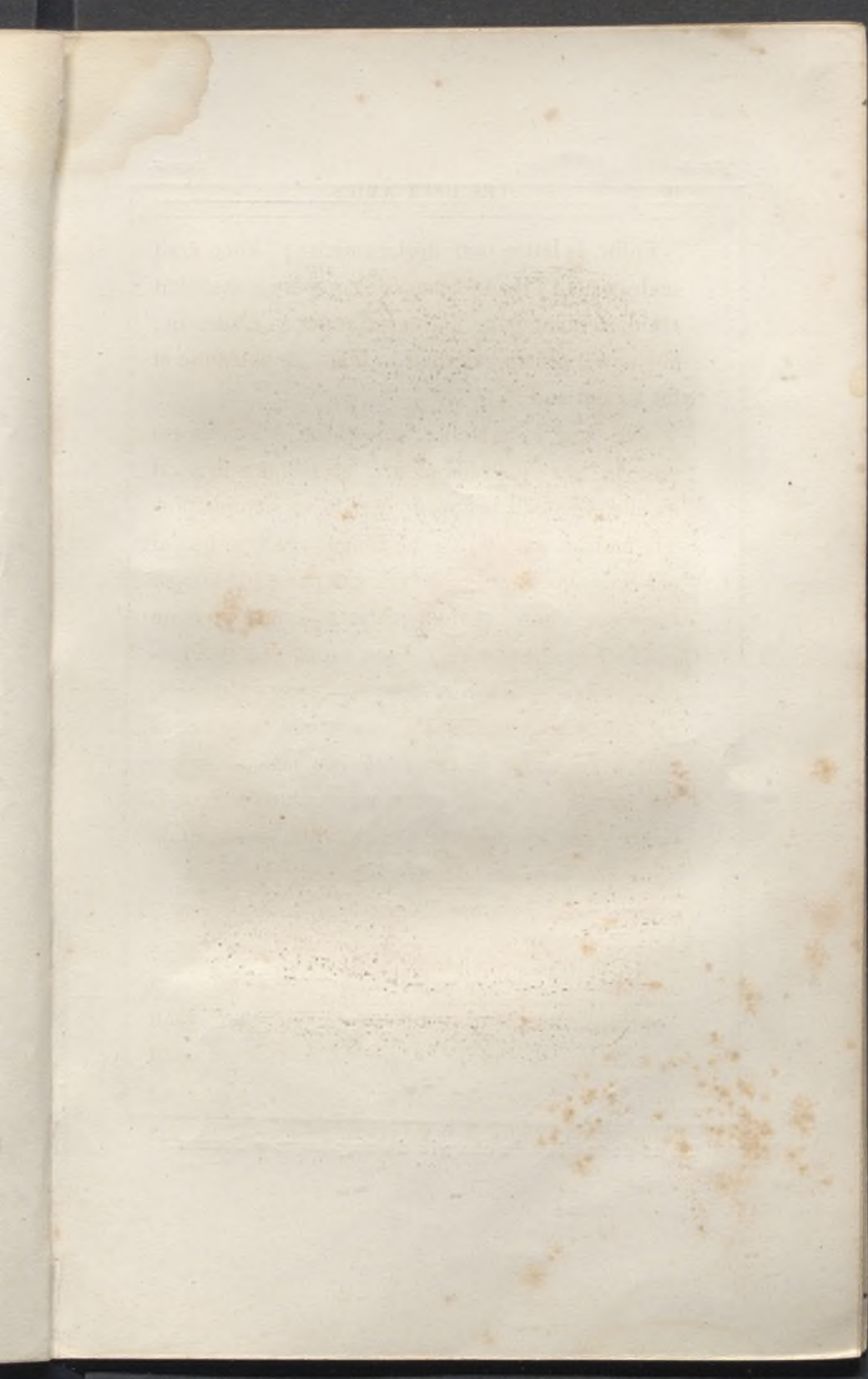
Chaque jour, les excellents parents s'efforçaient de distraire leur chère enfant, et ils y parvenaient si bien qu'elle ne trouva pas le temps dans toute la semaine, de répondre à Alice.

Enfin, un matin, ayant trouvé une image que lui avait donnée son amie, elle se mit à penser à elle et voulut lui écrire.

Ces huit jours avaient semblé bien longs à la pauvre enfant, qui, privée de ses leçons par raison d'économie, brusquée souvent par sa bonne, qui cependant s'était décidée à rester, témoin de la tristesse profonde de son père, n'avait personne à qui elle pût confier sa douleur, et le soir, en faisant sa prière devant le portrait de sa mère, ses yeux s'emplissaient de larmes, qui coulaient ensuite plus abondamment dans son lit, ce qui soulageait son pauvre petit cœur. Mais chaque matin l'enfant était pâle, elle ne chantait plus de chansons à son petit frère, et, quand elle lisait, c'était dans son livre de prières.

Enfin, la lettre tant désirée arriva ; Alice était seule, c'était l'heure à laquelle son père s'absentait régulièrement pour donner une leçon de dessin ; elle ouvrit précipitamment le billet de son amie et lut ce qui suit :

« Je suis bien fâchée, ma chère Alice, de ne plus te voir ; j'ai bien pleuré, et maman m'a dit qu'elle regrettait beaucoup que tu ne viennes plus à la maison, car elle t'aime beaucoup. Si je ne t'ai pas écrit plus tôt, c'est que je n'ai pas eu le temps. Papa est si bon ! Il veut que je m'amuse pour ne pas toujours penser à toi. Nous avons pris des glaces une fois ; j'aurais bien voulu t'avoir avec nous, car c'était bien bon. Maman craint que tu te fasses mal à l'estomac en te privant de sucre dans ton lait, car je lui ai dit comment tu pouvais économiser pour les pauvres. On a donné beaucoup de choses à la pauvre femme, ainsi ne te prive plus comme cela. J'espère encore que tu reviendras à la maison, et que nous serons encore amies, car je ne puis aimer personne autant que toi. Je prie bien pour cela, tous les jours, la sainte Vierge. Maman le sait et elle en est bien contente. Papa a dit qu'il ne comprenait pas pourquoi ton père s'est brouillé avec lui ; il est bien fâché de n'avoir pas





Tu as donc bien du chagrin de ne plus voir Jeanne?

son portrait fait par lui ; il ne veut pas se faire peindre par un autre. Thérèse t'envoie des baisers ; Paul a une quantité de charades et d'énigmes à te faire deviner. Maman t'embrasse bien ; elle me charge de te dire qu'elle t'aime beaucoup et qu'elle pense bien à toi. Je t'embrasse aussi de tout mon cœur. »

Alice avait relu plusieurs fois la lettre de son amie, lorsque son père rentra ; elle se disposait à la cacher, mais elle pensa qu'elle avait tort, et la lui présenta au contraire pour qu'il la lût.

M. Rollig, après l'avoir rendue à sa fille, dit en se parlant à lui-même :

« Tout ceci est inexplicable ; ils paraissent tous excellents, mais je ne puis cependant supporter qu'on me reproche en quelque sorte les égards qu'on a eus pour moi et pour mes enfants. »

Le reste de la journée se passa tristement ; le père remarqua davantage la pâleur et la tristesse de sa fille et voulut la faire jouer le soir à quelques petits jeux pour la distraire. Puis, au moment de l'envoyer coucher, il prit sa fille sur ses genoux, et, l'entourant tendrement de ses bras :

« Tu as donc bien du chagrin de ne plus voir Jeanne ? »

L'enfant se mit à pleurer doucement, et répondit, en appuyant sa tête sur l'épaule de son père :

« Oui, papa, je l'aime beaucoup.

M. ROLLIG. Et tu t'amusais bien lorsque tu allais chez elle ?

ALICE. Oh ! papa, sa maman est si bonne, si bonne ; elle cause avec moi comme si elle m'avait toujours connue ; quand Jeanné lui demandait de l'embrasser, elle m'embrassait aussi... Je trouvais quelquefois qu'elle ressemble à...

M. ROLLIG. Chère petite, quelle fatalité s'attache à ton pauvre père !

ALICE. Non, papa, ce n'est pas votre faute. bien sûr. »

L'émotion de l'enfant augmentait ; son père, après l'avoir calmée, l'envoya se coucher, et jamais sa prière ne fut plus fervente pour son cher papa, pour le petit Henri, mais elle n'oublia pas de demander à la sainte Vierge ce qu'elle désirait tant.

M. Rollig dormit peu et repassa dans son esprit la conversation qu'il avait eue avec sa domestique, conversation qui avait causé toute son irritation et éveillé sa susceptibilité. Il pensa, pour la première fois, qu'il avait eu grand tort d'accueillir ainsi des

propos sans doute mal répétés par une fille peu intelligente, et de s'être plus attaché à des comérages qu'à tous les témoignages d'affection que la famille Delamarre n'avait cessé de lui témoigner depuis six mois.

« Que faire ?... Aller exprimer des regrets ?... On croira que c'est mon intérêt seul qui me pousse à agir de la sorte. C'est alors qu'on me traitera comme un indigent ! Mais ma pauvre chère enfant !... On l'aime réellement ; il n'y a pas à en douter. Ne dois-je pas passer par-dessus des répugnances personnelles pour ma fille. M. Delamarre peut m'être utile, et jusqu'ici sa conduite vis-à-vis de moi a été d'une extrême délicatesse. Cette fille m'a trompé. Comment ai-je pu tenir compte de pareils propos ? »

Il résolut de vaincre son excessive susceptibilité et d'aller trouver le père de Jeanne ; mais, avant tout, il engagea sa fille à écrire de nouveau à son amie, afin de parler de son intention. Elle s'empressa de le faire, et, trois heures après, Jeanne recevait la lettre suivante :

« Ma petite amie, je te remercie bien de m'avoir écrit. Papa a lu ta lettre ; il désire aller voir M. Delamarre, s'il croit en être reçu. Je suis sûre que

ton père ne demandera pas mieux ; j'ai tant demandé cette grâce ! Oh ! que je serai heureuse de t'embrasser encore et de revoir ta bonne maman. Tu m'as fait tant de plaisir en me disant qu'elle m'aimait toujours.

« Présente bien mes respects à tes bons parents, et embrasse bien pour moi ta petite sœur

« Ton amie pour toujours,

« ALICE. »

Le diner de M. Rollig n'était pas terminé qu'un coup de sonnette se fit entendre, et l'instant d'après, les deux amies étaient dans les bras l'une de l'autre. M. Delamarre tendait la main à M. Rollig, qui la lui pressait fortement, et dont le silence exprimait mieux que des paroles tout ce qu'il éprouvait.

M. DELAMARRE. Ces bonnes petites, comme elles sont heureuses de se revoir ! Eh bien ! mon cher, quand commençons-nous mon portrait ?

M. ROLLIG. Je suis tout à votre disposition, Monsieur. Je ne saurais jamais assez reconnaître.....

M. DELAMARRE. Allons, plus de cérémonies. Vous aimez bien votre fille et moi la mienne ; nous sommes heureux tous deux de les voir si joyeuses.

Si je puis vous offrir quelque agrément chez moi, je vous dois à mon tour un magnifique portrait de ma chère femme, que je ne saurais me lasser d'admirer. Jeanne profite des bons exemples que lui donne votre Alice, et celle-ci pourra acquérir les vertus d'une bonne femme en voyant souvent la mienne. De plus, nous y aurons gagné tous deux la nouvelle expérience qu'il ne faut ajouter aucune foi aux bavardages malveillants de nos domestiques, car je sais tout..., et celle qui a causé tout le mal n'en fera plus chez nous; je l'ai mise à la porte pour se mêler de rapporter tout de travers ce qu'elle entend dire à table par des étrangers.

En effet, madame Delamarre avait acquis la certitude de tout ce qui s'était passé en questionnant sa femme de chambre, qui avait souvent laissé paraître une sorte de dédain en parlant de la famille de M. Rollig.

Le peintre demanda aussitôt la permission d'aller présenter ses excuses à la mère de Jeanne, pour tout le chagrin qu'il avait causé à l'enfant. Alice eut bientôt préparé son petit frère, qui ne voulait pas la quitter, et elle fut bien heureuse de se retrouver dans cette maison où on l'avait accueillie avec tant de bonté. Ce fut une explosion

de joie générale quand ils arrivèrent. La petite Thérèse se jeta dans les bras de sa grande amie ; quant à Paul, après les salutations d'usage, il sortit précipitamment du salon, et, l'instant d'après, il fit partir près des fenêtres du salon, où se trouvait réunie la famille, grand nombre de pétards, de soleils, qu'il tenait en réserve pour un jour de fête, disant qu'il ne pourrait trouver une meilleure occasion pour tirer son feu d'artifice. Les enfants auraient bien voulu mettre ensuite en train un beau jeu de cache-cache, mais il était tard déjà, et M. Rollig déclara qu'il fallait se séparer. Avant le départ, madame Delamarre attira Alice dans ses bras ; Jeanne s'y précipita aussitôt.

« Oh ! maman, que je suis heureuse !

— Mes chers enfants, dit la bonne mère, j'espère que cette amitié grandira avec vous ; mais rappelez-vous qu'une amitié réelle est toujours fondée sur la vertu, et sachez bien que celle qui possède une amie véritable, possède un trésor. »

HISTOIRE D'UN GRAND-PÈRE

PREMIÈRE SOIRÉE

ÉLISABETH. C'est bien aujourd'hui le 10 février, n'est-ce pas grand, grand-père ?

LE GRAND-PÈRE. Oui, chère enfant. Mais, pourquoi me fais-tu cette question ?

ÉLISABETH. Comment, grand-père, tu ne sais pas que c'est l'anniversaire de ma naissance ?

LE GRAND-PÈRE. C'est vrai, chère petite. Pourquoi donc oublie-t-on si facilement les heureuses dates, tandis que celles qui rappellent de tristes souvenirs ne s'effacent jamais !

Tu as bien fait de m'en parler ; d'abord, parce que je vais t'embrasser une fois de plus.... Oh ! oui, cette date est une joie, une joie de famille, et c'était toi qui nous la donnais ; toi, mon premier

petit-enfant et ma filleule, à laquelle je pouvais donner le nom chéri de ma sœur ; car tu sais pourquoi je t'ai nommée Élisabeth ?

ÉLISABETH. Oui, grand-père, je sais que c'est le nom de ma tante, dont tu as un si joli portrait dans ta chambre.

LE GRAND-PÈRE. Pauvre amie ? comme je l'aime encore ; tu lui ressembles, ma bonne petite-fille, tu lui ressembles beaucoup ; seulement, elle avait l'air mélancolique, et toi, tu ris toujours.

ÉLISABETH. Je suis si heureuse ! J'ai de si bons parents !... Et puis, tu te rappelles que je suis née un lundi gras ; mes frères prétendent que c'est la cause de ma gaieté.

LE GRAND-PÈRE. Et tu as quinze ou seize ans aujourd'hui !

ÉLISABETH. Comment, grand-père, tu veux me vieillir encore ? J'ai quinze ans, et c'est bien assez ; me voilà une *demoiselle*, il faut absolument être sage ; mais, tu sais, je suis très raisonnable ; aussi, tu m'as promis...

LE GRAND-PÈRE. Chère petite, je n'ai pas oublié, et si ton grand-père était plus riche, tu aurais de suite ce que tu désires ; mais un vieux militaire n'est riche que de souvenirs.

ÉLISABETH. C'est justement là ce que tu m'as promis.

LE GRAND-PÈRE, *tirant sa bourse*. Pour tes quinze ans, il est juste de doubler mon petit cadeau.

ÉLISABETH, *l'embrassant*. Tu es trop bon, grand-père, je n'ai pas besoin de tant d'argent ; ce n'est pas cela que je te demandais.

LE GRAND-PÈRE. Tu es une bonne enfant, délicate comme ta mère ; mais, enfin, tu ne seras pas fâchée d'avoir ce petit bureau que tu désires mettre dans ta chambrette ?

ÉLISABETH. Certainement, j'en serai enchantée. Mais tu m'as promis autre chose.... Tu ne te souviens plus.... ton histoire ? »

Le vieux militaire regarda tristement la gentille enfant, qui passait ses doigts dans les cheveux blancs de son grand-père.

LE GRAND-PÈRE. Mais ce n'est pas bien gai ce que j'ai à te raconter.

ÉLISABETH. Ne me raconte pas ce qui te semble pénible ; dis-moi seulement tes campagnes, comment tu as gagné la croix d'honneur ; et puis, tes aventures quand tu as été prisonnier en Russie.

LE GRAND-PÈRE. Allons ! puisque je t'ai fait cette promesse, je dois la tenir ; tu plaindras souvent ton grand-père ; ma jeunesse n'a pas été heureuse et tranquille comme est la tienne ; les premières années de mon enfance seules passèrent joyeusement. »

Élisabeth, voyant le vieillard décidé à lui raconter ce qu'elle désirait si vivement connaître, l'embrassa une fois encore ; puis elle remit une bûche au feu, alla dans la chambre voisine, où sa mère faisait travailler ses deux frères, demanda où était en ce moment sa petite sœur Gabrielle, et, sachant qu'elle jouait près de sa bonne, elle revint promptement dans le salon ; puis prenant son ouvrage, elle dit à son grand-père, peut-être pour le tirer de la rêverie dans laquelle il était tombé :

« Me voici, grand-père ; nous ne serons pas dérangés, tout le monde est occupé. »

Après avoir plié son journal et enlevé ses lunettes, M. Miller (c'était le nom du grand-père d'Élisabeth) commença le récit qu'attendait impatiemment la jeune fille.

M. MILLER. Mes parents étaient moins riches encore que les tiens, et ce n'était que par un travail assidu que mon père et ma mère pouvaient

subvenir aux besoins de leur nombreuse famille. Ils avaient eu six enfants, mais plusieurs moururent en bas âge. Je n'ai pas connu les trois premiers, mais je me rappelle un frère qui avait déjà neuf ans lorsqu'une angine l'enleva en quelques jours; je n'avais que six ans, mais en voyant la désolation de mes parents, les pleurs de ma bonne petite sœur, âgée alors de sept ans et demi, et dont la sensibilité exquise commençait à se révéler, je pleurais aussi; je n'osais plus jouer devant maman et surtout devant mon père, qui, lorsque je faisais du bruit, me renvoyait aussitôt; j'allais dans la cuisine trouver ma bonne, qui me grondait à son tour dès que je touchais à quelque ustensile de sa cuisine, et souvent je recommençais à pleurer jusqu'au moment où ma sœur, venant me joindre, m'emmenait dans une petite cour où nous jouions ensemble. Quelquefois elle me parlait de notre frère qui, me disait-elle, était avec le bon Dieu.

« Pourquoi donc ne vient-il pas nous voir quelquefois? demandai-je un jour à ma sœur.

— Quand on est dans le ciel, on est si heureux qu'on ne veut plus revenir sur la terre, me dit-elle.

— Les enfants n'apprennent donc pas à lire dans le ciel? repris-je.

— On n'a plus besoin de rien apprendre : on voit le bon Dieu, on l'aime, cela suffit.

— Alors, moi, je voudrais bien aller dans le ciel. »

Tu vois, chère enfant, que si une intelligence et une piété précoces se révélaiient chez ma sœur, je me montrais déjà ce que malheureusement je devais rester trop longtemps, fort paresseux, car le bonheur suprême à mes yeux était de ne rien faire.

Ma sœur, au contraire, tout enfant qu'elle était, ne restait jamais inoccupée. Elle rendait déjà à notre mère et à la bonne une foule de petits services, tricotait à merveille, lisait et écrivait bien, et lorsque, à ma grande joie, elle quittait son travail, c'était toujours pour jouer avec moi ; j'abandonnais aussitôt mon cheval de bois et mon fouet, et nous passions des heures entières à causer avec notre fille, la poupée, ou à lui répéter les leçons que nous avions reçues, ou enfin à la gronder des fautes que j'avais commises. Si, le matin, j'avais déchiré ma blouse, dès que je me trouvais avec Élisabeth et sa poupée, je grondais cette dernière d'avoir fait un accroc à sa robe ; je l'appelais une petite sans soin.



Dès que je me trouvais avec Élisabeth et sa poupée.....

MAY 22 1890

« Voyez, mademoiselle, lui disais-je, votre maman est sans cesse occupée à raccommoder vos affaires ou à les nettoyer; hier, c'était votre tablier qui était criblé de taches, aujourd'hui c'est votre robe qu'il faut arranger. »

Ma sœur, alors, faisant une petite voix, répondait pour la poupée :

« C'est le chat qui m'a égratignée, parce que j'ai fait sauver un petit oiseau qu'il voulait prendre.

— C'est en jouant avec Minet ou plutôt en le taquinant qu'il vous a griffée; allez, mademoiselle, dans le petit coin, car vous avez menti. »

Et, prenant la poupée en poussant à sa place des cris et des sanglots, je la mettais impitoyablement la figure contre le mur; souvent même j'ajoutais à la pénitence quelques tapes ou le fouet bien appliqué. Ma sœur demandait grâce, mais inutilement. Il était bien rare que la bonne intelligence cessât de régner entre nous deux. Mes premiers souvenirs me la présentent toujours comme mon ange consolateur, et je pourrais citer bien des traits de son angélique bonté, même à l'époque où les enfants sont généralement de francs égoïstes.

ÉLISABETH. Raconte tous ceux dont tu te souviens, je t'en prie, grand-père.

M. MILLER. Je ne demande pas mieux, chère enfant. Je t'ai déjà dit que j'étais paresseux, mais j'avais d'autres défauts encore : j'étais extrêmement gourmand et assez menteur. Ma sœur cherchait toujours à cacher mes fautes ou à m'en excuser auprès de mes parents, mais elle ne m'évitait pas toujours des punitions, que certes je méritais bien ; alors elle venait partager ma pénitence, afin de la rendre moins pénible. Une fois, j'avais battu ma bonne, et je ne voulais pas lui demander pardon ; aussi étais-je condamné au pain et à l'eau pour toute la journée, si je persévérais dans cet entêtement.

Élisabeth vint me trouver, et je puis te citer toute notre conversation.

Pourquoi donc as-tu battu Louise ? me demanda-t-elle.

— Parce qu'elle est méchante.

MA SŒUR. Tu sais bien le contraire ; que t'a-t-elle fait aujourd'hui ?

— Elle ne m'a pas laissé mangé le gratin de la bouillie dans la casserole.

MA SŒUR. C'est que tu ne lui as sans doute pas parlé poliment ?

— Très poliment ; mais elle a prétendu que c'était froid et que cela me ferait mal.

MA SŒUR. C'est très vrai. Je l'ai entendu dire aussi à maman ; tu vois bien que Louise n'est pas méchante ; je vais aller lui demander pardon de ta part. »

Et la chère enfant, sans attendre ma réponse, courut embrasser ma bonne en lui demandant pardon pour moi. Celle-ci voulait bien s'en contenter, mais mon père, qui avait tout entendu, ne me permit pas de me mettre à table le soir avec la famille ; je dus, malgré les pleurs d'Élisabeth, monter me coucher sans souper.

C'est bien vilain, n'est-ce pas, fillette, d'être entêté ?

Mais, pourquoi rougis-tu ? Ce n'est pas un reproche que je t'adresse ; je ne me suis jamais aperçu que ma petite-fille fût entêtée.

ÉLISABETH. Cependant, je sens que je le suis.

M. MILLER. Eh bien ! quand on a quinze ans, il ne faut plus être entêté que pour les bonnes choses ; alors, on devient ferme, persévérant, ce qui est une grande qualité. Tiens, je me rappelle en ce moment un trait de fermeté de caractère de ma sœur qui prouve bien ce que j'avance. Je m'étais fâché avec elle, ce qui était fort rare, comme je te l'ai déjà dit, et je l'avais égratignée profondément

à la joue. J'étais désolé de lui avoir fait du mal, mais je craignais surtout d'en être puni. La bonne petite fille imagina, pour donner le change à nos parents, de jouer pendant toute sa récréation avec des jeunes chats, si bien qu'à sa blessure du visage vinrent s'en ajouter de nombreuses aux mains. Ma mère, qui l'avait vue, ne chercha pas d'autre cause à l'égratignure du visage, mais gronda ma sœur de les avoir tant approchés de ses yeux. Élisabeth ne chercha même pas à s'excuser, et moi, lâche que j'étais, je n'osais pas avouer ma faute ; dès que mon père la vit, nouvelle exclamation, et ma sœur enchantée de laisser ma mère expliquer comme quoi elle l'avait trouvée jouant avec les petits chats.

Pendant plusieurs jours il fut question de la désobéissance de ma sœur ; un jour même mon père ajouta :

« Tu ne réponds rien et tu ne cherches pas à t'excuser ; mais, à la prochaine occasion, tu recommenceras, car malheureusement tu es fort entêtée. »

Alors, je ne pus y tenir plus longtemps, et je m'écriai en sanglotant :

« C'est moi, papa, qui l'ai égratignée ; il ne faut pas la gronder. »

Je crois bien que je fus puni pour n'avoir pas avoué plus tôt ma faute, mais je me rappelle surtout le soulagement de ma conscience après ce pénible aveu.

Mais, sais-tu qu'il est dix heures, chère enfant. Il faut aller se coucher; voilà ta maman qui vient savoir ce que nous faisons. Bonsoir, ma petite-fille; demain nous continuerons.

ÉLISABETH. Oh! merci, grand-père.... Bonne nuit. »

DEUXIÈME SOIRÉE

ÉLISABETH. Comme le feu fait plaisir à voir, n'est-ce pas, grand-père? Il fait si froid!

M. MILLER. C'est vrai; il va neiger, je pense. Mais ce froid-là n'est rien en comparaison de celui de la Russie.

ÉLISABETH. Je le crois bien. Comme les pauvres soldats ont dû souffrir pendant la guerre. Je voudrais déjà en être là de ton récit; et cependant, je désire tout entendre.

M. MILLER. Allons, je continue. J'ai oublié de te dire que nous n'habitons pas Paris. Mes parents demeuraient à Molsheim, petite ville d'Alsace. Mon père faisait le commerce d'horlogerie et

comptait bien me céder son fonds ; ma sœur et moi, en grandissant, nous faisons de beaux projets d'avenir.

« Je ne me marierai pas, me disait-elle et je resterai toujours avec toi ; tu travailleras aux montres comme papa, afin de gagner de l'argent pour nous tous, je tiendrai la maison, et puis je soignerai papa et maman quand ils seront vieux. »

Ces tranquilles projets ne me plaisaient pas autant qu'à Élisabeth : le bruit des victoires de nos armées, car c'était l'époque des grandes guerres de la République, enflammait ma jeune imagination.

« J'aimerais mieux être militaire, disais-je à ma sœur ; toi, tu serais vivandière ; tu sais, comme celle qui a passé dernièrement avec les soldats. Son costume t'irait très bien, je suis sûr.

— Je n'aimerais pas du tout cet état-là, répondait Élisabeth. Vendre du vin et de l'eau-de-vie à des militaires, être toujours par voie et par chemin, assister à des batailles, voir des morts et des blessés ! oh ! non, je ne veux pas être vivandière.

— Mais, c'est pourtant bien agréable quand les armées passent victorieuses par les villes, d'en voir tous les habitants accourir à leur passage ; les

vivandières partagent tout à fait la gloire des soldats.

MA SŒUR. Et si tu étais blessé à la guerre, si on te rapportait mourant près de moi ! qu'est-ce que je deviendrais ?

— Bah ! tout le monde n'y reste pas ; et, quand on revient dans son pays, que de choses à raconter ! Comme chacun vous respecte et vous admire !

MA SŒUR. C'est égal, je ne veux pas être vivandière. Ces femmes jurent comme des soldats.

— Mais, tu ne serais pas forcée de faire comme elles !

MA SŒUR. On s'y habitue malgré soi ; et puis, d'ailleurs, je ne voudrais pas porter des pantalons comme un homme. »

Je voyais bien que j'aurais beaucoup de peine à convaincre ma sœur. Elle avait tous les goûts de nos parents, qu'une vie tranquille et laborieuse rendait heureux, et qui ne désiraient pas d'autre bonheur pour leurs enfants. Quoique je fusse décidément paresseux, j'avais un goût très prononcé pour les arts. Peut-être ma passion pour la musique avait-elle contribué à me faire aimer la vie militaire, car, voyant toujours les troupes précédées de leur musique, j'espérais assister ainsi à un concert perpétuel.

Faute de mieux, j'essayais de jouer de la clarinette, qu'un de nos voisins m'avait donnée ; j'étais parvenu à faire la gamme, sans connaître toutefois les notes que j'exécutais, puis je jouais en mesure la plupart des airs connus et surtout *la Marseillaise*. Mais souvent mon père, fatigué de mes redites et de mes essais, m'imposait silence, et j'étais réduit à étudier dans nos promenades aux environs avec ma sœur. C'est un des souvenirs délicieux de mon enfance : lorsque le dimanche le temps était beau, nous partions tous deux emportant notre collation, elle son livre, moi ma clarinette, et nous passions dans les champs toute notre après-midi. Que la nature nous semblait belle ! Ce soleil, en nous inondant, ouvrait notre jeune âme à la joie et au bonheur. En cheminant et en folâtrant, nous chantions comme deux oiseaux ; par différents sentiers, nous arrivions toujours à un bouquet d'arbres assez éloigné des habitations pour me permettre de me livrer à mon art favori ; alors, recueillant mes souvenirs, me livrant même à l'improvisation, je rivalisais avec les oiseaux d'alentour.

« Si je pouvais devenir un grand artiste, disais-je quelquefois à ma sœur, je gagnerais beaucoup

d'argent; j'aimerais mieux cela que d'être militaire; alors, j'achèterais une belle maison de campagne avec une ferme. Papa et maman auraient un joli appartement; comme ils se porteraient bien! Nous boirions le matin du bon lait de nos vaches, et puis nous aurions deux chevaux; tu apprendrais à monter à cheval pour faire ensemble de grandes excursions; ou bien, de temps en temps, je les attellerais à une bonne voiture pour emmener promener papa et maman.

— Moi, je voudrais avoir des poules, ajoutait ma sœur.

— Certainement. Il faudrait aussi des terres autour de la ferme; alors je chasserais, je vous rapporterais du gibier, de bons perdreaux, comme ceux que ton parrain nous a envoyés la semaine dernière.

— Oh! j'aimerais bien à vivre à la campagne, reprenait Élisabeth. Mais, si on allait nous détester comme la marquise de *** qu'on a fait mettre en prison?

— Que non! Tu ne ferais pas la grande dame: tu donnerais toutes sortes de choses aux paysans des environs.

MA SOEUR. Mais on dit que M^{me} la marquise est

très bonne; elle soignait même les malades dans leur chaumière. Ça ne l'a pas empêchée d'être emmenée avec son mari.

— Parce que c'étaient des aristocrates !

MA SOEUR. Eh bien ! est-ce leur faute ? Et s'ils n'ont rien fait de mal, pourquoi les traiter comme des scélérats ?

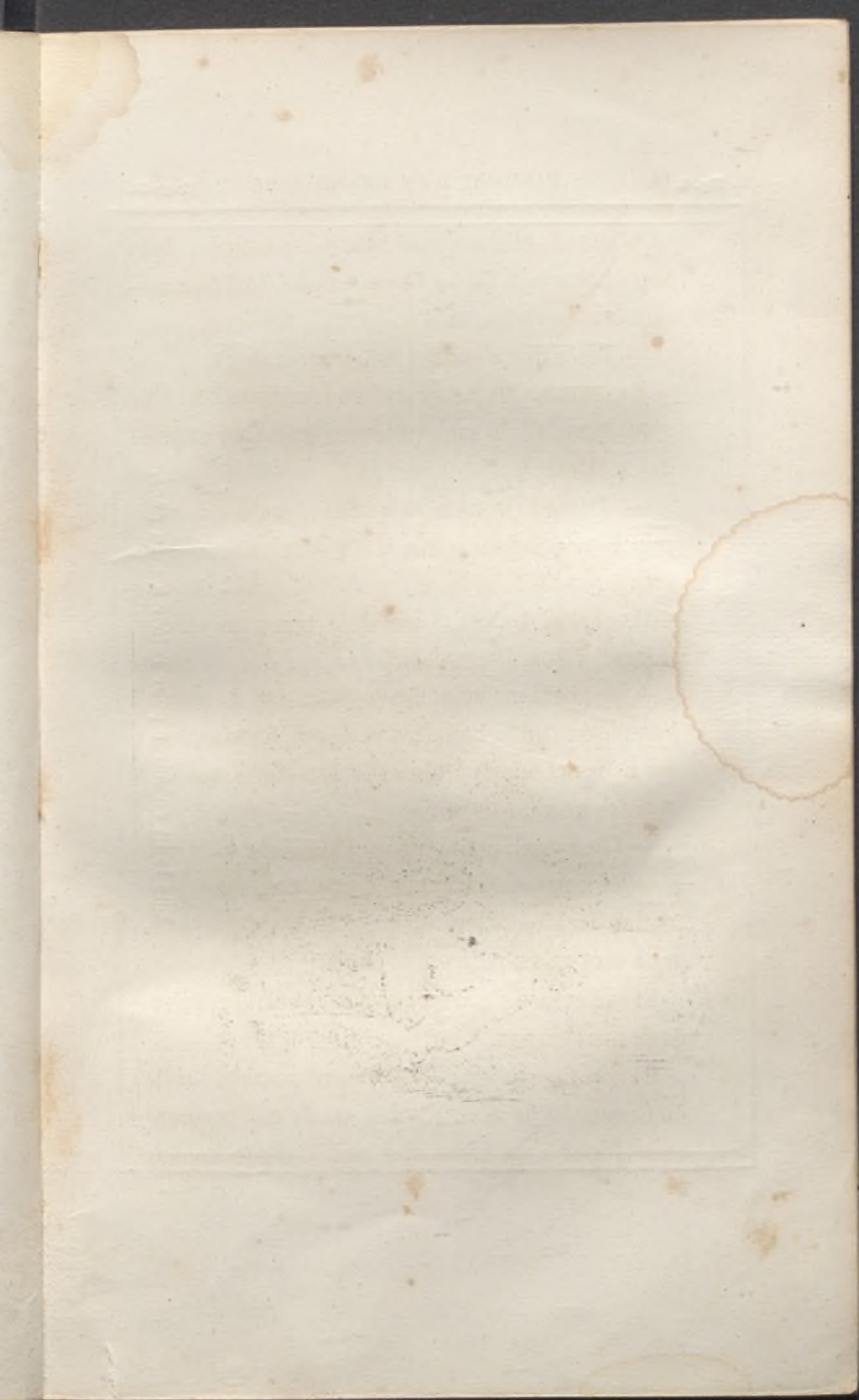
— Dame ! je n'en sais rien ; mais, tu conçois bien que pour nous, il n'y aurait aucun danger.

MA SOEUR. Qui sait ! une fois que nous serions riches ! Tiens, il vaut mieux ne pas désirer changer de position ; ne sommes-nous pas heureux ? Nous avons un si bon père et une si bonne mère ! qui nous ont appris à aimer le bon Dieu, que tant d'autres ne connaissent pas !

— C'est égal, petite sœur, j'aimerais à te voir habillée comme une belle dame, dans une jolie maison bien meublée. Mais je ne crois pas arriver à tout cela en jouant de la clarinette ! »

Et ma sœur de rire de bon cœur ; ce qui me choquait bien un peu.

J'avais heureusement une autre passion : celle du dessin. Je fis d'abord des essais qui parurent merveilleux à ma mère et à ma sœur ; je copiais





Elle le fit encadrer pour l'offrir à mon père.

toutes les images que je trouvais, et le peintre décorateur le plus renommé de Molsheim m'ayant donné des conseils, je dessinai tous les objets qui se présentaient à moi. A onze ans, je fis même le portrait de mon père, et, quoique ce fût une affreuse caricature, elle le fit encadrer pour l'offrir à mon père le jour anniversaire de leur mariage. Celui-ci ne voyait pas du même œil tous ces essais artistiques; il trouvait que je ferais beaucoup mieux de m'appliquer à mes devoirs, d'acquérir une belle écriture et de calculer facilement, afin de tenir ses livres, ou de me mettre sérieusement à travailler sous sa direction. Le portrait encadré ne le fit pas revenir sur ces idées, et je dus me livrer en cachette à ma nouvelle passion. Du reste, découragé par la lenteur de mes progrès en musique, j'avais à peu près abandonné ma clarinette.

Élisabeth me conseillait de dessiner le matin avant l'heure à laquelle je devais travailler avec mon père, mais je me trouvais si bien dans mon lit ! Cela t'étonne, ma petite-fille ?

ÉLISABETH. Pas tout à fait, car j'ai aussi un peu de peine à me lever le matin; mais j'entends toujours dire à maman que tu veux te lever trop tôt, surtout lorsqu'il fait froid.

M. MILLER. Je t'ai déjà dit que j'avais à cette époque toutes sortes de défauts. Je désirais acquérir un talent, mais sans me gêner, sans me priver d'aucun plaisir, bien à mon aise, en un mot. Il était convenu avec ma sœur qu'elle me réveillerait à cinq heures en été.

ÉLISABETH. Comment! est-ce qu'elle se levait si tôt que cela?

M. MILLER. Mais oui. Nous n'étions pas élevés doucement, comme vous l'êtes à présent. Élisabeth était sur pieds à cinq heures et venait me secouer dans mon lit, mais j'avais toujours une bonne raison pour ne pas me lever. Ma sœur aidait ma mère dans les soins du ménage; d'abord, elle faisait son lit....

ÉLISABETH. Moi aussi, grand-père, tous les jours.

M. MILLER. Tu as bien raison, chère enfant. Ensuite, elle balayait sa chambre; puis elle était chargée de mettre et d'enlever le couvert. Je l'aidais parfois, mais elle redoutait presque de me demander ce service; car, tantôt je cassais une assiette, tantôt je renversais une salière, ou enfin, ce qui était plus grave, cédant à ma gourmandise, je dérobais quelques friandises en aidant ma sœur

à préparer le dessert. Souvent elle m'avait menacé de me dénoncer à ma mère et de me faire punir; alors, je tâchais d'échapper à sa surveillance; mais les enfants négligent toujours certaines précautions qui les font découvrir. J'aimais beaucoup le sucre, qui était fort cher à cette époque, puisqu'il a valu jusqu'à six francs la livre, en sorte qu'on ne le laissait pas à ma disposition, comme il l'est maintenant à la vôtre; je parvenais toujours à en mettre quelques morceaux dans ma poche après le déjeuner, ou bien quand le buffet était ouvert. Plusieurs fois j'avais entendu ma mère se plaindre de la quantité de sucre qu'employait la domestique à la cuisine, et je m'étais hasardé à dire un jour:

« Je crois que Louise aime beaucoup le sucre. »

Mais je m'étais bien senti rougir en accusant ainsi ma bonne. Mon père me regarda même un moment attentivement, puis reprit la lecture de son journal. Lorsqu'il fut l'heure d'aller nous mettre au lit, je me plaignis, ce même soir, d'une soif ardente.

« Prends un verre d'eau, » me dit ma mère.

Ce que je fis. Puis, songeant que j'avais du su-

cre dans ma poche, j'en mis fondre un morceau dans mon eau et je me régalai ainsi avant de me coucher ; mais le verre poissé me dénonça auprès de ma mère, et je fus mis au pain sec pour une demi-journée ; du reste, ces privations, que m'attirait ma gourmandise, n'étaient rien en comparaison de celles que nous avons subies à l'époque de la famine de 89. Depuis longtemps déjà, le commerce de mon père ne lui rapportait presque plus rien quoique notre petite ville restât assez étrangère aux agitations de la France, néanmoins, des clubs s'étaient organisés à l'instar de ceux des grandes villes, et là, chaque soir, quelques jeunes étourdis, entraînés par deux ou trois meneurs, croyaient égaler l'éloquence des grands orateurs de la tribune républicaine, en invectivant tous les partisans de l'ordre et en s'efforçant de dénoncer les propriétaires ou ceux qui possédaient quelque fortune. Ces agitations décidèrent mon père à écouter tant bien que mal les marchandises qui lui restaient, puis il ferma sa boutique et vécut dans la retraite, s'occupant de notre éducation et tâchant de se faire oublier des démagogues du département. Il avait donc fallu diminuer les dépenses du ménage ; déjà ma mère avait congédié notre bonne

Louise, qui voulait rester sans recevoir de gages, car cette brave fille nous était fort attachée et prétendait même qu'elle ne pourrait vivre loin de nous ; mes parents ne voulurent cependant pas accepter son sacrifice ; d'ailleurs, la nourriture était devenue tellement chère, qu'il était indispensable de se restreindre de toutes façons. Je me rappelle encore le jour où cette bonne fille prit congé de notre famille, qu'elle appelait la sienne ; après nous avoir embrassés ma sœur et moi, elle demanda à ma mère une mèche de nos cheveux qu'elle enveloppa dans un petit papier, en disant que jamais elle ne se séparerait des jolies boucles de ses deux chérubins. J'avais terminé depuis quelques jours un portrait de ma sœur, que Louise avait fort admiré, et qu'elle n'avait pas hésité à reconnaître ; je le lui offris, en lui disant que, lorsque je gagnerais de l'argent, j'en mettrais de côté pour le lui faire encadrer. La pauvre fille, ne trouvant pas à se placer à Molsheim, partit pour Strasbourg et entra chez un farouche républicain. Elle nous écrivit plusieurs fois pendant la première année qui suivit son départ ; puis, ses lettres devinrent plus rares et furent empreintes d'une profonde tristesse. Elle nous répétait sans cesse qu'elle était bien

malheureuse de vivre au milieu de si mauvaises gens, qui blasphémaient sans cesse le nom du bon Dieu, qui faisaient fermer les églises, persécutaient les prêtres, et envoyaient tous les braves gens à l'échafaud. Mon père, craignant que cette fille perdît ses principes d'honnêteté et de religion dans ce centre détestable, lui écrivit pour l'engager à quitter sa place, malgré les avantages pécuniaires qu'elle y trouvait, et terminait sa lettre en exprimant sa haine contre les principes républicains et contre les monstres qui avaient tué leur roi et qui reniaient le Dieu de leurs pères. Cette lettre, non signée et remise par un colporteur, tomba malheureusement quelques jours après entre les mains du maître de notre fidèle domestique. Il la somma de lui dénoncer à l'instant le mauvais citoyen qui avait osé attaquer la République. Louise refusa courageusement de nommer mon père; il la menaça de la prison et de l'échafaud, mais rien ne put triompher de son dévouement à ses anciens maîtres. Il l'accabla d'injures, la frappa même; puis, changeant de ton, il lui promit tout ce qui pouvait la tenter, mais elle ne faiblit pas un seul instant.

« Je puis mourir, comme tant d'autres qui va-

laient mieux que moi, dit cette héroïque fille, mais jamais je ne dénoncerai un honnête homme. »

Le monstre feignit d'oublier ses menaces et ses promesses, et voulut arriver à son but par la ruse ; mais la droiture et l'affection de Louise en triomphèrent toujours. Désespérant enfin de vaincre une si admirable constance, qui aurait désarmé un homme moins féroce que l'infâme Shneider, il fit arrêter notre pauvre bonne, et, deux jours après, l'innocente fille paya de sa tête sa fidélité à mes parents.

ÉLISABETH. Le monstre !... Comment, de pareilles atrocités ont été commises en France ?

M. MILLER. C'était un temps de folie et de vertige. Les honnêtes gens même étaient embarrassés sur le parti qu'ils devaient prendre. Ces malheureuses secousses révolutionnaires divisent les familles les plus unies, et amènent des luttes aux foyers les plus paisibles.

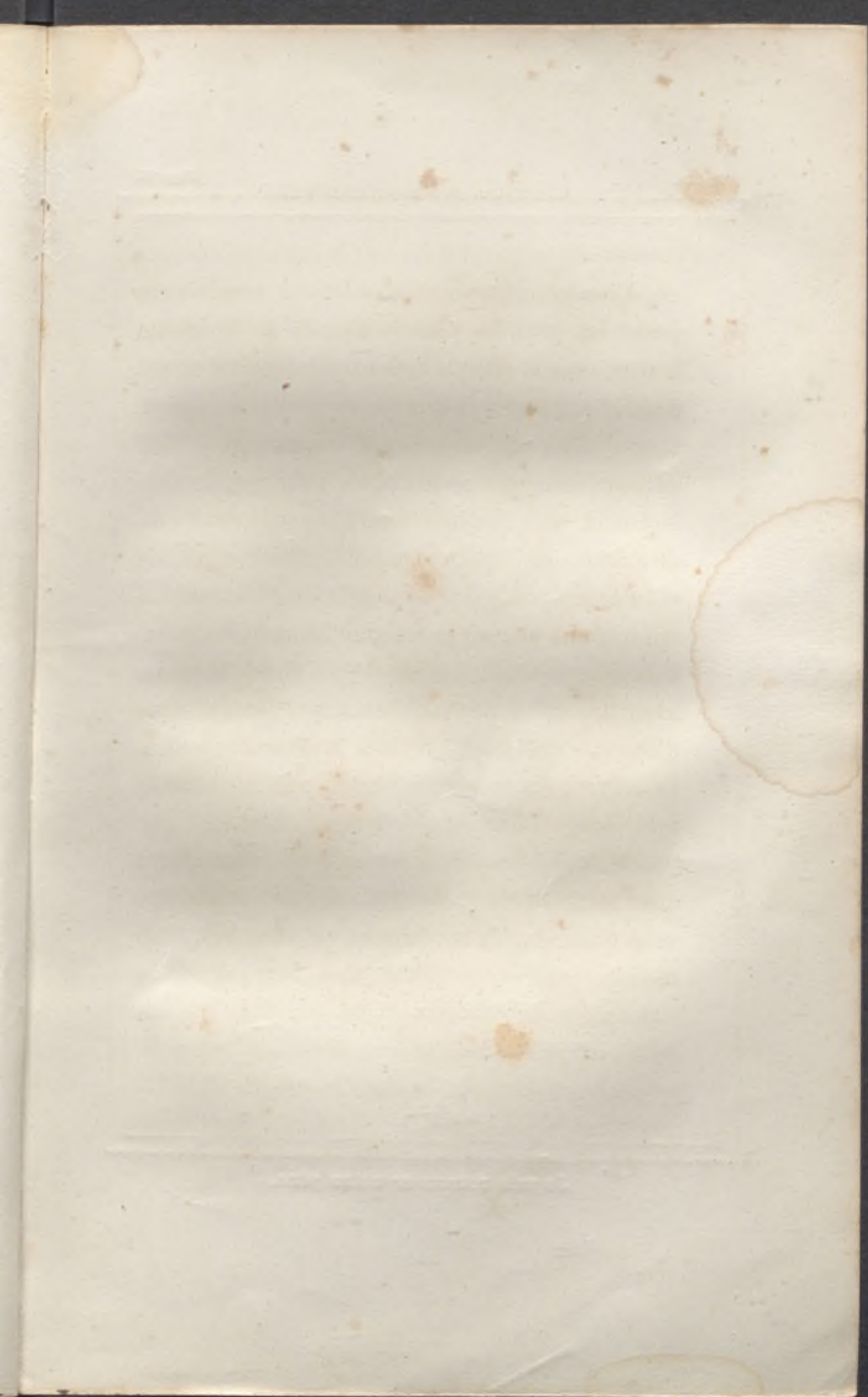
Mon père avait horreur des idées républicaines, il n'avait pas souffert des abus du pouvoir ; simple et sans ambition, il lui avait toujours suffi, pour être heureux, de remplir tous ses devoirs de bon chrétien et de bon Français, et voilà maintenant que ce qui avait fait le bonheur de sa vie lui était

interdit. Un moment il avait eu la pensée d'émigrer en Allemagne, car des arrestations nombreuses parmi les gens les plus inoffensifs de Molsheim étaient venues effrayer mes parents ; mais il ne put d'abord supporter la pensée de quitter son pays, sans doute pour toujours, et, sachant qu'il était dénoncé comme ennemi de la République, il quitta Molsheim sous un déguisement et sans même nous dire adieu, afin qu'aucune indiscretion ne pût révéler sa fuite ni le lieu de sa retraite. Mais ma pauvre mère ne pouvait se résigner à une telle séparation ; elle préférerait, à la liberté loin de lui, la prison avec lui, et si elle ne l'avait pas accompagné d'abord, c'était dans la crainte de le compromettre. Un soir, après souper, elle nous prit, ma sœur et moi, dans ses bras en pleurant :

« Mes chers enfants, nous dit-elle, je sais que vous m'aimez de tout votre cœur, aussi je viens vous demander de me faire un sacrifice bien douloureux ; je vais vous quitter, mes chers petits !... »

Ici ma sœur éclata en de tels sanglots, que ma mère, effrayée, chercha à modérer sa douleur en lui prodiguant les plus tendres caresses.

« Ce n'est pas pour toujours, disait-elle ; bientôt vous me rejoindrez.





Je vais retrouver votre père.

— Mais, que ferons-nous sans toi? disais-je à mon tour.

— Mademoiselle Branz, la raccommodeuse de dentelles, qui demeure à Valsburg, vous gardera jusqu'à ce que je trouve une occasion pour vous faire conduire près de nous.

— Où vas-tu donc, petite mère? demandai-je encore.

— Je vais retrouver votre père; mais vous ne le direz à personne, car vous savez combien il y a de méchantes gens qui cherchent à faire du mal à ceux qui sont honnêtes comme votre cher papa. Il faut absolument que je le rejoigne, parce que je pourrai lui être utile. Je sais qu'il manque de tout dans la retraite où il se cache; je lui procurerai de la nourriture; le bon Dieu me donnera la force et l'intelligence dont j'aurai besoin. »

Alors ma sœur supplia ma mère de l'emmener.

« Tu m'as promis bien des fois, disait-elle en pleurant, de ne jamais, jamais me quitter. Papa ne m'a même pas permis d'aller sans toi chez ma tante l'année dernière; tu vois bien, ma petite mère, qu'il faut que je te suive.

ÉLISABETH. Quel courage! Car elle aurait pu périr aussi sur l'échafaud n'est-ce pas, grand-père?

M. MILLER. Certainement; mais sa tendresse pour notre mère était telle que rien ne pouvait l'arrêter.

ÉLISABETH. Et toi, grand-père, qu'es-tu devenu tout seul?

M. MILLER. Tu as deviné que ma sœur obtint enfin de notre mère ce qu'elle désirait; elles partirent à minuit, par un froid rigoureux, dans la voiture d'un laitier, qui leur avait promis de les faire passer, l'une pour sa femme, l'autre pour sa fille. Avant leur départ, on m'avait installé chez la bonne demoiselle qui consentait à me garder, en me faisant passer pour son petit cousin. Je n'eus même pas l'idée de prier ma mère de m'emmener aussi; je sentais qu'elle m'aurait certainement refusé, et la seule pensée d'aller en prison me faisait frémir. D'ailleurs, j'aimais mademoiselle Branz, excellente fille qui me gâtait, n'avait pas le temps de me donner des leçons et me laissait une grande liberté. J'en profitais pour passer des heures entières chez des voisins dont les fils étaient à l'armée, et chez lesquels j'entendais raconter les glorieuses victoires des Français. On se plaisait à me faire chanter les refrains des républicains, et chaque jour mon désir de me faire soldat s'affer-

missait. J'aurais voulu pouvoir hâter le moment de mon engagement. Mais je n'avais guère que onze ans, et je ne savais si j'obtiendrais jamais le consentement de mon père, car chaque fois que j'avais hasardé devant lui de parler de ma prétendue vocation, il m'avait traité de fou et m'avait même menacé de me faire enfermer comme tel, si je ne renonçais à de semblables projets. Mais les événements devaient me servir au delà de mes espérances. L'absence de ma sœur m'était très pénible ; j'étais tellement habitué à vivre auprès d'elle, qu'à tous moments elle me manquait. Sans me préoccuper beaucoup de ce que deviendraient mes parents, je frémissais chaque fois que j'entendais parler d'arrestations et d'exécutions.

Un mois s'était passé sans que j'eusse aucune nouvelle de ma mère ni de ma sœur, et bien souvent mes yeux s'emplissaient de larmes en parlant d'elles avec mademoiselle Branz, car la brave fille m'avait tant recommandé de ne jamais prononcer leur nom lorsque je me trouverais avec des gens que je ne connaîtrais pas, que je n'en parlais qu'avec elle seule.

Un matin, mademoiselle Victoire m'appela et me remit mystérieusement une lettre cachetée

dont je reconnus bientôt l'écriture : elle était de ma mère.

« Reste près de moi pour la lire, mon enfant, et puis tu me la donneras pour que je la serre, car il faut agir bien prudemment ! Tes pauvres parents sont déjà si malheureux ! Il ne faudrait qu'un mot indiscret pour les perdre.

— Comment donc savez-vous tout cela ? lui dis-je en ouvrant la lettre.

— Par un vigneron qui les cache chez lui en ce moment ; car ils ont dû changer déjà deux fois de retraite.

— Et ma sœur, est-elle toujours avec maman ?

M^l^e BRANZ. Elle ne la quitte pas, c'est vraiment un ange. J'espère que le bon Dieu sera touché de tant de dévouement et sauvera tes bons parents. »

Je lisais déjà ma lettre.

Je la sais presque par cœur, mais j'aime mieux la chercher pour te la lire demain soir ; d'ailleurs, il est dix heures, et je me sens fatigué.

ÉLISABETH. Est-ce d'avoir parlé trop longtemps, grand-père ? Je ne pense qu'à t'écouter et j'oublie ta fatigue. Chauffe-toi bien les pieds avant de passer dans ta chambre ; et puis, voici une tasse de gruau et de lait bouillant, cela te fera du bien. De-

main, tu continueras, n'est-ce pas? mais pas si longtemps.

M. MILLER. Oui, ma petite chérie. Donne-moi ton front que je l'embrasse, et dépêche-toi de te coucher, pour que ta maman ne me gronde pas de te retenir si tard près de moi.

ÉLISABETH. Je te réponds qu'elle ne sera pas fâchée, car je travaille si bien en t'écoutant, que j'avance plus mon ouvrage en une soirée qu'en trois ou quatre ordinairement.

M. MILLER. C'est bien, mon enfant; d'ailleurs, c'est un si grand bonheur que d'aimer à travailler! excepté quand on n'y voit plus clair, comme ton vieux grand-père. Heureusement, je puis encore voir ma petite-fille.

ÉLISABETH. Tes pieds sont-ils bien chauds, grand-père?

M. MILLER. Oui, chère enfant.

ÉLISABETH. Alors, je vais sonner Julie et j'éteins la lampe. Bonsoir, grand-père; dors bien. »

TROISIÈME SOIRÉE

Élisabeth et son grand-père étaient seuls depuis une demi-heure au moins. Le feu pétillait :

le vieillard avait achevé la lecture de son journal, il avait même sommeillé pendant quelques instants, et il ne semblait pas songer à reprendre son récit.

Élisabeth travaillait avec ardeur, non sans regarder souvent M. Miller qui, les pincettes à la main, ajoutait sur les bûches, tantôt un charbon, tantôt une braise, mais son esprit était bien loin de là.

Enfin, Élisabeth hasarda :

As-tu cherché ces lettres, tu sais, grand-père ?
M. MILLER. Quelles lettres, ma mignonne ?

ÉLISABETH. De ta mère, je crois, et de ta sœur aussi pour te donner de leurs nouvelles, lorsque tu étais chez mademoiselle Victoire Branz.

M. MILLER. Certainement, chère enfant : les voici. J'étais absorbé dans de tristes réflexions, parce que, en cherchant celle que je voulais te lire, j'en ai retrouvé bien d'autres, tristes et précieux souvenirs ! dont je ne peux plus me détacher lorsque je les parcours de nouveau.

ÉLISABETH. J'aime aussi beaucoup à conserver mes lettres. J'en ai deux de toi, grand-père, quand tu as fait ton voyage à Plombières ; et puis, j'ai toute ma correspondance avec mon amie Na-

thalie ; lorsque j'ai reçu sa première lettre, je n'ai jamais pu la déchiffrer ; j'en étais bien honteuse.

Il y a au moins dix ans de cela !

✕ M. MILLER. Dix ans, cela te paraît bien long, et pour moi ce n'est rien.

ÉLISABETH. Je crois bien ; tu me racontes ce que tu faisais il y a soixante ans au moins. Quelle mémoire !

M. MILLER. Et même plus. On n'oublie pas ce qui s'est passé pendant la jeunesse ; c'est une grâce du bon Dieu, car c'est le beau temps de la vie.

ÉLISABETH. Alors, tu dois être content de te rappeler ta jeunesse ?

M. MILLER, *souriant*. Oui et non. Mais je te fais languir ce soir, n'est-ce pas ? Voici la première lettre que j'ai reçue de ma mère et de ma sœur après notre séparation.

(*Lisant.*) « Mon cher enfant, je ne sais encore comment je te ferai parvenir cette lettre, mais il me semble qu'en l'écrivant, je me rapproche de toi, ce dont j'ai un immense besoin. Malgré le bonheur que j'ai éprouvé en retrouvant ton bon père, mon cœur saigne à la pensée de te savoir seul loin de nous. J'aurais été moins tourmentée

si je t'avais laissé avec ta sœur, mais tu sais que je ne l'ai pas pu. Ton pauvre père est bien souffrant et a grand besoin de nos soins et de notre tendresse pour lui rendre la santé. Nous sommes tous chez un brave vigneron qui nous fait passer pour ses domestiques ; mais ne t'effraye pas, il est plein d'humanité à notre égard ; cependant, ta sœur et moi, nous nous rendons utiles à l'occasion. Je couds une partie de la journée, puis j'aide à faire la cuisine. Élisabeth épluche les légumes, donne à manger aux lapins et aux poules. Dieu merci, elle se porte à merveille, et elle m'assure que, si son père ne courait aucun danger et si tu étais avec nous, elle se trouverait très heureuse. Tu vois, mon cher enfant, qu'elle n'a pas changé et que le travail ne lui pèse pas. Quant à moi, je n'ai pas un instant de tranquillité ; ton père est très souffrant de fièvres intermittentes qu'il a gagnées dans une espèce de hutte humide et malsaine où il s'est caché pendant un mois. Je te parle comme à un grand garçon raisonnable ; je suis bien sûre que tu ne raconteras à personne tout ce que je t'écris ; songe qu'il y va de la vie de ton père, de la mienne et peut-être de celle de ta sœur. (Ici la voix du vieillard était tellement

émue qu'il dut s'arrêter un moment.) Je n'ose faire venir un médecin près de ton papa, de peur de quelque indiscretion : d'ailleurs, il nous reste si peu d'argent, qu'il faut le ménager le plus possible. La femme du vigneron m'a conseillé plusieurs remèdes qui semblent le soulager un peu dans ses accès ; nous sommes bien heureux, dans notre malheur, d'avoir été recueillis par de si excellentes gens. Je suis sûre que tu n'oublies pas de prier le bon Dieu pour nous, tous les matins et tous les soirs. Songe que rien en ce monde n'arrive sans sa permission, et que s'il permet que nous soyons éprouvés, c'est pour notre plus grand bien. Sans les malheureux événements qui nous ont séparés, tu devais faire ta première communion cette année, je ne sais maintenant si cela te sera possible ; malgré le bonheur que j'aurais à t'y préparer moi-même, si mademoiselle Branz trouve moyen de te faire instruire, je préférerais ne pas retarder ce beau jour pour toi, peut-être sera-ce encore plus difficile dans quelque temps. Mais songe, mon enfant, que la préparation la plus importante consiste dans les efforts que tu feras pour te corriger de tes défauts, surtout de ta paresse qui nous a souvent causé bien des peines.

J'aurais encore beaucoup de choses à te dire, mais je suis obligée de fermer ma lettre, ayant une occasion sûre pour te la faire parvenir. Ta sœur a préparé aussi quelques lignes pour toi. Je termine en te bénissant pour ton père et pour moi, mon cher fils, et je te demande de rester un bon enfant pieux, bien soumis à mademoiselle Victoire et bien reconnaissant de ses bontés. »

Voici maintenant la lettre de ma sœur qui te la fera mieux connaître que tout ce que je t'en ai dit jusqu'ici.

(*Lisant.*) « Mon bon Pierre, pendant que tout le monde est dehors, je puis t'écrire et j'en profite bien vite. Oh ! mon cher petit frère, que c'est triste de vivre séparés comme nous le sommes et de voir tant souffrir un si bon père et une si bonne mère. Je tâche cependant d'avoir un visage souriant, car je ne veux pas augmenter leur chagrin en paraissant triste ; mais quelquefois mon cœur se gonfle tellement en pensant à toi, que je suis obligée d'aller me cacher pour pleurer. J'avais espéré un moment qu'on pourrait te faire venir, mais c'est impossible à présent, et je crois même que nous ne pourrions plus rester longtemps ici. Où irons-nous ? Le bon Dieu le sait.

J'espère que nous resterons ensemble. Si tu savais dans quel état nous avons trouvé mon pauvre papa ! Il couchait toutes les nuits dans une ancienne hutte de berger, dans le voisinage d'un marais, et c'est comme cela qu'il a gagné ces malheureuses fièvres qui l'épuisent ; pendant le jour, il travaillait dans une ferme ; mais, comme l'hiver il n'y a guère d'ouvrage, il était bien malheureux, car il n'avait plus d'argent. Heureusement maman en a apporté ; mais tout est si cher, que nous n'en aurons bientôt plus. Je puis travailler, mais, à mon âge, l'on ne gagne pas grand'chose, aussi je vais te charger d'une commission importante et dont tu garderas bien le secret : j'ai confié en partant à mademoiselle Victoire une croix d'or, que m'avait léguée ma marraine à sa mort. Prie-la de la vendre le mieux possible, et de m'en faire parvenir le prix aussitôt qu'elle en aura l'occasion. Tu croiras peut-être que je fais là un grand sacrifice, mais, lorsque l'on est réduit à une si triste position on ne tient guère à un joli bijou ; je ne le regrette que comme souvenir. Maman m'a dit que tu feras ta première communion en notre absence ; c'est encore un grand sujet de tristesse pour nous ; mais enfin

viendra un temps où nous nous retrouverons, et alors nous serons tous heureux. »

La lettre était achevée et le vieillard se taisait. La tête appuyée entre ses deux mains, il semblait absorbé dans une profonde méditation. La soirée fut abrégée, Élisabeth n'osant prier son grand-père de reprendre son récit qui lui causait une si vive émotion. Elle l'embrassa plus tendrement encore que de coutume, et lui promit de continuer le lendemain son histoire.

QUATRIÈME SOIRÉE

M. MILLER. J'ai vraiment peur de t'attrister, ma petite-fille, je ne puis toujours maîtriser mon émotion, c'est plus fort que moi. Je n'ai plus de courage.

ÉLISABETH. Si tes souvenirs t'impressionnent trop vivement, je ne voudrais pas renouveler tes chagrins ; mais cela m'intéressait beaucoup.

M. MILLER. Je suis heureux de parler de ceux que j'ai tant aimés, de te les faire connaître afin que tu les aimes aussi.

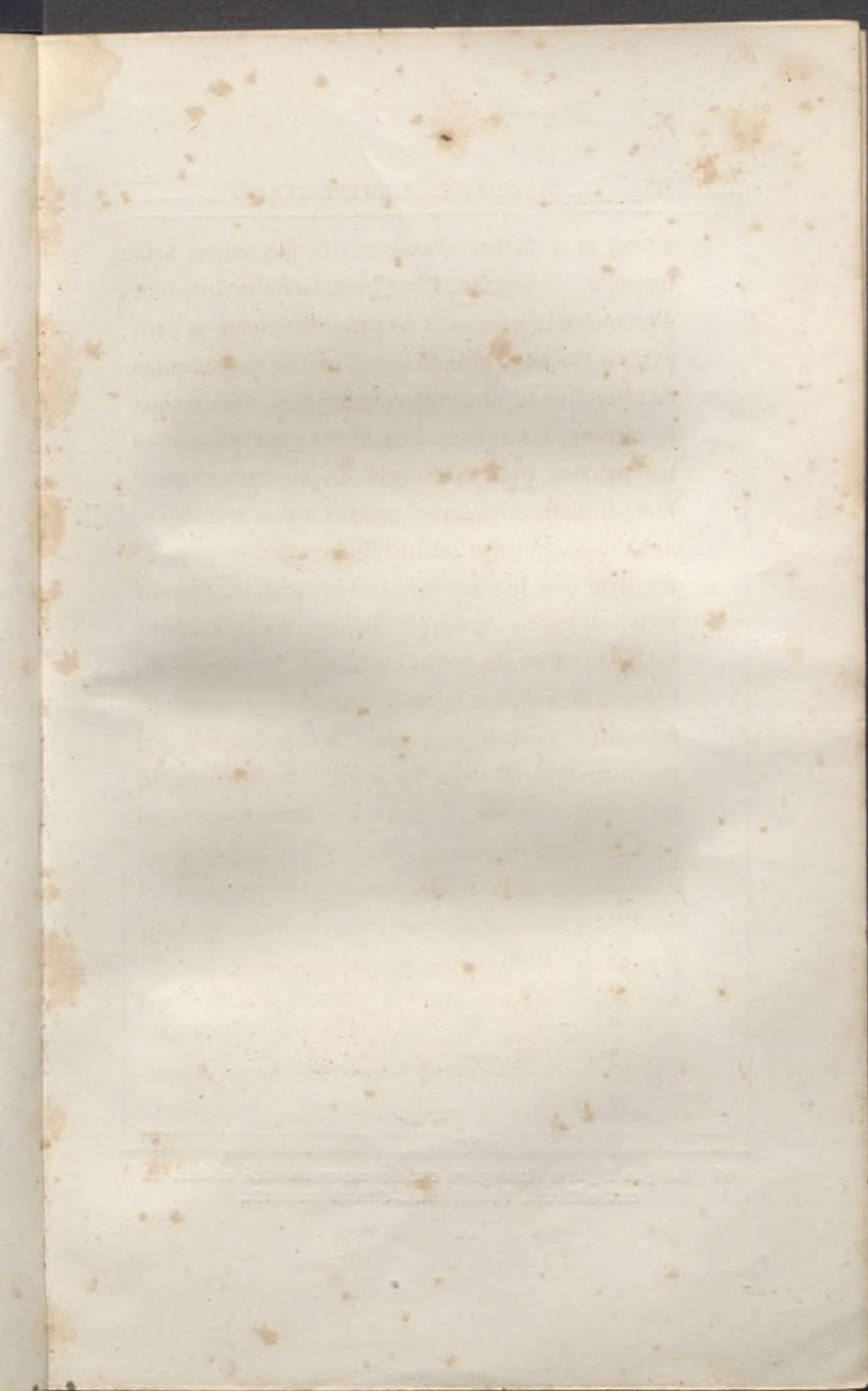
ÉLISABETH, *embrassant son grand-père.* Et moi,

je suis contente d'entendre toute ton histoire parce que je t'aime beaucoup.

M. MILLER. Je reprends donc. Après avoir lu et baisé bien des fois mes lettres, je les confiai à mademoiselle Victoire, en la priant de les cacher, pour me les rendre de temps en temps. Le premier et meilleur effet des bons conseils de ma mère fut de m'engager à étudier courageusement mon catéchisme, que j'avais négligé depuis son départ, mademoiselle Branz me laissant faire à peu près tout ce que je voulais, comme je te l'ai déjà dit. Mais il fallait prendre des précautions même pour apprendre son catéchisme, car, à cette époque, toutes les églises étaient fermées, les prêtres poursuivis et obligés de se cacher. Mademoiselle Branz, excellente fille d'ailleurs, était fort craintive, en sorte qu'elle ne me permettait de l'étudier que le matin, dans mon lit, avant qu'il fit jour ; lorsque je savais ma leçon, je la lui répétais presque bas, puis elle cachait le petit livre dans ma paillasse ou dans une armoire à secret où se trouvait un peu d'argent et la croix d'or de ma sœur. Voyant, d'après sa lettre, combien ma mère désirait que je fisse ma première communion, je commençai à faire de nombreux efforts sur moi-

même et à tâcher d'assister régulièrement à la messe du dimanche. C'est bien facile maintenant d'entendre la messe, et ce serait bien peu se préparer à une aussi grande action que de se contenter de sanctifier le dimanche ; mais nous étions sous la terreur, les églises étaient fermées partout et les pauvres prêtres obligés de se cacher pour remplir leur ministère ; encore nous trouvions-nous dans un pays où la religion était respectée, en sorte que le curé, vénérable vieillard, pouvait rester au milieu de ses paroissiens, en se cachant toutefois ; car, de temps en temps, des agents du tribunal révolutionnaire de Strasbourg venaient faire des perquisitions dans les petits villages environnants, et malheur à lui et à ceux qui le cachaient si on l'avait trouvé. Le dimanche, la plupart des catholiques de Valsburg se réunissaient à cinq heures du matin, tantôt chez un gros fermier, tantôt chez le meunier ou chez quelque bourgeois, encore n'arrivait-on jamais par le même chemin, et jamais non plus ne quittait-on le lieu de réunion ensemble.

C'était une cérémonie bien touchante et bien imposante que cette messe célébrée par un vieillard, dans une chambre dénuée de tout ornement,





Si quelque figure étrangère ou de mauvais aloi rôdait en cet endroit, l'éveil était donné aussitôt.

dans le plus profond silence, et chacun ayant au fond du cœur une inquiétude ou une douleur à offrir aussi en sacrifice. Quelques jeunes gens, quelquefois même des femmes, pour moins éveiller les soupçons, faisaient le guet ; et, si quelque figure étrangère ou de mauvais aloi rôdait en cet endroit, l'éveil était donné aussitôt, chacun s'échappait par des issues différentes ; le saint sacrifice cessait, et, moyennant ces précautions, notre curé put continuer chaque dimanche à célébrer la messe. Jusque-là, j'y avais assisté comme bien des enfants, en lisant machinalement mes prières auxquelles je prêtais peu d'attention. Mais depuis que j'étais seul, loin de mes parents, combien je sentais le besoin de prier pour eux, de demander au bon Dieu de nous réunir un jour.

M. Veynert, notre curé, s'occupait particulièrement de moi, mais ses instructions ne pouvaient être ni longues, ni régulières ; cependant, voyant mon désir de faire ma première communion et la bonne volonté que je mettais à m'instruire, il fut décidé que je la ferais le jeudi saint suivant. Je me sentis bien heureux de cette assurance et je résolus de suivre à la lettre tout ce que M. le curé m'avait recommandé. J'écrivis à cette époque à

ma mère une lettre que j'ai retrouvée dans les papiers de ma sœur et que je garde comme faisant partie de mon histoire, la voici :

« Ma bonne mère, je viens t'annoncer une grande nouvelle : M. Veynert m'admet au bonheur de faire ma première communion le jeudi saint. Je sais bien mon catéchisme tout entier et mademoiselle Branz me le fait repasser tous les jours ; cependant, je sens que je ne suis guère instruit, et j'aurais eu besoin de bien des explications, mais M. le curé me dit que le bon Dieu me tiendra compte de ma bonne volonté. « Quel beau jour ce serait si vous étiez tous là ! Mais, au contraire, je sens que je serai bien triste ; j'espère que vous prierez pour moi comme je le ferai de mon côté pour vous. Encore je ne sais si vous recevrez ma lettre avant cette époque, car on ne sait plus à qui se fier. Je crois cependant qu'il y a encore beaucoup d'honnêtes gens, mais mademoiselle Victoire a toujours peur d'être dénoncée ! Je crois qu'elle voudrait bien me faire oublier mon nom, pour être sûre qu'on ne l'accusera pas d'avoir caché le fils d'un suspect. Cependant, elle est bien bonne, et elle fait tout ce qu'elle peut pour moi.

« Adieu, ma chère maman ; j'espère que papa

se porte mieux ; embrasse-le pour moi ainsi que ma bonne sœur. Oh ! que je voudrais vous revoir. Embrasse-la tous les jours pour son petit frère Pierre.

Le Jeudi saint tombait cette année le 15 avril, et je crus, trois jours avant, que je ne pourrais pas faire ma première communion. Un jacobin forcené, ayant traversé notre village et sachant que les habitants continuaient à pratiquer les exercices de leur religion, soupçonna que notre curé était resté parmi nous ; et comme c'était un ennemi acharné des prêtres, il alla à Strasbourg afin de s'adjoindre quelques agents de son espèce pour l'aider à le découvrir. Toute la commune était en émoi, on ne savait à quoi se déterminer ; le vénérable pasteur voulait tout d'abord se livrer lui-même à ces scélérats, afin de ne compromettre personne ; il nous disait des paroles sublimes qui me touchaient profondément, malgré ma jeunesse ! Ils ne peuvent m'enlever que la vie, mon âme ne peut jamais leur appartenir ; le bon Dieu me donnera la force de mourir pour lui, et alors je vous serai plus utile que je ne puis vous l'être à présent. Je ne vous quitterai pas, mes chers enfants, et, dans vos besoins, vous me trouverez toujours près de vous.

Heureusement il y avait dans le village beaucoup de gens courageux.

— Monsieur le curé, lui dit un cultivateur nommé Thomas, si vous vous livrez à ces coquins, sachez bien que vous ne partirez pas seul. J'ai eu l'honneur de vous recevoir sous mon toit, je veux qu'ils le sachent, et ils m'enverront avec vous.

— Et moi aussi, ajouta un nommé Richard ; et, puis qu'ils osent vous toucher, nous verrons ! Nous ne sommes pas aussi bien armés qu'eux, mais nous avons du cœur, et, s'ils vous emmènent, ce ne sera qu'après avoir marché sur nous.

Enflammé par le bon exemple de ces braves gens, je voulais aussi prouver mon dévouement et mon affection à notre digne curé. Qu'ils viennent, disais-je à mon tour, ces gueux de jacobins, je leur ferai bien voir que je suis bon à quelque chose. David a tué Goliath avec sa fronde, je ne craindrai pas non plus de les voir en face.

Notre bon curé souriait en m'entendant, et promit enfin de ne pas agir contre le désir de ses chers paroissiens.

Mademoiselle Branz était dans une agitation extrême ; pour rien au monde elle n'aurait voulu

m'abandonner, encore moins dénoncer son curé, mais elle ne se trouvait nullement d'attrait pour le martyr et tremblait au nom seul du comité révolutionnaire. J'avais bien quelquefois un peu envie d'en rire. Elle ne rêvait que dénonciations, chaque colporteur était un agent secret des jacobins; les marchandes même qu'elle ne connaissait pas étaient à ses yeux des hommes déguisés en femmes.

Du reste, ses craintes n'étaient pas sans fondement, car tous les moyens étaient bons à cette époque pour augmenter le nombre des arrestations. M. Veynert changeait tous les soirs de retraite et même de costume. On s'attendait chaque jour à une visite domiciliaire; et, en effet, le bruit se répandit, un soir, dans le village qu'un nommé Raynal, agent secret de Shneider, le bourreau de Strasbourg, était arrivé à Molsheim avec trois sans-culottes, comme on les appelait, et qu'ils se dirigeaient vers notre petit bourg.

L'aubergiste était un brave homme sous une apparence rude, sachant au besoin crier : Vive la République ! pour sauver les honnêtes gens. Les quatre satellites de Shneider ne manquèrent pas de descendre chez lui pour prendre quelques rafraichissements avant de procéder à leurs perqui-

sitions ; aussitôt l'aubergiste envoya sa petite fille chez mademoiselle Branz, afin de n'éveiller aucun soupçon, avertir que bien sûr on allait chercher M. le curé. Je vois encore cette pauvre fille pâle, tremblante, se laissant tomber sur une chaise disant :

— Mon Dieu, que puis-je y faire ? Je n'ai aucun endroit pour le cacher. Je ne puis le défendre, que veut-on donc de moi ?

— Il faut l'avertir, lui dis-je : je sais qu'il est chez Richard, ce soir ; j'y cours.

— Garde-t'en bien, mon pauvre enfant ; ils te massacraient ensuite, les monstres. Et puis, moi, ils m'emmèneraient ; mais, chut ! j'entends des pas.

— Oui, mademoiselle, c'est...

M^{lle} BRANZ. Oh ! nous sommes perdus ! ils viennent nous arrêter ! Mais non, c'est François le menuisier qui rentre de sa journée ; écoutez, il ouvre sa porte.

M^{lle} BRANZ. Je ne sais plus où j'en suis, ma pauvre tête s'en va. Mais que faire ?

— Laissez-moi sortir avec Geneviève (c'était le nom de la petite fille de l'aubergiste), je la reconduirai jusqu'au bout de sa rue, et puis je prendrai la sente qui me mènera chez Richard.....

M^{lle} BRANZ. Ne t'avise pas de cela, mon garçon !..

— Enfin, Mademoiselle, vous voulez donc laisser arrêter M. le curé ? Ce n'est pas à nous qu'on en veut, c'est à lui, et, s'il lui arrive quelque malheur, ce sera vous qui en serez la cause.

M^{lle} BRANZ. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi suis-je née à une pareille époque ! Va vite, ne parle à personne, ils sont peut-être déjà en route. Demande que l'on te garde chez Thomas, tu y seras sans doute mieux qu'ici... Mais non, reviens bien vite, je serais trop inquiète si tu ne rentrais pas.

Je n'attendis pas un revirement d'idées de mademoiselle Victoire, et je sortis précipitamment avec la petite Geneviève ; et, riant tous deux de la frayeur de la pauvre fille, nous nous dirigeâmes bras dessus, bras dessous, vers la grande rue ; là, elle me quitta pour retourner chez ses parents et moi je me rendis chez Richard. M. le curé n'y était déjà plus. Un autre avis, reçu avant mon arrivée, avait engagé M. Veynert à quitter la ferme ; il avait accepté l'hospitalité dans une pauvre famille où l'on devait le faire coucher et le faire passer, en le coiffant comme une vieille femme, pour la mère du tisserand. Cependant les républicains, attablés

chez l'aubergiste qui tâchait de les retenir par ses joyeux propos, oubliaient leur projet en buvant d'un petit vin qui, selon leur hôte, ne montait jamais à la tête ; mais leur langue épaissie, leurs rires bruyants et leurs faces rubicondes, attestaient le contraire. Cependant, vers minuit, leur chef donna le signal du départ, mais deux d'entre eux ne pouvaient se tenir sur leurs jambes.

Raynal, jurant et blasphémant, accusa l'aubergiste de les avoir grisés à dessein, et partit avec le seul de ses camarades qui pût encore se soutenir. Tous les habitants du village, avertis, ouvraient promptement leurs portes et, dans bien des maisons, les républicains firent main-basse sur les objets à leur convenance ; mais on était décidé à tout supporter afin de sauver le pasteur. Partout Raynal le demandait, et tous, d'un commun accord, répondaient qu'il avait quitté le village depuis deux jours, sans dire où il allait ; ce à quoi le jacobin ripostait invariablement : On connaît cette chanson-là ; mais, moi, je sais qu'il est ici ; et je saurai le trouver.

Ils arrivèrent enfin à la maison du tisserand : quelques jeunes gens du village s'étaient cachés derrière la maison, afin de venir au secours de



Vers minuit leur chef donna le signal du départ.

notre curé, si la supercherie était découverte. Mais le succès dépassa notre attente. En entrant dans la chaumière, ils trouvèrent le mari et la femme sur pieds pleurant près de l'âtre.

— Oh ! citoyen, de grâce, dit la femme en s'avançant vers eux, ne faites pas de bruit ! Ma vieille mère est là dans son lit ; nous avons pensé la perdre tantôt ; elle a eu déjà deux accès de fièvre maligne ; si elle en a un troisième, c'est une femme perdue ; et, malgré ses soixante-dix ans, elle nous est encore si nécessaire !

— Ta, ta, ta, dit Raynal, je veux la voir, votre mère.

— Je veux bien, répondit imperturbablement la femme, mais allez doucement.

En effet, il s'avança vers le lit où le curé, bien enveloppé dans sa coiffe, lui tournait le dos.

Le tisserand éleva avec précaution une lanterne qui permit de voir les traits fatigués et amaigris du bon prêtre, qu'heureusement aucun de ses ennemis ne connaissait. Après un court examen, Raynal et son compagnon quittèrent la pauvre chaumière et n'y revinrent plus. Aussi, ne songea-t-on pas à chercher une autre cachette pour M. Veynert, qui garda le lit les trois jours que durèrent les per-

quisitions. Je ne sais quelle circonstance les empêcha de monter chez M^{lle} Branz, ce qui fut un grand bonheur, car j'ai toujours pensé qu'elle en serait morte de frayeur, ou que tout au moins elle en aurait perdu la raison.

Quoi qu'il en soit, après trois jours d'angoisses pour les habitants de notre bourg, les quatre agents de Shneider le quittèrent sans avoir pu saisir leur proie; ils allèrent fouiller plusieurs hameaux qui en dépendaient, et en maltraitèrent quelques habitants qu'ils soupçonnaient d'être des contre-révolutionnaires. Enfin, ils retournèrent à Strasbourg, et nous apprîmes quelque temps après que Raynal paya de sa tête ses infructueuses recherches.

Ce fut dans la nuit même du jour qu'ils partirent, que M. Veynert me fit faire ma première communion ainsi qu'à la petite Geneviève. Si la pompe qui accompagne ordinairement cette belle cérémonie manquait alors, quelle émotion ressentions-nous pendant la messe de notre bien-aimé pasteur, qui retraçait si bien les vertus des premiers chrétiens!

Que je voudrais, ma chère enfant, faire pénétrer dans ton cœur l'onction et la douceur des simples

paroles qu'il nous adressa. Si j'ai eu le malheur d'être quelquefois négligent de mes devoirs de chrétien, jamais, du moins, je n'ai oublié cette mémorable nuit. Une vieille commode, couverte d'une simple nappe, servait d'autel, deux petites chandelles éclairaient seules la salle. Le recueillement et la ferveur des assistants étaient les seuls honneurs rendus à Notre-Seigneur venant au milieu de nous ; mais, ne sont-ce pas là ceux qu'il préfère ?

Je crus en ce moment que je détesterais à tout jamais cette révolution qui m'avait enlevé mon père, ma mère, ma sœur, qui menaçait sans cesse ce digne curé pour lequel j'aurais donné ma vie.

Mais le récit de nos victoires ne pouvait me trouver insensible, et je commençais à faire, dans mon esprit, la part des excès de la République, en saisissant les avantages que nous y trouverions. D'ailleurs, ne fallait-il pas repousser les étrangers ? Je me rappelle combien de fois, enseveli dans mes réflexions, je cherchais le moyen de déterminer mon père à me laisser partir pour l'armée. Depuis ma première communion, j'avais fait de sérieux efforts pour vaincre ma paresse ; et, voulant obéir

à mon père, qui désirait par-dessus tout que j'apprisse un métier, j'entrai chez un menuisier, le seul ouvrier habile du village.

J'avais repris également avec passion mes crayons délaissés, et, le soir, je lisais à M^{lle} Branz l'histoire romaine. Je ne sais si c'était le ton monotone de ma voix ou le sujet en lui-même qui l'intéressait peu, mais généralement au bout de cinq minutes, elle déposait ses lunettes et son ouvrage, commençait à bâiller et s'endormait profondément; alors, je continuais ma lecture à voix basse, et je m'enflammais au récit des guerres puniques ou des conquêtes de César. A neuf heures, M^{lle} Victoire se réveillait pour m'envoyer coucher, et me donnait pour le lendemain matin un morceau de pain que je mettais dans une armoire près de mon lit. Il faut te dire qu'à cette époque, par suite du discrédit des assignats (papier-monnaie) et d'autres causes encore qu'il serait trop long de t'énumérer ici, toutes les denrées atteignirent un prix exorbitant, et surtout le pain; encore en donnait-on à chacun une si petite ration, que je me rappelle avoir souffert de la faim pendant plusieurs mois. Nous mangions aussi du riz, mais j'étais loin d'en avoir mon comptant. Je gran-

dissais beaucoup à cette époque, et je me rappelle certaines journées où j'étais tellement faible, que je pouvais à peine remuer mon rabot. Heureusement, j'avais un bon patron, qui souvent me donnait un verre de vin pour me réconforter. Le soir, je mourais déjà de faim; cependant, j'avais le courage de me coucher sans manger, mais souvent les tiraillements de mon estomac me réveillaient, et, ne pouvant plus résister à un besoin si impérieux, je dévorais mon pain, mais alors il fallait le lendemain me passer de déjeuner.

ÉLISABETH. Pauvre grand-père! comme tu as souffert!

M. MILLER. Oh! oui, chère petite; je connais, je crois, tous les genres de souffrances, et vraiment celle de la faim est une des plus pénibles. Aussi, je ne puis voir gaspiller le pain en songeant à tant de pauvres qui en manquent. Mais revenons à notre histoire, s'il n'est pas trop tard. Dix heures un quart! Il faut nous coucher, et vite encore, pour se lever demain de bonne heure. Bonsoir, chère petite.

ÉLISABETH. Bonne nuit, grand-père. Quelle bonne idée j'ai eue de te demander ton histoire! Cela nous fait passer des soirées charmantes.

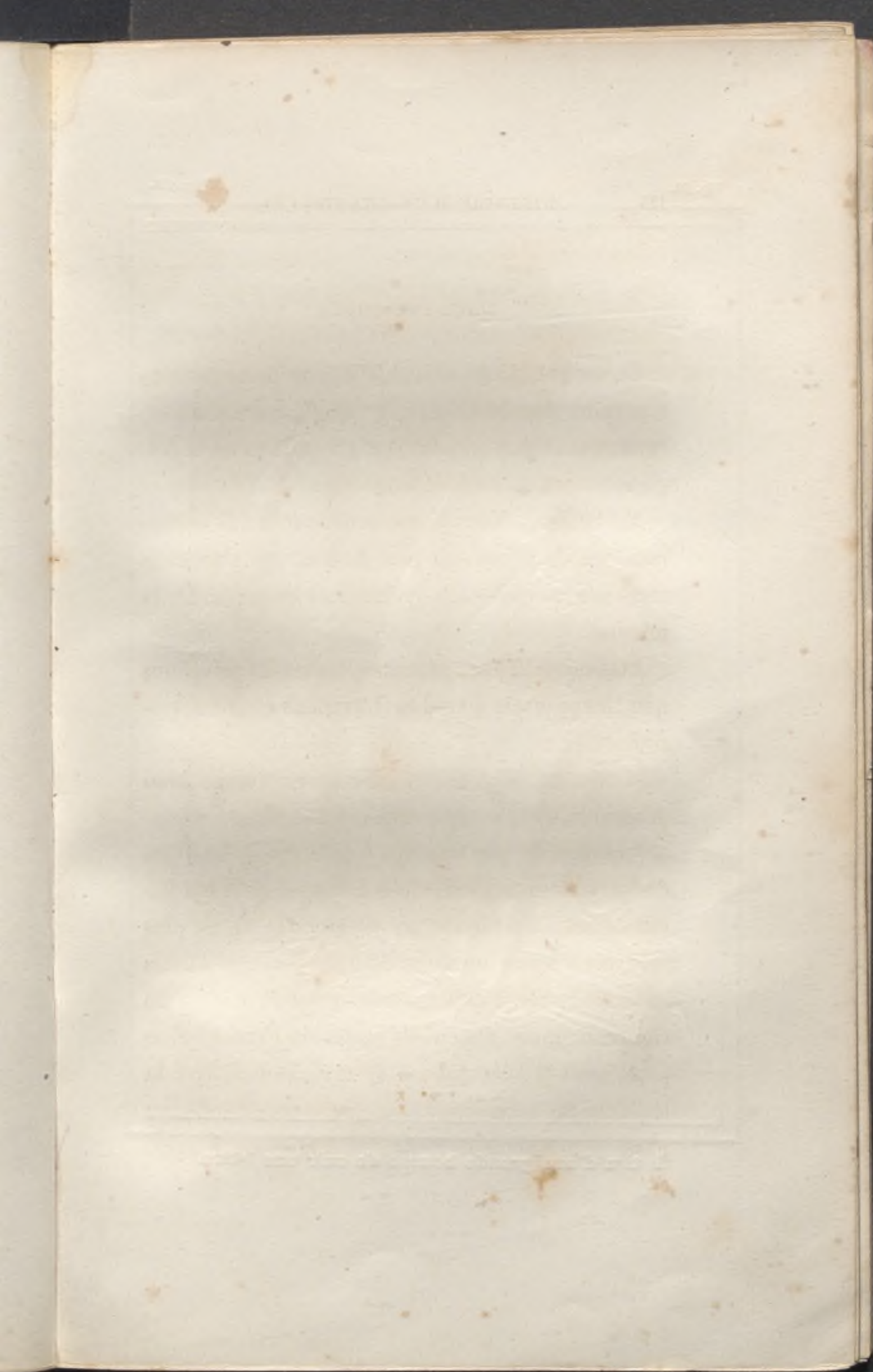
CINQUIÈME SOIRÉE

ÉLISABETH. Je ne sais si je dois te demander de reprendre ton histoire, que ton rhume a malheureusement interrompue; je crains que tu ne te fatigues encore en parlant longtemps.

M. MILLER. Non, je me sens tout à fait débarrassé, mais je ne sais plus du tout où j'en étais resté; ta mémoire de quinze ans va rafraîchir la mienne.

ÉLISABETH. Tu me racontais toutes les privations que tu éprouvais quand tu travaillais chez un menuisier.

M. MILLER. M'y voici.... C'était un temps bien misérable, j'espère que mes petits-enfants ne passeront jamais par une semblable épreuve. Outre ces privations et la vie dure d'ouvrier qu'il me fallait mener, j'éprouvais un vif chagrin de ne plus recevoir aucune nouvelle de mes parents. J'avais su indirectement qu'ils avaient quitté la maison du vigneron; mais, étaient-ils restés en France? Mon père avait-il succombé à sa maladie? Malgré la légèreté de mon caractère, cette incertitude me pesait extrêmement. Enfin, un matin, un berger,





Il tira d'une grande bourse de cuir une lettre.

que nous ne connaissions nullement, entra chez mon patron, et lui demanda s'il n'avait pas un apprenti du nom de Pierre Miller; je lui répondis que c'était moi-même; alors, fermant la porte et regardant autour de lui d'un air mystérieux, il tira d'une grande bourse de cuir une lettre chiffonnée qu'il me remit; je poussai une exclamation de plaisir: c'était l'écriture de mon père. Pendant que je l'ouvrais, le berger avait déjà disparu en faisant signe à mon patron qu'il désirait garder l'incognito. J'étais absorbé dans la lecture de ce billet, qui, tout court qu'il était, me causait une indicible joie. Le voici :

« Cher enfant, je sais que tu penses toujours à nous, malgré notre séparation forcée dont je souffre encore plus que toi; du moins, j'ai eu la consolation d'apprendre que tu travaillais bien chez ton patron. Songe que le travail est le remède à tous les maux; d'ailleurs, il faut que tu te suffises de bonne heure à toi-même; et qui sait si ta mère et ta sœur n'auront pas bientôt besoin de toi? Remplis toujours bien tes devoirs, et, n'oublie jamais tout ce que ta bonne mère t'a répété si souvent. Je me porte mieux; l'air des bois me fait du bien, ainsi qu'à ta sœur, qui se fortifie. Co-

rage et patience ! Nous t'embrassons tous. »

Je compris que, si mon père n'entrait pas dans d'autres détails, c'était dans la crainte que sa lettre fût perdue et compromit le berger. Que de choses j'aurais voulu savoir ! Je pleurai amèrement en l'achevant.

« Je serai donc bien longtemps encore loin de mes parents ! me disais-je. Papa ne va donc pas aussi bien qu'il le dit, puisqu'il croit que je deviendrai le soutien de ma mère et de ma sœur ? Que signifient ces mots ? »

A cette époque je commençais à me relâcher de ma première ardeur chez le menuisier ; j'arrivais plus tard à ma journée, j'étais moins docile aux conseils qu'il me donnait, et moins assidu à mon travail. La lettre de mon père eut pour bon effet de ranimer mon zèle pendant quelques jours, mais je retombai bientôt dans mon apathie. Plus que jamais la carrière militaire me souriait, et je cherchais tous les moyens d'obtenir une dispense d'âge et le consentement de mon père.

J'avais commencé bien des lettres que j'avais déchirées, ne sachant où les adresser, et cette excuse me paraissant suffisante, je résolus de partir à la première occasion pour rejoindre le corps des vo-

lontaines. J'en parlai cependant à M. Veynert, qui combattit fortement ce projet, me remettant sous les yeux toutes les difficultés que j'avais déjà résolues dans ma tête d'une manière fort satisfaisante, à mon sens du moins. J'avais alors seize ans. J'avais un an de plus que toi, ma petite-fille, n'est-ce pas? mais je n'étais pas si raisonnable que tu l'es : et cependant, j'avais été mûri par le malheur! Notre curé obtint de moi que j'attendrais encore une année, et que, si les événements ne modifiaient pas ma position, il ne s'opposerait plus à ma vocation.

Loin de changer de sentiment, chaque jour je m'affermis dans ma résolution de devenir militaire. J'avais appris que toute ma famille était passée en Allemagne et y vivait, sinon heureuse, du moins tranquille, attendant des temps meilleurs pour rentrer en France. Je ne recevais de leurs nouvelles que de loin en loin, sans détails, et un ami de la famille s'était chargé de faire passer des miennes. Je craignais tellement que mon père ne s'opposât à mon départ, que je résolus de ne l'en avertir qu'au dernier moment. Me considérant comme abandonné des miens, il me semblait que j'étais dégagé du premier des devoirs, la soumis-

sion filiale. Par combien de peines et de douleurs j'ai payé cet acte d'insubordination ! Non pas que j'aie jamais regretté d'avoir embrassé la carrière des armes ; l'enthousiasme des grandes idées, la gloire du nom français, le bonheur intime d'avoir bien fait mon devoir, même obscurément, et le plus souvent sans en tirer de profit, a toujours compensé largement pour moi les souffrances de tous genres que j'ai éprouvées ; mais la pensée que je m'étais engagé sans le consentement de mes parents, me poursuivait comme un remords. Quelquefois je me représentais mon père sur son lit de douleur, me maudissant, et ma sœur arrêtant les paroles sur ses lèvres. Puis je croyais avoir frappé d'un coup mortel ma pauvre mère.

« Comment oserai-je désormais paraître devant eux ! » me disais-je.

Toutes ces pensées et bien d'autres encore se présentaient sans cesse à mon imagination frappée, en rejoignant l'armée de Masséna, vers laquelle se dirigeait le corps des volontaires dont je faisais partie. Je ne t'ai pas dit mes adieux aux bons habitants de notre village, où j'avais passé trois années, non pas heureuses, mais tranquilles relativement, et où j'avais trouvé dans mon mal-

heur des amis sincères et généreux. Notre excellent curé me bénit au nom de ma famille, et, après m'avoir tendrement embrassé et fait promettre que je ne renierais jamais mon Dieu ni ma patrie, il me remit une bourse contenant quelques louis, fruits d'une longue économie.

« Nous ne nous reverrons sans doute plus sur cette terre, mon enfant, me dit-il ; je ne sais si tu pourras nous envoyer de tes nouvelles, mais sois certain que tu auras toujours en moi un ami dévoué, et puis, un jour nous nous retrouverons dans la véritable patrie ! »

Je ne répondis que par des larmes et une chaleureuse protestation de ne jamais oublier notre bon curé.

Je ne me séparai pas de mademoiselle Victoire sans émotion. La pauvre fille, depuis huit jours, ne faisait que soupirer et pleurer en me regardant :

« Qui est-ce qui a pu lui mettre une pareille idée en tête, se disait-elle tout haut ; chacun pourra rendre le témoignage que je ne l'y ai pas encouragé. »

Ou bien encore, s'adressant directement à moi :

« Il est encore temps de changer de résolution, mon enfant, attends au moins que tu sois forcé de partir. Comment pourras-tu supporter les marches et les privations qui t'attendent ? Hélas ! mon Dieu ! que dirai-je à tes parents ?

— Soyez tranquille, Mademoiselle, répondais-je, ils savent bien que vous n'avez pas de goût pour la carrière militaire. Personne ne vous accusera de m'y avoir poussé. »

La plupart de nos voisins voulurent augmenter mon petit trousseau ou grossir ma bourse. La petite Geneviève elle-même (je ne l'ai jamais oublié), m'apporta trois mouchoirs qu'elle avait ourlés et marqués à mon nom. J'étais bien touché de tant de marques de sympathie, mais je me sentais en même temps inébranlable dans ma résolution. Je quittai donc enfin Valsburg le 6 avril, à cinq heures du matin. Le vent était très piquant, le temps couvert, et nous dûmes, mes compagnons et moi, presser le pas pour nous réchauffer ; nous étions cinq ; je suis seul revenu au foyer paternel. Deux d'entre eux furent tués dès notre première année de service ; j'ai promptement perdu de vue le troisième, dont on n'a jamais entendu parler au pays ; quant au quatrième, un brave garçon nommé Fran-

çois Janel, âgé alors de vingt ans, il a couru avec moi les mêmes dangers, supporté les mêmes fatigues, mais, moins heureux que moi, il a succombé dans un dernier combat, au moment où la paix devait le ramener dans sa patrie.

ÉLISABETH. Ah ! mon Dieu ! que la guerre est horrible ! Je m'étonne toujours, grand-père, que tu aies aimé l'état militaire.

M. MILLER. Et je l'aime encore ! Et je serais heureux de voir mes petits-fils sous les drapeaux ! C'est une belle carrière que celle qui développe les instincts généreux de l'homme, qui le porte au dévouement, à l'abnégation de lui-même ; ce n'est pas l'intérêt qui l'entraîne, le militaire est peu payé, et il doit tout sacrifier à sa patrie, ses affections les plus chères, son bien-être, sa santé, sa vie, bien souvent.

ÉLISABETH. C'est vrai, c'est bien beau ; cependant, je ne voudrais pas épouser un militaire. Mais je t'ai interrompu, grand-père, et il n'est pas encore tard ; tu étais en marche avec quatre pauvres jeunes gens.

M. MILLER. Nous ne nous trouvions pas bien à plaindre, mais, cependant, nous avions le cœur bien gros. Nous chantions, sinon gaiement, du

moins bien fort, des refrains patriotiques; nous tâchions de plaisanter, mais, pendant la première matinée, nos sourires ressemblaient plutôt à des grimaces. Arrivés au bourg le plus prochain, nous nous rendîmes à la mairie pour prêter le serment à la République *une et indivisible*, puis nous nous joignîmes à d'autres recrues sous la surveillance d'un sergent. Mais, avant notre départ, on nous fit entrer au cabaret, où l'on emplit plus d'une fois notre verre, aussi notre enthousiasme fut-il porté au comble. Il nous fallut huit jours de marche, d'étapes en étapes, avant de rejoindre le corps d'armée principal. Je n'étais ni grand ni fort; ma croissance même n'était pas achevée. J'arrivai exténué; cependant, nous n'avions manqué de rien pendant la route, ce qui n'arrivait pas à tout le monde, comme je l'ai su depuis par d'autres camarades. J'étais tellement épuisé quand j'arrivai à Vertengen, que je fus saisi par un violent accès de fièvre; on m'envoya à l'hôpital, et je me crus à ma dernière heure.

J'écrivis alors une lettre fort sentimentale à mes parents, que je gardai sous mon traversin, fort heureusement; d'ailleurs, je ne savais comment la leur faire parvenir. Trois ou quatre jours de repos

complet me remirent sur pieds, mais je ne partis cependant pas de suite ; on envoyait d'abord ceux qui devaient le mieux résister. Je n'ai pas l'intention de te narrer mes campagnes. Toutes les campagnes se ressemblent, et je ne veux pas augmenter ton aversion pour l'état militaire, car nous ne nous entendrions plus du tout, sur ce point du moins. Cependant, je veux te parler de mon premier coup de feu, qui impressionne, comme tu sais, plus que tous les autres. Il s'agissait de soutenir le corps d'armée qui attaquait Fursbürg ; quelques volontaires et autres recrues devaient attendre, préservés par un petit bois, que l'ordre fût donné d'attaquer l'ennemi en flanc pour faire une diversion. Mes jambes tremblaient un peu en nous mettant en route ; la générale, qui battait depuis le matin, le canon grondant au loin, le feu des tirailleurs, l'odeur de la poudre, tout concourait à me prouver que, bien réellement, j'allais assister à une importante affaire. Je pensais à mes parents, à Molsheim, à M. Veynert, et j'étais résolu à me bien conduire. Nous marchâmes pendant deux heures dans le plus profond silence, nous rapprochant sans cesse du feu ; enfin, l'officier fit faire halte, et, l'épée en main, attendit les ordres pour agir.

C'est bien long de passer ainsi trois heures, lorsqu'on entend le bruit du canon, qu'on a dix-sept ans, et qu'on est en droit de se demander si l'on verra finir la journée qui commence. Nous n'avions même pas la ressource de chanter et à peine celle de parler; la consigne était de faire silence. Enfin, à deux heures de l'après-midi, une estafette apporta l'ordre de tourner le petit bois et d'aller soutenir l'attaque d'un village dont le nom m'échappe. Chacun reprit son arme et nous côtoyâmes le bois, nous rapprochant sans cesse du feu de l'ennemi. La fumée nous enveloppait et obscurcissait l'air; je me sentais oppressé, mais je marchais comme les autres, au pas de charge; enfin, on fit halte : la voix de l'officier domina un instant le fracas de la bataille; j'armai mon fusil, je tirai; les balles sifflaient à mes oreilles; je me rappelle avoir vu un de mes camarades tomber à côté de moi, puis je ne me rappelle plus rien; sans doute, j'ai tiré bien des coups de fusil, car mon visage et mes mains étaient noircis par la poudre. J'ai dû courir avec mes camarades, pour nous emparer d'un poste qui nous permettait d'accabler l'ennemi; mais je ne voyais plus rien, je n'entendais plus rien, je ne pensais plus à rien; et cependant, il paraît que je me suis

bien conduit, car, le soir au bivouac, l'officier qui nous commandait, s'approchant de moi, et me frappant sur l'épaule :

« Courage, enfant, c'est comme cela qu'on gagne ses galons. »

Jamais éloge ne me flatta autant. Je me voyais déjà capitaine et presque général.

Quoique, pendant cette campagne, j'assistasse à plusieurs affaires sérieuses qui couvrirent de gloire nos armées, entre autres à la bataille de Zurich, je ne reçus aucune blessure, et ma santé même se soutint, malgré la fatigue des marches forcées et les privations auxquelles nous étions sans cesse condamnés; mais les mauvais temps nous surprirent dès le commencement de novembre; nous dûmes hiverner dans une petite ville entourée de marais, et par conséquent très malsaine, aussi je devins bientôt souffrant et faible sans en connaître la raison. Nous étions tous logés chez des bourgeois, et j'avais eu, pour ma part, le bonheur d'être envoyé chez la veuve d'un militaire, qui se faisait un devoir et un bonheur d'accueillir un soldat comme un véritable ami. Elle avait une délicieuse petite fille de huit ans, blonde et rose comme ta sœur et aussi aimable que vous,

mes bonnes petites ; aussi, je l'aimai bientôt tendrement. Elle se nommait Nancy.

ÉLISABETH. Mais, est-ce que notre grand'mère ne portait pas ce nom ?

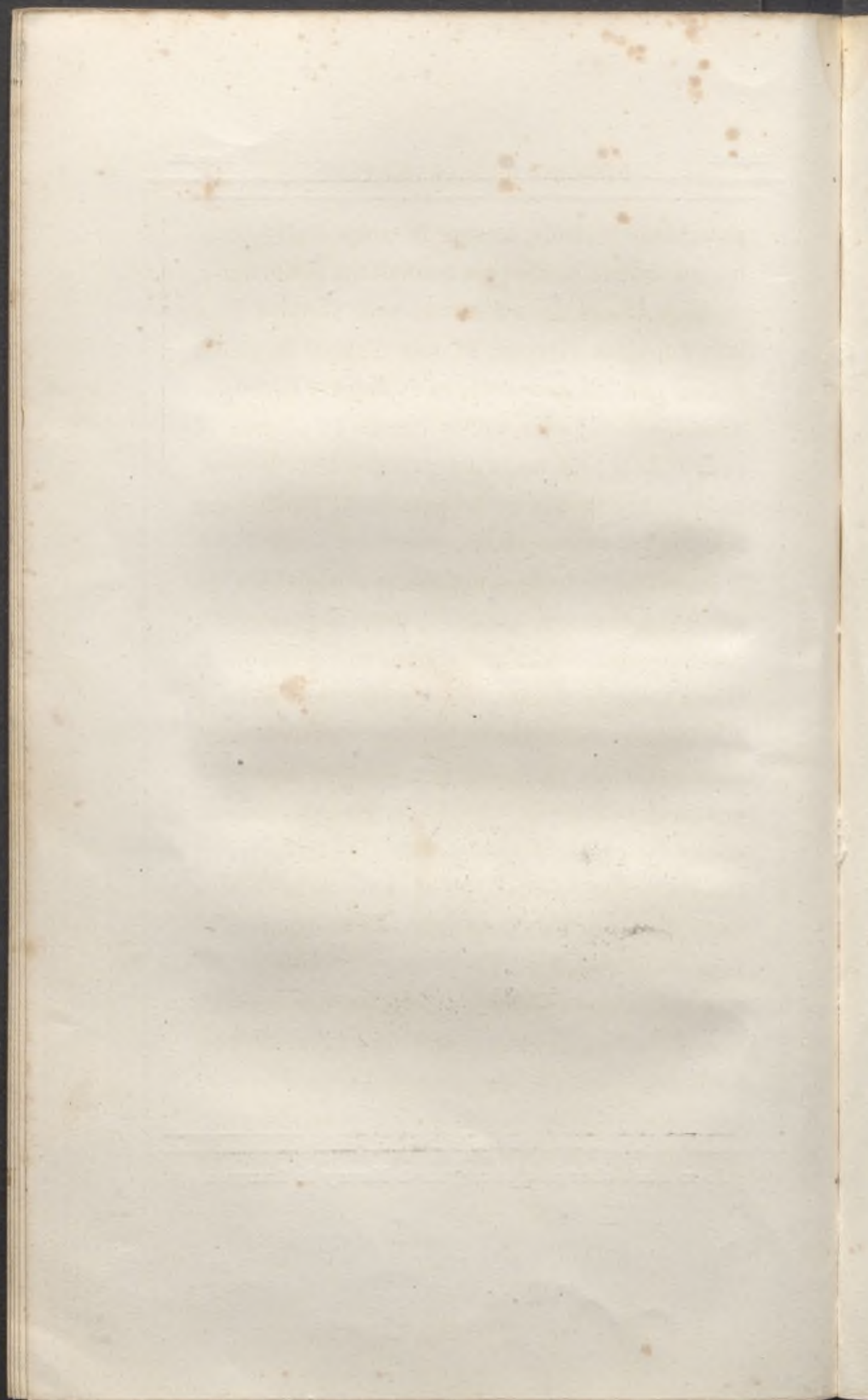
LE GRAND-PÈRE. Oui, chère enfant. La mère de Nancy, madame Gersten, était très touchée des attentions que j'avais pour sa petite fille, et m'avait bien vite pris en grande affection. Nous jouions ensemble, Nancy et moi, comme deux enfants, et je l'appelais souvent ma petite sœur. Je me rappelle encore avec joie les douces heures que je passai dans cette humble demeure. Je m'étais chargé d'enseigner à Nancy le français qu'elle ne parlait qu'incorrectement....

ÉLISABETH. Mais, grand-père, tu m'as dit souvent que notre grand'mère était d'origine allemande ?...

LE GRAND-PÈRE, *souriant*. Oui, mon enfant.... Chaque matin, je donnais donc à la petite Nancy une leçon de français, et ses progrès étaient surprenants ; douée d'une intelligence et d'une mémoire remarquables, et surtout d'une application bien rare chez une enfant de huit ans, elle lut courageusement le français au bout de deux mois et le parlait facilement ; il est vrai que sa mère le savait



Je m'étais chargé d'enseigner à Nancy le français.



passablement. Puis, lorsque le temps était favorable, ma bonne hôtesse me confiait ma petite amie, et, bras dessus, bras dessous, nous sortions dans la ville, dont elle me fit voir d'abord la vieille église, puis les curiosités, m'expliquant les enseignes des marchands, toutes écrites en allemand ; car j'avais la prétention d'apprendre cette langue, mais je n'y fis pas de progrès aussi rapides que Nancy pour le français.

Dans l'intérieur de la maison, je rendais bien des services à la veuve, que je me prenais quelquefois à nommer ma *liebe Mutter* (bonne mère), ce qui la faisait toujours sourire ; j'allais chercher de l'eau à la fontaine, je fendais du bois, je balayais la cour, mais après ces ouvrages, qui n'étaient cependant pas au-dessus de mes forces, je revenais souvent épuisé ; je grelottais quelquefois près du foyer, et, lorsque je me couchais, j'avais bien de la peine à me réchauffer. La bonne mère se tourmentait de mon état de souffrance.

« Je voudrais vous voir mieux portant avant de nous quitter, mon cher enfant, me disait-elle souvent, ou, si vous devez être malade, je désirerais que vous le fussiez ici ; du moins, je vous soignerais bien !

— Et moi aussi, » ajoutait ma chère Nancy.

A ces malaises vint bientôt se joindre un mal de tête qui ne me laissait plus de répit; enfin, un matin, en me levant, je sentis la tête me tourner et je m'évanouis. Ma chère hôtesse me replaça comme elle put dans mon lit, me prodiguant les plus tendres soins.

Le chirurgien militaire fut appelé, et je vis bien, à sa physionomie, que j'étais atteint d'une maladie sérieuse. Il échangea quelques mots à voix basse avec la veuve, qui me regarda d'un air de compassion, puis le docteur prit par la main la petite Nancy, qui se mit à pleurer en disant :

« Mais je voudrais rester; je serai bien sage, je ne ferai pas de bruit! »

Néanmoins, il l'emmena, et elle ne revint à la maison que lorsque je fus tout à fait rétabli.

Je ne puis te dire toutes les touchantes attentions de l'excellente femme, qui me servit de garde-malade et me tint lieu de mère pendant ma maladie, qui fut très grave et fort longue : c'était le typhus; et comme c'est un mal contagieux, madame Gersten avait préféré se séparer de sa fille que de m'envoyer à l'ambulance, où les malades manquaient des ressources les plus nécessaires. Je me

sentais gravement atteint, et chaque jour je faisais de nouvelles recommandations à ma *liebe Mutter* pour faire parvenir mes adieux à ma famille. Puis, parfois, je considérais cette maladie comme un châtement que Dieu m'infligeait pour ma désobéissance envers mon père, et, confondant madame Gersten avec ma mère, je lui demandais pardon, et je la priais d'intercéder pour moi auprès de mon père. Souvent je cherchais Elisabeth, en assurant que jamais je ne la quitterais, que je la défendrais contre nos ennemis. On m'a raconté bien des épisodes de ma maladie, dont j'ai oublié les principales phases, ayant eu le délire pendant vingt jours consécutifs ; mais la douce figure de madame Gersten m'apparaît toujours comme celle de l'ange consolateur, tantôt me caressant comme son propre fils, tantôt frictionnant mes pauvres membres douloureux et froids, ou bien encore m'aidant à boire une potion calmante, et toujours m'encourageant par ses pieuses et douces paroles.

J'ai su depuis, qu'elle ne s'était pas déshabillée pendant quinze jours. Une parente était venue lui offrir de la remplacer de temps en temps auprès de moi ; mais, dès que je la perdais de vue, je pleurais comme un enfant.

« Ma chère mère m'a quitté, disais-je, je suis un pauvre maudit ! »

Ma souffrance morale était bien plus cruelle que toutes mes souffrances physiques. Enfin, la jeunesse, mon bon tempérament, les soins intelligents, et surtout l'affection de madame Gersten, triomphèrent du mal.

Mais de combien de précautions ne fallut-il pas encore m'entourer pendant ma convalescence ! Je me rappelle encore cette excellente femme agenouillée devant moi, et me déchaussant elle-même au milieu de la journée, pour s'assurer que mes pieds étaient chauds. Et, malgré toute ma reconnaissance et ma tendresse pour elle, j'étais souvent d'une exigence et d'une dureté dont je rougis presque encore à l'heure qu'il est. Me servait-elle un bouillon trop chaud pour le prendre de suite, je grommelais entre mes dents qu'elle ne savait pas ce que c'est que d'avoir faim ; ou lorsque, d'après l'ordonnance du docteur, elle me servait une très petite portion d'aliments, je la traitais d'avare et de gourmande, qui me laissait pâtir pour se nourrir à mon détriment ; puis, reconnaissant bientôt mes torts, je lui demandais pardon les larmes aux yeux, et je la suppliais de ne pas me renvoyer de chez elle.

L'heureux jour où il fut permis de ramener Nancy à la maison, compte dans mes souvenirs parmi les jours de bonheur. J'avais d'abord essayé mes forces au soleil, appuyé sur le bras de ma *liebe Mutter*, dont je croyais ne pouvoir plus me séparer; nous nous dirigeâmes, pour ma seconde sortie, vers la demeure de la cousine de madame Gersten, qui avait gardé Nancy pendant ma maladie. En entrant, je tendis la main à ma petite amie, qui devint rouge comme une cerise en me regardant; puis elle vint se jeter dans les bras de sa mère en disant à demi-voix :

« Est-ce bien vrai qu'il est guéri?

— C'est très vrai, chère enfant, et nous venons te chercher pour revenir avec nous à la maison.

— Quel bonheur! » s'écria Nancy.

Puis elle vint me tendre son petit front que j'embrassai, et je crois bien que je pleurai aussi. Car tout me faisait pleurer; j'étais si faible!

« Mais, n'est-ce pas la voix de ta mère que j'entends? Oui, elle t'appelle.

ÉLISABETH. Ah! mon Dieu! grand-père, il est dix heures et demie, et je n'y pensais pas. Je resterais bien toute la nuit à t'écouter. Mais, maman va me gronder.

LE GRAND-PÈRE. Pas bien fort, j'espère. En tout cas, tu diras que c'est ma faute ; que je contais toujours, et que tu ne pouvais m'interrompre.

ÉLISABETH. Oh ! je n'y songeais guère, en effet. Bonsoir, bonsoir, grand-père. »

SIXIÈME SOIRÉE

LE GRAND-PÈRE. Eh bien ! tu t'attendais à être grondée, et c'est moi qui l'ai été.

ÉLISABETH. Pas tout seul, grand-père ; maman m'a dit que je pensais trop à moi, et que je devrais chaque soir t'avertir de l'heure, parce que tu te fatigues lorsque tu parles si longtemps.

LE GRAND-PÈRE. Et moi, j'ai été accusé de faiblesse pour ma petite-fille, ce qui est vrai ; et de l'entraîner à se coucher trop tard, ce qui nuira à sa santé. Aussi, ce soir, la chère maman viendra elle-même à dix heures juste clore la veillée. Si elle ne nous aimait pas tant, elle ne nous gronderait pas, n'est-ce pas, fillette ? Je ne l'ai jamais été que par ceux qui m'ont porté de l'intérêt et prouvé une affection réelle ; et cependant, on préfère les flatte-ries, les compliments ; du moins, moi ! (*Souriant.*) Peut-être ma petite-fille est-elle au-dessus de cela ?

ÉLISABETH. Oh ! grand-père ! tu te moques de moi ; tu sais bien que mon grand défaut est d'aimer les louanges outre mesure. Du moins, quand maman me gronde, je sais que c'est pour mon bien ; d'ailleurs, hier soir, elle n'était pas très fâchée contre moi.

LE GRAND-PÈRE. Je te disais que toutes les personnes qui m'ont aimé lorsque j'étais jeune, m'ont grondé quelquefois. Ma chère madame Gersten elle-même, pendant ma convalescence, se fâchait contre moi lorsque je commettais quelque imprudence ; elle redoutait tellement une rechute que, lorsque ses affaires l'appelaient au dehors de chez elle, Nancy était chargée de me garder à vue, et devait rendre à sa mère un compte exact de mes faits et gestes ; aussi, lorsqu'un jour, en dehors de mes repas, je me coupai une large tartine que je couvris de fromage et que je dévorai en l'absence de ma *liebe Mutter*, je ne pus obtenir le silence de Nancy, ni par mes caresses ni par mes menaces.

Madame Gersten me traita d'*enfant* ; puis, pour me piquer au vif, elle m'accusa d'indélicatesse, et m'assura qu'à l'avenir elle fermerait ses armoires, puisque je *prenais* chez elle ce qu'elle ne m'offrait pas.

Les larmes m'en montèrent aux yeux, et je répondis vivement que je payerais certainement toute la dépense que j'avais occasionnée chez elle. Nancy, désolée alors d'avoir révélé ce que j'appelais ma gourmandise, et que comprendront tous ceux qui ont fait une maladie grave, pria sa mère de me pardonner.

Le courroux de madame Gersten ne fut pas de longue durée ; mais, le lendemain, quand elle dut sortir, elle mit dans sa poche la clef du buffet.

Pendant ses absences, que nécessitaient à cette époque des affaires de famille, j'entrepris de faire le portrait de Nancy.

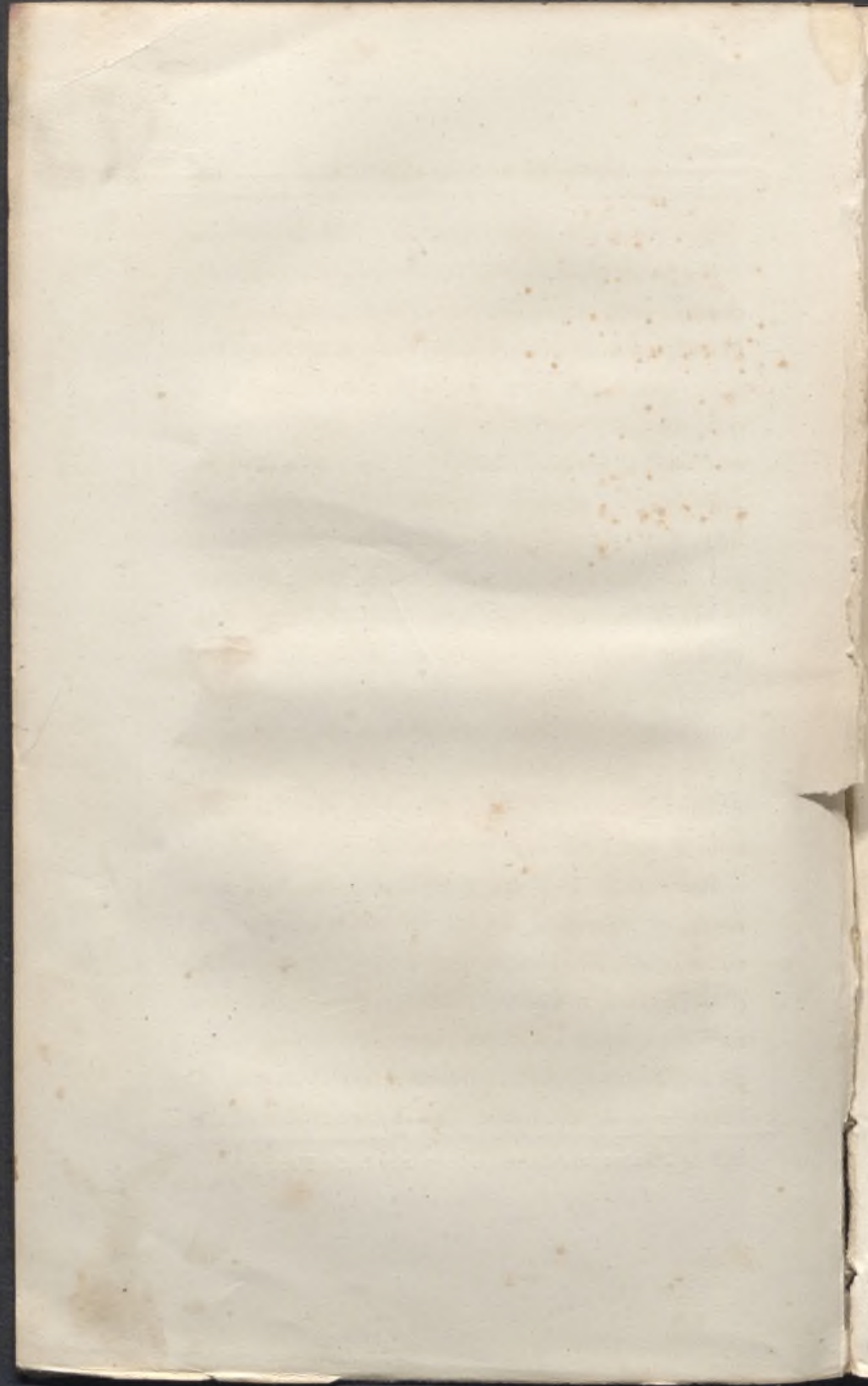
Je n'ai pas besoin de te dire que j'y mis tous mes soins ; et, grâce à la patience de la chère petite, qui ne me donna pas moins de vingt séances, je produisis, de l'avis de tous les voisins, un vrai chef-d'œuvre. Puis j'écrivis, de ma plus belle écriture et en allemand :

Offert à ma bonne hôtesse, comme souvenir de sa profonde reconnaissance et de son éternel attachement, par PIERRE MILLER, auteur du portrait.

Nancy était bien fière de son portrait ; dans ce temps-là, n'avait pas son portrait qui voulait ; on ne connaissait pas la photographie, malheureusement !



J'entrepris de faire le portrait de Nancy.



Que de traits chéris j'aurais voulu conserver !
Ma petite amie désirait le mien, car on parlait de départ ; déjà le premier corps était parti, mais le chirurgien avait déclaré que j'étais dans l'impuissance absolue de supporter la première marche, et qu'il me fallait encore au moins un mois de repos et de soins. Eh bien ! malgré le bien-être dont je jouissais chez madame Gersten, malgré son affection, que j'estimais encore bien plus que le reste, j'éprouvai un véritable serrement de cœur lorsque je vis défilér mon bataillon, tambour en tête, et qu'il me fallut rester sous ce toit, si hospitalier, cependant, mais où je me sentais inutile ; ma bonne hôtesse me répétait sans cesse le contraire.

« Que deviendrai-je donc sans vous, mon cher enfant ? Nancy oubliera tout ce que vous lui avez appris ; elle s'ennuiera toute seule. »

Puis venait l'enfant, qui montait sur mes genoux, et, entourant ma tête de ses bras, pleurait sur mon épaule. Chaque jour nous échangeions les plus doux souvenirs. Aux mèches de cheveux venaient s'ajouter les fleurs représentant pour nous de touchants symboles. Douce et tendre nature ! à laquelle je devais causer tant d'inquiétudes et de soucis ! Il fallut cependant se séparer. Après tant

de bons soins, ma santé et mes forces avaient reparu plus florissantes que jamais, et l'ordre arriva de quitter Zug le mardi suivant ; il y avait juste quatre mois que j'y étais arrivé.

C'était le dimanche soir. Cette nouvelle, que j'aurais accueillie un mois plus tôt avec joie, me frappa au cœur, surtout lorsque je vis Nancy se jeter dans les bras de sa mère, et tellement suffoquée par les sanglots, que je ne pus m'empêcher de pleurer avec elle.

« Mon Dieu ! ne suis-je venu au monde que pour chagriner ceux que j'aime ! » me disais-je.

Puis je lui répétais, ainsi qu'à ma *liebe Mutter*, que je reviendrais, que jamais je ne les oublierais, qu'elles faisaient désormais partie de ma famille, et que, si les hasards de la guerre m'épargnaient, je les emmènerais dans ma patrie pour ne plus nous séparer.

ÉLISABETH. Eh bien ! grand-père, les as-tu revues ? les as-tu ramenées ?

LE GRAND-PÈRE. Petite curieuse ! un peu de patience.... Me voilà donc parti, le cœur plus gros encore que lorsque j'avais quitté Valsburg. J'ai oublié de te dire que, pendant mon séjour chez la veuve, j'avais écrit plusieurs fois à M. Veynert, et

qu'enfin j'en avais obtenu une réponse ; plusieurs autres lettres avaient été évidemment perdues, et entre autres une qui contenait un petit mot de ma chère sœur, ce que je compris d'après la lettre du curé. Il me disait aussi que mon père et ma mère étaient désolés de mon départ ; qu'ils avaient espéré jusqu'à la fin que je n'aurais pas le courage de leur désobéir.

« Mais, ajoutait-il, puisqu'il est trop tard pour revenir sur votre résolution, mon cher enfant, du moins conduisez-vous de telle sorte que vous les forciez à vous pardonner. »

Je me sentais bien découragé ; mais, lorsque j'eus rejoint mon corps, je retrouvai toute ma première ardeur.

« La République chancelait, mais le premier consul soutenait l'honneur du nom français ; quant à nous, peu nous importait, nous marchions contre l'ennemi pour défendre notre patrie. J'avais tenté d'écrire plusieurs fois à mes parents, tandis que j'étais en garnison sur les confins de la Suisse, mais j'ai su depuis qu'ils n'avaient reçu aucune lettre. Plus heureux en cela pour ma famille d'adoption, madame Gersten et ma petite amie, je correspondais avec elles ; à la faveur de la suscrip-

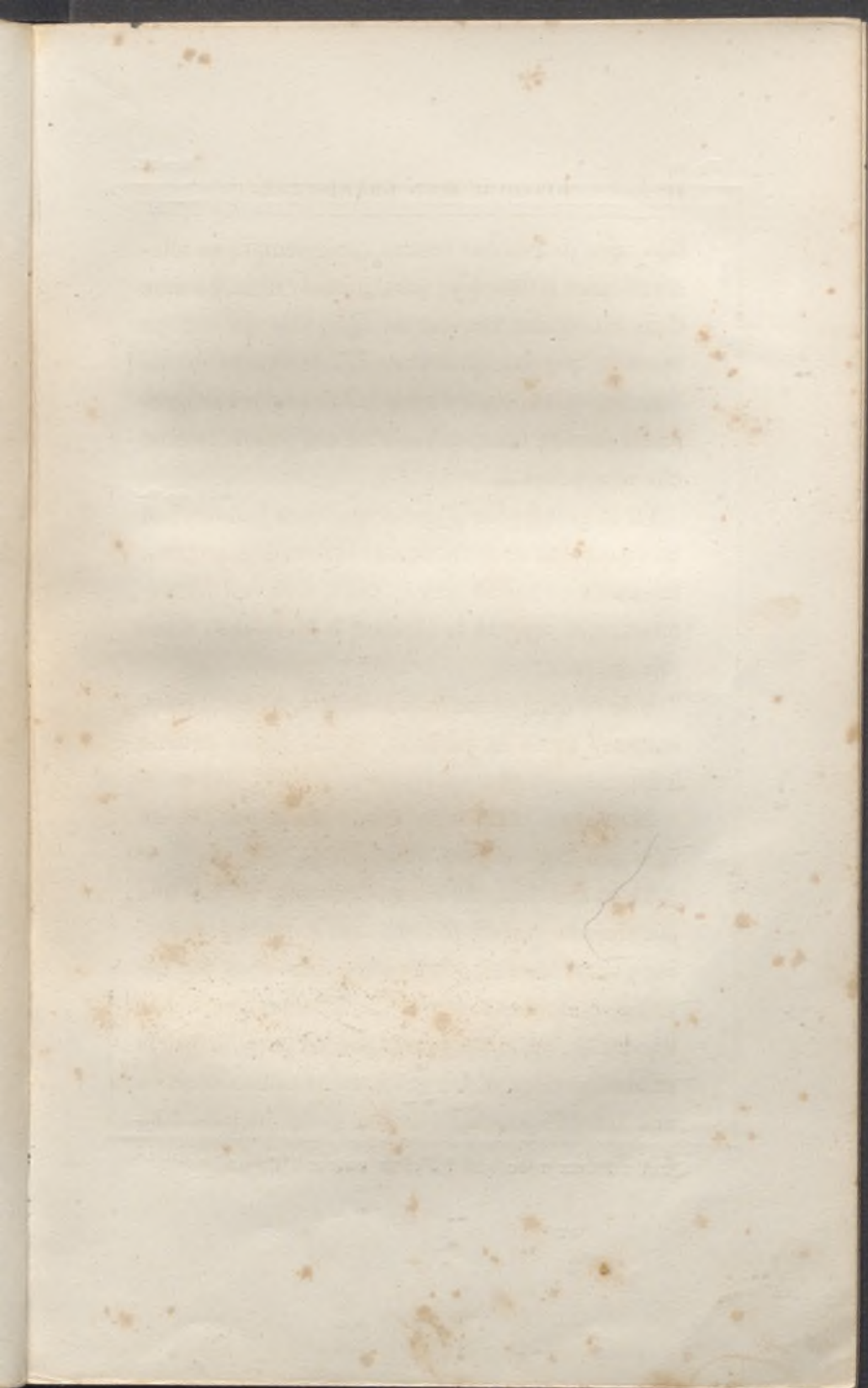
tion, que je pouvais mettre correctement en allemand, mes lettres leur parvenaient ; mais, comme nous changions souvent de résidence, je n'ai pu recevoir que quelques-unes des leurs. Je dis de *leurs lettres*, car Nancy avait fait de rapides progrès pour écrire en français à son *bon ami Pierre*, comme elle m'appelait.

Ici le grand-père s'arrêta quelques instants ; sa voix tremblait en prononçant ces dernières paroles. Élisabeth se taisait aussi ; mais, toussant légèrement, elle rappela le vieillard à lui-même : il reprit son récit :

« Je te disais donc qu'à Bernfeld, où nous combattîmes toute la journée, je fus laissé comme mort.....

ÉLISABETH. Ah ! mon Dieu ! Mais, non, tu ne m'as pas encore parlé de cela !

LE GRAND-PÈRE. Ne t'épouvante pas. Tu vois que je devais en revenir et vivre bien longtemps après, car j'avais alors vingt et un ou vingt-deux ans environ. C'était le moment des grandes guerres de l'Autriche, et cette campagne se termina par la célèbre victoire d'Austerlitz. Nous avons donc eu une terrible journée ; le feu durait depuis cinq heures du matin, et ma compagnie avait été dési-





Quel affreux spectacle ! J'étais entouré de cadavres.

gnée pour enlever une batterie qui balayait à chaque instant de braves vétérans qui ne bronchaient pas.

Nous nous élançâmes au pas de charge sur la gauche de l'ennemi ; mais, à l'instant, un feu soutenu vint décimer notre petite troupe ; à chaque instant il fallait resserrer les rangs, et, chose inouïe ! on voit tomber à côté de soi ses camarades, sans leur donner une larme, presque sans y songer, du moins dans le premier moment.

Dans cette journée-là, je ne saurais dire le nombre de malheureux soldats qui furent tués ou tellement estropiés, que jamais ils ne purent reprendre les armes. Pour moi, j'avançais toujours, mais je fus atteint à mon tour d'une balle à la joue, celle qui m'a laissé cette marque et enlevé deux ou trois dents. Je tombai, et comme je perdais beaucoup de sang, je m'évanouis et restai comme mort. Mon réveil fut bien affreux : le feu avait cessé ; le froid presque piquant de la nuit, quoiqu'on fût au mois de mai, me fit reprendre mes sens ; la lune s'était levée, mais, grand Dieu ! sur quel affreux spectacle ! J'étais entouré de cadavres ; l'un d'eux, défiguré complètement, était venu tomber sur moi, et je n'avais même pas la force de me

soulever pour me dégager de ce pénible fardeau. Le silence sinistre de cette scène épouvantable n'était interrompu que par les plaintes de quelques malheureux, laissés sans doute comme moi parmi les morts. Je sentais maintenant cruellement ma blessure ; une soif ardente me faisait presque autant souffrir ! Et puis, à tant de maux venait se joindre le souvenir de mes parents, de ma bien-aimée sœur, de ma *liebe Mutter*, de ma petite amie !

« Faut-il donc mourir sans les embrasser ! »

Et je me mis à pleurer. Puis je pensai qu'il fallait me préparer à la mort, et je demandai pardon à Dieu de toutes mes fautes, surtout de ma désobéissance envers mes parents. Oh ! si du moins une voix amie avait pu me dire en ce moment :

« Tu es pardonné ; tu ne paraîtras pas devant Dieu avec la tache d'un maudit ! »

J'avais à grand'peine sorti de mon sein une petite croix que m'avait donnée ma sœur, et je la baisais, lorsque sous mes lèvres je sentis aussi un médaillon que m'avait remis madame Gersten à mon départ, et dans lequel se trouvaient des cheveux de Nancy.

« Faut-il donc mourir si jeune et si tendre-

ment aimé ! » répétais-je en pleurant de nouveau.

J'ai été depuis bien honteux de ma faiblesse. Mais c'était une horrible situation, la nuit me paraissait éternelle ! Et cependant, le jour apporterait-il du soulagement à mes maux ?

Les Français avaient-ils été vainqueurs ? Reviendra-t-on pour me secourir ?

Malgré mes souffrances, je me sentais encore plein de vie. J'appelai *au secours !* Mais des voix plus faibles que la mienne répétaient seules comme un écho : *Au secours !* Puis les plaintes et les gémissements redoublaient, auxquels se mêlaient, hélas ! les blasphèmes et les imprécations.

Enfin, l'aube parut, blanchâtre, et commença à éclairer cette scène d'horreur. Le sang que j'avais perdu, la fatigue, et surtout l'épouvante qui me saisit en tournant les regards autour de moi, me firent fermer les yeux ; lorsque des voix bien différentes de celles des blessés se firent entendre à peu de distance.

J'hésitai à rouvrir les yeux.

« Les ennemis viennent-ils m'achever ? » me demandai-je.

Ces affreuses exécutions s'étaient renouvelées quelquefois au lendemain de pareils combats. On

approchait : j'entendis mieux les voix ; c'étaient des Français ! *Au secours !* m'écriai-je de toutes mes forces en levant mon bras gauche, le seul qui fût libre.

« Encore un ! dit le chirurgien ; pauvre garçon ! »

Et il vint vers moi, me dégagea bientôt du cadavre qui m'étouffait presque, et, me soulevant sur mon séant, examina d'abord ma blessure.

« Nous sommes venus à temps, mon pauvre enfant ! Ce ne sera rien ; courage !

— Vraiment ! je n'en mourrai pas ?

— Non, mon garçon ; on ne meurt pas si facilement à votre âge. »

Puis il porta à mes lèvres une gourde dont la liqueur bienfaisante me causa de suite un soulagement extrême. Ensuite, il lava ma blessure, me banda soigneusement, et ordonna à ses aides de me porter doucement à l'ambulance.

« Il y a beaucoup de blessés ? lui demandai-je.

— Hélas ! pas tant que de morts, » répondit l'excellent homme.

Je ne le quittai pas sans l'avoir chaleureusement remercié. Je baisais ses mains en l'appelant mon sauveur.

« Vous avez fait votre devoir hier, je fais le mien aujourd'hui, » répondit-il.

— Les Français sont-ils vainqueurs ?

— Oui, dit-il en secouant la tête ; mais à quel prix, grand Dieu ! Allons, silence, la fièvre va venir ; il nous faut du calme, maintenant. »

Je fus bientôt porté à l'ambulance, et couché sur un mauvais matelas que je dus à la bienveillance du chirurgien qui m'avait secouru, car la plupart de mes camarades étaient étendus sur de la paille. D'autres chirurgiens étaient répandus dans la salle, les uns levant des appareils posés la veille en toute hâte, ceux-là faisant des amputations ; triste, triste spectacle !

ÉLISABETH. Oh ! grand-père ! comment peux-tu désirer qu'un de tes petits-fils soit militaire ? J'espère bien qu'ils n'en auront pas le goût...

LE GRAND-PÈRE. Il y a de durs moments à passer, mais dans quelle position est-on à l'abri des épreuves ! Dieu nous a mis sur cette terre pour y remplir un rôle, mais avant tout pour suivre sa loi. Crois-tu que le militaire qui repousse l'ennemi, qui défend le foyer, qui soutient la gloire de son pays, n'a pas une belle part en ce monde ?

ÉLISABETH. Nous aurons toujours bien de la peine à nous entendre là-dessus, grand-père.

LE GRAND-PÈRE. Tu parles comme me parlait ma

sœur ! Que je la retrouve toujours en toi, ma bonne petite-fille ! Voilà dix heures qui sonnent, il ne faut pas nous faire gronder ce soir.

ÉLISABETH. Bonsoir, grand-père. Quant à moi, j'ai bien peur d'avoir le cauchemar en pensant au champ de bataille et à ta blessure. »

SEPTIÈME SOIRÉE

LE GRAND-PÈRE. Il me semble que ta tapisserie n'avance plus autant que pendant les premières soirées ?

ÉLISABETH. C'est vrai, grand-père ; c'est ce que je me disais ; mais ce n'est pas tout à fait ma faute, je ne pouvais vraiment plus travailler en écoutant ton dernier récit. Mes frères m'en font répéter une partie à leur récréation, et cela les intéresse tellement, qu'ils doivent te demander d'écrire ton histoire.

LE GRAND-PÈRE. Nous verrons... si j'en ai encore le temps ; ce serait bien pour mes petits-enfants que je m'y déciderais.

ÉLISABETH. Grand-père, si tu veux bien, ne perdons pas de temps. Il me tarde de te savoir sorti de l'ambulance. Y es-tu resté longtemps ?

LE GRAND-PÈRE. Non, les blessés y étaient trop mal ; dès qu'ils pouvaient supporter la voiture, ils étaient dirigés vers la ville dont s'étaient emparés les Français. Du reste, ma blessure était en bonne voie de guérison ; la balle avait été extraite facilement, mais j'étais resté extrêmement faible et souffrant.

Sans doute les fatigues des campagnes précédentes avaient beaucoup contribué à cet état de langueur. Le chirurgien en chef, qui semblait s'intéresser particulièrement à moi, déclara que l'hôpital ne me remettrait pas, et obtint de mes chefs que je serais envoyé en ville afin de prendre du repos et de suivre un régime fortifiant. Il me conduisit lui-même dans une des maisons les mieux situées, et d'apparence tout à fait confortable. Je fus reçu avec une politesse glaciale par un monsieur et une dame, qui me firent conduire par un domestique dans une belle chambre bien meublée. On me demanda à quelle heure je désirais prendre mes repas, m'avertissant que je serais servi dans ma chambre.

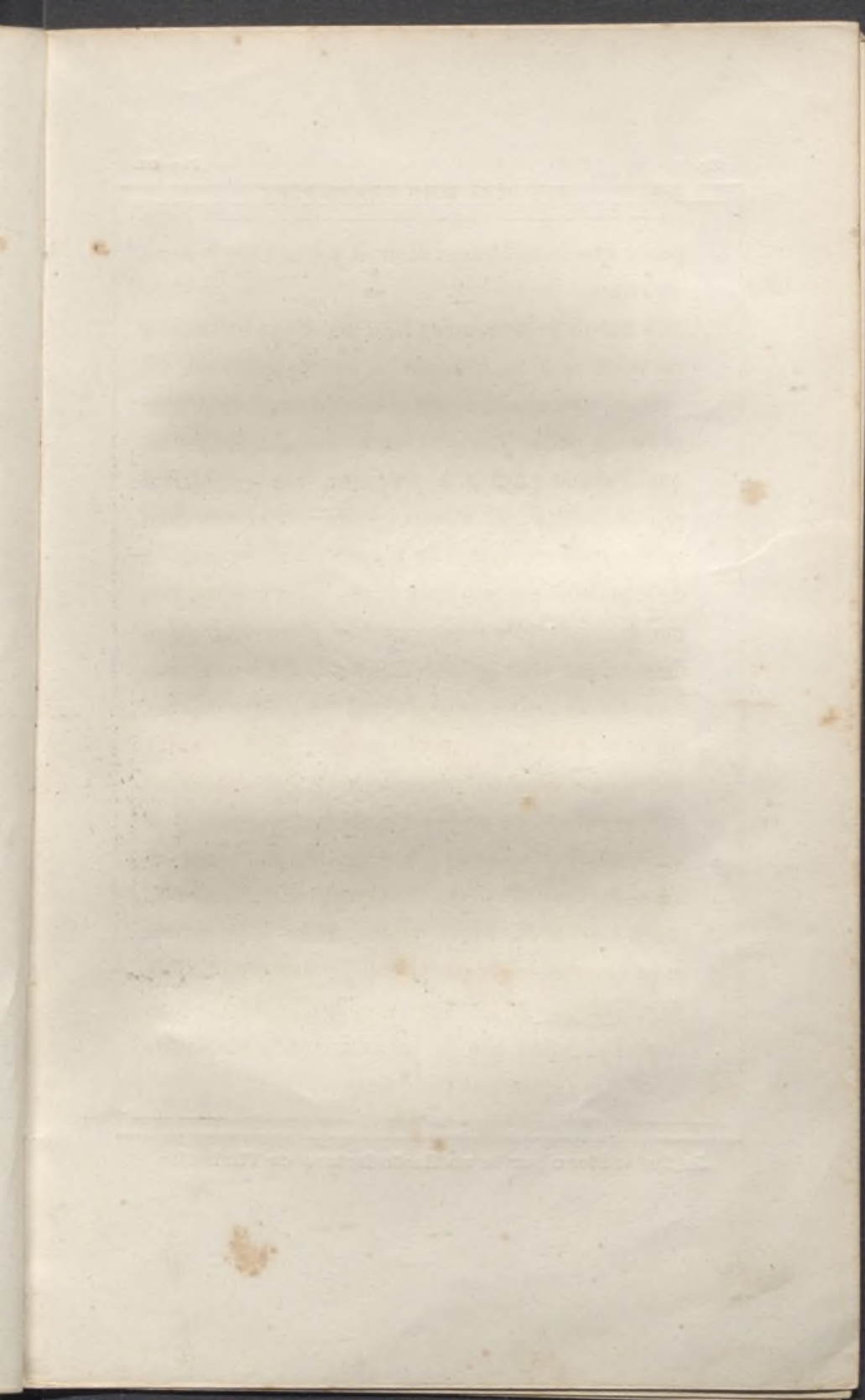
Puis, ouvrant la fenêtre qui donnait sur un joli jardin, le même domestique m'engagea à n'y descendre que le matin, ou bien de trois à cinq heures,

parce que sa maîtresse désirait y être libre le reste du temps.

« Serais-je prisonnier?... me dis-je lorsque je fus resté seul. — Absurde ! » me répondais-je.

Mais, pourquoi étais-je si loin de ma *liebe Mutter* et de ma petite Nancy ? Comme ces simples repas, que j'aidais parfois à préparer, me semblaient plus délicieux que tous ces mets recherchés dont on couvrait ma table ! Je n'apercevais les maîtres de la maison que par hasard, et c'est à peine si l'on me demandait de mes nouvelles. Il est vrai qu'un domestique était spécialement attaché à mon service. On m'avait même proposé de mettre un cheval et une voiture à ma disposition, mais, n'ayant aucune manière de reconnaître ce qui m'était offert, je refusai ce moyen de distraction, et je préférâi dévorer mon ennui. L'état de ma santé ne s'améliorant nullement, mon excellent docteur m'amena à lui confier mes peines. Alors je lui ouvris mon cœur et lui racontai ma première maladie à Zug, l'hospitalité toute maternelle de madame Gersten, l'affection que je lui avais vouée et l'isolement que j'éprouvais maintenant.

« Hélas ! mon pauvre enfant, me disait-il, croyez-vous trouver partout des cœurs si généreux ?





Je fus soutenu par la vivifiante lecture de l'Imitation.

— Mais, répondais-je, je n'en ai jamais connu d'autres ! Depuis longtemps je suis séparé de ma famille, et cependant, partout j'ai rencontré appui et affection.

— Tant mieux, dit en soupirant le brave homme. Mais ici, malgré votre ennui, patientez ! Vous y êtes bien installé, bien nourri ; le reste dépend de vous. On ne se laisse pas abattre ainsi, quand on a déjà fait ses preuves ! Aimez-vous la lecture ? je pourrai vous procurer des livres. »

Je lui témoignai alors le désir d'avoir des crayons, quelques livres allemands et une Imitation. Dès lors, je fus sauvé ; je retrouvai mes occupations favorites, et, soutenu par la vivifiante lecture de l'Imitation, je sentis la force qui m'abandonnait reparaitre chaque jour.

Le domestique qui me servait était un brave homme, assez bête, et que j'avais commencé à prendre en grippe, je ne sais trop pourquoi. Lorsqu'il me vit occupé à dessiner la vue que j'apercevais de ma fenêtre, il me demanda si je saurais faire son portrait. Sa figure rubiconde, avec un sourire stéréotypé sur ses lèvres, m'inspirait peu ; cependant, c'était un modèle tout trouvé ; je lui dis que j'essayerais. J'arrivai à une ressem-

blance presque parfaite, ce qui causa à cet homme une telle joie, que je crus, malgré sa tranquillité habituelle, qu'il me sauterait au cou, le jour où je lui présentai son portrait encadré.

« Qu'est-ce que va dire ma mère ? s'écriait-il dans un langage mi-français, mi-allemand, qui nous permettait cependant de nous entendre ; comme elle va me trouver bien ! Elle n'en croira pas ses yeux, la chère femme ! Elle sait pourtant que je suis dans une bonne place. Mais, c'est égal, elle ne pouvait pas se douter que je lui enverrais mon portrait. Et voyez, pourtant, on disait assez de mal des Français ! »

Ensuite, il se confondait en remerciements et aurait voulu, par reconnaissance, me donner une leçon non interrompue d'allemand, ayant vu que je désirais apprendre sa langue maternelle ; ce qui, du reste, me fit faire en peu de temps de rapides progrès.

Ce ne fut pas la seule fois que le dessin fut pour moi une source de jouissances ; mais je commençai à reconnaître moi-même la valeur d'un talent quelconque, si modeste qu'elle soit d'ailleurs. Que ne puis-je en convaincre mes petits-enfants.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le portrait de

mon brave Fritz me valut d'abord quelques saluts polis de mes hôtes, puis je ne suffis plus aux demandes de portraits des camarades de mon domestique, et j'en fis rapidement une dizaine. J'y trouvais bien des avantages ; d'abord, celui de me faire dessiner, seule manière de faire des progrès, puis, de parler allemand pendant et après les séances, ce qui tourna également à mon profit ; mon éducation avait été forcément si négligée, que je sentais le besoin d'y suppléer, du moins autant que possible, et, enfin, je me faisais bien venir de tous ces gens qui, à leur tour, me rendaient une foule de petits services, et proclamaient à l'envi que *le Français être pïen aimable, pïen atroit, et auzi pïen choyeux* (joyeux, gai).

Les grandes guerres de l'Empire allaient commencer, et quoique le chirurgien eût demandé un congé pour rétablir ma santé ébranlée, je dus partir avant qu'il fût expiré.

Je repris mon uniforme avec une joie véritable. J'ai oublié de te dire que j'étais officier alors, et que j'espérais bientôt passer lieutenant. Je ne crois pas non plus t'avoir raconté l'incendie d'une maison à Verfuld, où nous avons laissé en dépôt tout

notre bagage pendant une de nos premières campagnes en Allemagne, en sorte que mon petit trousseau, préparé par les bons habitants de Valsburg, avait été complètement consumé

Rien de bien remarquable à te raconter ne m'arriva pendant deux ans, sinon que je fus nommé lieutenant en 1807 et capitaine à la fin de 1810. On avançait vite dans ce temps-là; mais, hélas! à quel prix. C'est à peu près à cette époque que je fus atteint d'une sorte de nostalgie qui faillit de nouveau m'enlever; nous avions pris nos quartiers d'hiver à Erlanbach, en Prusse. J'avais espéré un moment revenir vers la frontière, et combiné dans ma tête un plan qui me souriait infiniment. Pendant que mes camarades se rendraient au lieu indiqué pour leur garnison, je devais demander et j'espérais obtenir l'autorisation de passer les mauvais mois chez madame Gersten, sûr de son accueil, et pensant qu'à l'aide de mes crayons je ne lui serais pas à charge; je nourrissais ce projet jour et nuit, et j'avais écrit déjà plusieurs fois à ma *liebe Mutter* que j'espérais l'embrasser prochainement, ainsi que Nancy.... Nancy, enfant lorsque je l'avais quittée, et qui devait être maintenant une jeune fille! J'avais reçu un petit mot qui me don-

nait beaucoup à penser sur l'état de santé de madame Gersten.

« Mon cher Pierre, m'écrivait-elle, vous serez toujours le bienvenu ; cependant, la maison n'est pas gaie, mais je connais votre bon cœur, vous aiderez ma Nancy à soigner la *liebe Mutter*. Venez, mon enfant, votre chambre est prête et votre couvert sera mis avec bonheur à la table de la pauvre veuve. »

Le ton mélancolique de ce billet me donnait un désir bien plus vif encore de revoir cette excellente femme. Je n'avais plus de nouvelles de ma famille ; ce silence me rongait le cœur ; depuis longtemps déjà les émigrés étaient rentrés en France, et il me semblait que je trouverais auprès de madame Gersten la consolation que je cherchais vainement ailleurs. Lorsque nous reçûmes l'ordre de marcher vers le Nord, je me sentis frappé au cœur. Une sombre mélancolie s'empara de moi, et sans la tendre affection d'un excellent camarade, qui joignait à un cœur chaleureux une gaieté intarissable, je crois que je n'aurais pu surmonter ce mal, que les Anglais appellent le *spleen*, mais que j'aime à nommer le mal du pays, et plus encore le mal de la famille.

ÉLISABETH. Mais comment se fait-il, grand-père, que tes parents, qui étaient si bons, que ta sœur n'aient pas trouvé moyen de te faire parvenir de leurs nouvelles ?

LE GRAND-PÈRE. Non seulement je ne recevais plus de leurs lettres, mon père ayant toujours craint de m'en adresser directement en sa qualité d'émigré, mais M. Veynert étant mort dès 1802, ainsi que mademoiselle Branz, ce que j'avais oublié de te dire, je ne savais plus à qui écrire à Valsburg : les uns ne savaient pas lire, les autres pas écrire. Bref, las de ne pas recevoir de réponse, j'avais complètement suspendu mes lettres. Le bruit de ma mort courut alors, à ce que j'ai su depuis, et cette nouvelle fut envoyée sans ménagements à mes parents, qui, malgré notre longue séparation, avaient conservé pour moi la même tendresse, et espéraient me revoir un jour au foyer paternel. Mon père s'occupait, dès sa rentrée en France, de rétablir ses affaires ; une petite propriété leur ayant été conservée en mon nom par les soins d'amis dévoués, la famille retrouva une aisance qui suffisait complètement à la simplicité de ses habitudes. Mais la santé de mon père était profondément atteinte ; ni l'air natal, ni la vie

tranquille qu'il menait désormais, ne purent le rétablir. D'ailleurs, ne pleurait-il pas toujours ce fils ingrat qu'il croyait mort ? Il expira peu après sa rentrée en France, dans les bras de ma mère et de ma sœur, me cherchant près de son lit, et m'appelant par mon nom pour me bénir !

Le vieillard se tut un moment ; Élisabeth, doucement émue, s'approcha de son aïeul pour l'embrasser tendrement.

LE GRAND-PÈRE. Pourquoi n'étais-je pas là pour recevoir avec ma sœur cette bénédiction d'un bon père, qui porte toujours bonheur ! Hélas ! je devais être également privé de celle de ma mère ! En perdant mon père, la moitié de sa vie lui échappait. Elle traîna quelques mois, se soignant, cependant, afin de ne pas laisser ma sœur seule au monde, mais la préparant elle-même à cette douloureuse séparation, et la confiant à une amie, qui devait lui servir de seconde mère. Elle rendit aussi sa belle âme à Dieu !

Chose étrange ! c'est pendant cet hiver-là même que je fus atteint de cette nostalgie qui, par moments, me faisait craindre de désertier.

Un instinct secret m'avertissait que ma vie, en quelque sorte, était ébranlée. J'aurais donné la

moitié de mon existence pour revoir ma patrie, pour embrasser mes parents, mon Élisabeth. Je ne pouvais plus dormir. A la fin des journées, j'étais accablé de fatigue ; mais, dès que je me mettais au lit, mes yeux restaient obstinément ouverts, ou, s'ils se fermaient, c'était pour voir tous ceux que j'aimais, ou souffrants, ou me chassant du toit paternel. Dire ce que j'ai souffert pendant ces longs mois d'hiver est impossible.

Arthur de Montalin, cet ami si dévoué dont je t'ai déjà parlé, ne se laissa décourager, ni par mes tristesses ni par mes impatiences. Il couchait dans ma chambre et essaya de tous les moyens pour me rendre le sommeil que j'avais perdu. Tantôt il prenait un livre et m'en lisait quelques pages d'une voix monotone ; puis, lorsqu'il me croyait endormi, éteignait doucement sa lumière ; tantôt c'était quelque refrain de notre pays, mais surtout de longues causeries sur la France, sur nos familles, surtout sur la mienne, car il était orphelin depuis longtemps, et j'en étais arrivé à le trouver bien plus heureux que moi ; mais c'était à peine si j'arrivais à goûter une heure ou deux de repos, et le reste de la nuit se passait pour moi à soupirer, quelquefois à pleurer amèrement en pensant

à ceux que je ne devais plus revoir. Arthur, me voyant dépérir, s'inquiéta sérieusement de ma position ; il avait pris sur moi un empire véritable, l'empire de l'affection ; il me représenta fortement que je devais réagir sur moi même, et non pas me laisser accabler par un mal que je pouvais et que je devais combattre ; qu'il était honteux, pour un chrétien et pour un homme, de se laisser ainsi abattre par une peine imaginaire, du moins jusqu'à un certain point. Il ne me permettait pas de rester inoccupé, mais je n'avais goût à rien. Mes crayons tombaient de mes mains, l'allemand me fatiguait la tête ; alors, il me forçait à lui faire une lecture à haute voix, me reprochant mon ton langoureux ou parfois l'oubli de quelque liaison, ou bien il me dictait son journal. Délicate et charmante nature ! que le ciel m'envoyait dans sa miséricorde pour m'aider à traverser cette épreuve ! A partir de cette époque, notre amitié devint inébranlable.

Je lui vouai une reconnaissance que je lui conserve toujours. Nos intérêts, notre bourse furent mis en commun. Son avancement m'intéressait autant que le mien propre, et, le jour où il fut nommé capitaine (je l'avais été plusieurs mois avant lui) fut pour moi un jour de fête. J'avais en-

fin repris le dessus, le sourire reparaisait sur mes traits, et mes forces me revenaient. Elles devaient encore être mises à de rudes épreuves !

Nous eûmes le bonheur, Arthur et moi, de ne plus être séparés jusqu'à la fin de nos campagnes, et je pus lui rendre plusieurs services qu'il n'oublia jamais. Une fois même je lui sauvai la vie, et je ne sais lequel de nous deux adressa à Dieu de plus ferventes actions de grâces. C'était le soir d'une sanglante journée ; l'aile gauche des ennemis, contre laquelle nous avions été dirigés, était en complète déroute, et nous étions lancés à sa poursuite, lorsque l'ordre nous fut donné de rétrograder vers le centre, pour dégager une de nos compagnies prête à succomber sous le nombre. Nous arrivâmes au pas de charge : j'animais mes soldats en marchant à leur tête ; j'aurais voulu posséder des ailes pour arriver plus tôt au secours de nos camarades ; mais lorsque j'aperçus Arthur et quelques braves enveloppés par des Prussiens, je m'élançai, armé d'un sabre et d'un pistolet, en rugissant comme un lion. Mes soldats n'hésitèrent pas à me suivre, et bientôt l'ennemi fut ébranlé par notre brusque apparition ; mais, Arthur ! je ne le voyais plus....

J'avais toujours dans une épaisse fumée,

parmi les morts et les blessés ; enfin, j'aperçus mon ami, un genou en terre, couvert de sang, mais combattant toujours ; il était temps de le secourir ; à l'aide de mon sabre, je me fis jour jusqu'à lui, et, d'un coup de pistolet, je fracassai la tête d'un pandour qui allait le frapper. Le bruit de la déroute du flanc gauche, en se répandant, amena le découragement parmi les ennemis, nous achevâmes de les disperser. Je ne m'étais cependant pas éloigné de mon ami, qui déjà m'avait tranquilisé sur sa blessure, m'assurant qu'elle était légère ; mais je voulais être certain qu'il ne resterait pas comme moi parmi les morts. Le jour baissait, le champ de bataille restait aux Français ; aidé d'un de ses soldats, je soulevai mon ami qui m'embrassait en m'appelant son sauveur. Remis aux soins des chirurgiens, j'eus le bonheur d'apprendre que sa blessure à la jambe n'était qu'une écorchure ; il en avait une autre à l'épaule, et l'état de ses vêtements témoignait assez que, s'il n'avait pas été plus atteint, c'était par une protection spéciale de la Providence. Que les moments où l'on se retrouve, après de si grands dangers, sont doux à passer ! Ce fut à mon tour de soigner ce cher ami. J'appris bien vite à le panser, et il prétendait que j'étais né

pour être garde-malade. Mon désir de le revoir sur pieds était extrême; il était pour nous de la dernière importance de repartir ensemble, car, plus tard, nous retrouverions-nous? Bref, il fut bientôt rétabli; et, comme je te l'ai déjà dit, nous ne devions plus nous séparer jusqu'à la fin de la guerre.

Je touche au terme de mes campagnes; l'amitié de Montalin me faisait supporter ce long exil, dont je ne prévoyais pas encore la fin. Cependant, le bruit circulait dans l'armée que la paix allait être décidément signée, et que nous rentrerions en France. Ce fut encore une déception; nous devions faire partie de l'expédition de Russie.

T'es-tu jamais rendu compte, ma petite-fille, de l'abnégation et du dévouement qu'il faut aux militaires pour suivre partout leurs chefs, et obéir sans restriction, sans murmure, à tout ce qui leur est ordonné? Et ne crois-tu pas que cet état ne doive développer en nous bien des vertus?

ÉLISABETH. Oui, grand-père; mais, quelle vocation il faut avoir pour résister à tant d'épreuves!

LE GRAND-PÈRE. C'est vrai; du reste, la plupart de ces vertus nécessaires sont à l'état latent chez presque tous les Français, et se développent sous l'influence de certaines circonstances.

ÉLISABETH. J'aime beaucoup les militaires, mais je déteste la guerre!

LE GRAND-PÈRE. Il est bien vrai que c'est un fléau; si, du moins, il n'y avait que des guerres justes! Crois-tu que je ne voudrais pas encore à présent avoir la force de soutenir mon épée pour défendre le faible opprimé contre le fort plus heureux?

ÉLISABETH. Oh! je n'en doute pas; mais, heureusement, nous te tenons à présent, et tu ne peux plus nous échapper.

LE GRAND-PÈRE, *souriant*. En effet, il ne me faudrait rien moins qu'une bonne calèche pour me rendre au champ de bataille, des lunettes pour apercevoir l'ennemi, la voix de ton frère René pour commander mes soldats, et le bras de ma petite-fille Élisabeth pour tenir mon épée....

ÉLISABETH. Qu'elle n'est nullement disposée à tirer du fourreau. Je crois vraiment, grand-père, que tu ne serais pas fâché de faire de moi une amazone.

LE GRAND-PÈRE, *riant*. Non, non, il vaut mieux devenir une bonne mère de famille et une bonne femme de ménage.

A demain la campagne de Russie.

HUITIÈME SOIRÉE

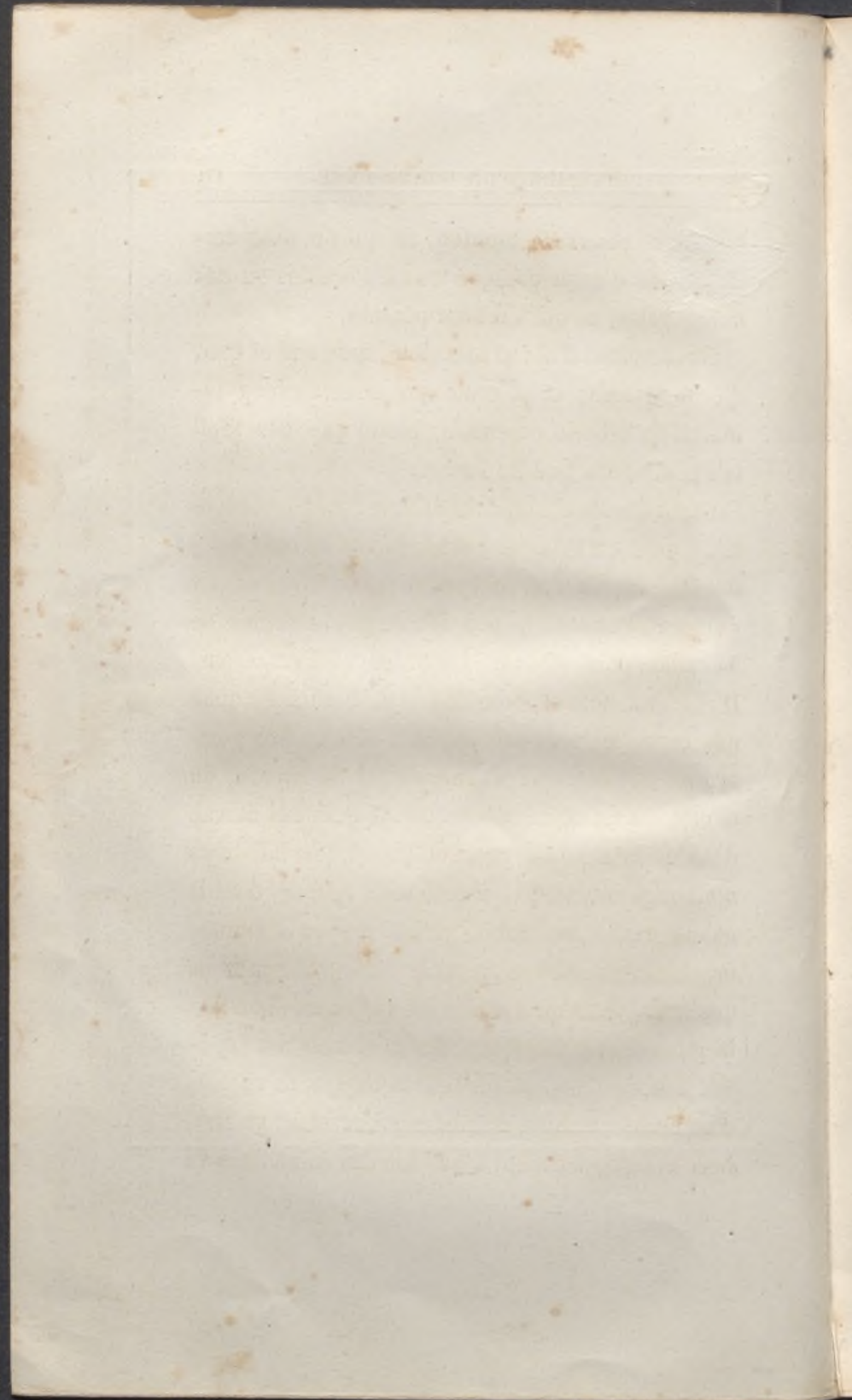
LE GRAND-PÈRE. Je t'ai dit que, lorsque la guerre de Russie fut décidée, l'armée espérait et désirait la paix; aussi, cette expédition fut-elle généralement désapprouvée. Encore n'en prévoyait-on pas tous les désastres! Du reste, je ne souffris pas aussi longtemps que la plupart de mes compagnons, car, dès l'entrée en campagne, je fus fait prisonnier, ainsi qu'Arthur, ce qui nous consola d'abord de notre mauvaise fortune.

Cependant, nous devions passer par de nouvelles et pénibles épreuves; d'abord, nous fûmes fouillés de la manière la plus honteuse par nos ennemis. Ils nous arrachaient littéralement nos vêtements, s'emparant de tout ce qui semblait à leur gré.

Montre, chaîne, le peu de monnaie que nous possédions, tout fut enlevé, jusqu'à la petite croix de ma sœur et au médaillon de madame Gersten; on ne nous laissa que les vêtements strictement nécessaires, à une époque où la température s'abaissait déjà sensiblement et nous semblait bien dure. Le convoi des prisonniers fut dirigé vers Kostroma. On nous plaça sur des traîneaux, enve-



On nous plaça sur des traîneaux.



loppés de peaux de mouton, ce qui ne nous empêcha pas d'avoir presque tous les oreilles ou des doigts gelés, ce qui est bien pénible.

Nous eûmes d'abord la crainte, mon ami et moi, d'être séparés; et je crois que nous aurions demandé la Sibérie ensemble, plutôt que des capitales, éloignés l'un de l'autre.

Cependant le climat de la Sibérie était bien redoutable pour les Français, et la plupart de ceux qui y ont été envoyés n'en sont pas revenus. Notre convoi s'arrêta à Potrovsk, petite ville du gouvernement de Yaroslav, pour attendre les ordres de l'empereur. D'ailleurs, nous avions tous bien besoin de quelque repos, et nous avons perdu déjà un bon nombre de nos camarades, enlevés par la rigueur du climat. Ce fut notre bonne fortune qui nous amena dans ce bourg; au premier abord, les habitants nous regardaient de travers; mais Arthur, dont la gaieté était intarissable, trouva moyen d'amuser nos hôtes par des représentations grotesques de quelques pièces qu'il avait vues en France. Pendant la journée, on fabriquait des costumes, on répétait des couplets, et bientôt la troupe se recruta d'un certain nombre d'acteurs qui auraient pu rivaliser avantageusement avec bien des comédiens de

province. Quoique je n'eusse pas beaucoup de goût pour ce genre de divertissement, je me laissais *seriner* mon rôle par Arthur, et il parvenait à me faire donner passablement la réplique. Mais les rôles *muets* étaient mon triomphe. Nous imaginâmes, quand il fut question de partir pour la Sibérie, d'organiser des espèces de trilogie, et de tenir ainsi tous les soirs nos auditeurs en suspens. Nous espérions, à l'instar de Schéhérazade, la conteuse des *Mille et une Nuits*, faire oublier ou du moins obtenir un sursis à ce que nous appelions à juste titre *notre condamnation*. Mais je crois que nous n'y serions pas arrivés de cette façon, et l'esprit inventif d'Arthur trouva un moyen qui devait pleinement réussir.

« Il faut que tes crayons viennent à notre aide, me dit-il un matin ; j'ai déjà préparé les voies ; je t'ai fait passer auprès de ces bonnes gens pour un grand artiste : on va te demander le portrait de toute la famille ; tu te feras prier, c'est de rigueur ; il ne sera pas terminé quand nous devrons partir, et, bah ! nous éviterons la Sibérie.

— Ce n'est pas sûr, lui disais-je en secouant la tête ; pourquoi serions-nous les seuls privilégiés ?

— Parce que nous serons plus adroits que les

autres. Seulement, écoute-moi et seconde-moi dans mon plan.

— Je ne demande pas mieux ; mais, en supposant qu'on me garde pour finir les portraits, pour quelle raison veux-tu qu'on te laisse ici ?

— Allons donc ! peux-tu te passer de moi ? Je leur ferai bien voir que tu n'es bon à rien à toi tout seul.

— C'est très flatteur, lui disais-je en riant ; soit, je me livre à toi pieds et poings liés.

— Et c'est ce que tu peux faire de mieux, » ajoutait-il avec son intarissable gaieté.

Malgré sa confiance dans ce qu'il appelait sa *sublime idée*, je comptais avec terreur les jours qui nous séparaient du départ, car nous étions désignés pour le second convoi dirigé vers la Sibérie, et nous avions déjà dit adieu à plusieurs de nos compagnons d'infortune, que nous ne revîmes jamais. Je fis d'abord un croquis d'Arthur tellement ressemblant, qu'il obtint un succès d'enthousiasme. Mon ami, en le regardant, prenait des airs importants, me donnait devant tous des conseils que je faisais mine de suivre. Puis, lorsque j'étais censé ne pouvoir pas l'entendre, il disait à nos hôtes :

« Ce brave garçon est original en diable ; il est bien artiste, celui-là ! Croiriez-vous que moi seul parviens à le faire dessiner ? Essayez ; demandez-lui votre portrait, il refusera net !

— Oh ! alors, disait aussitôt l'excellent Menaroff chez lequel nous logions, je ne veux pas le contraire.

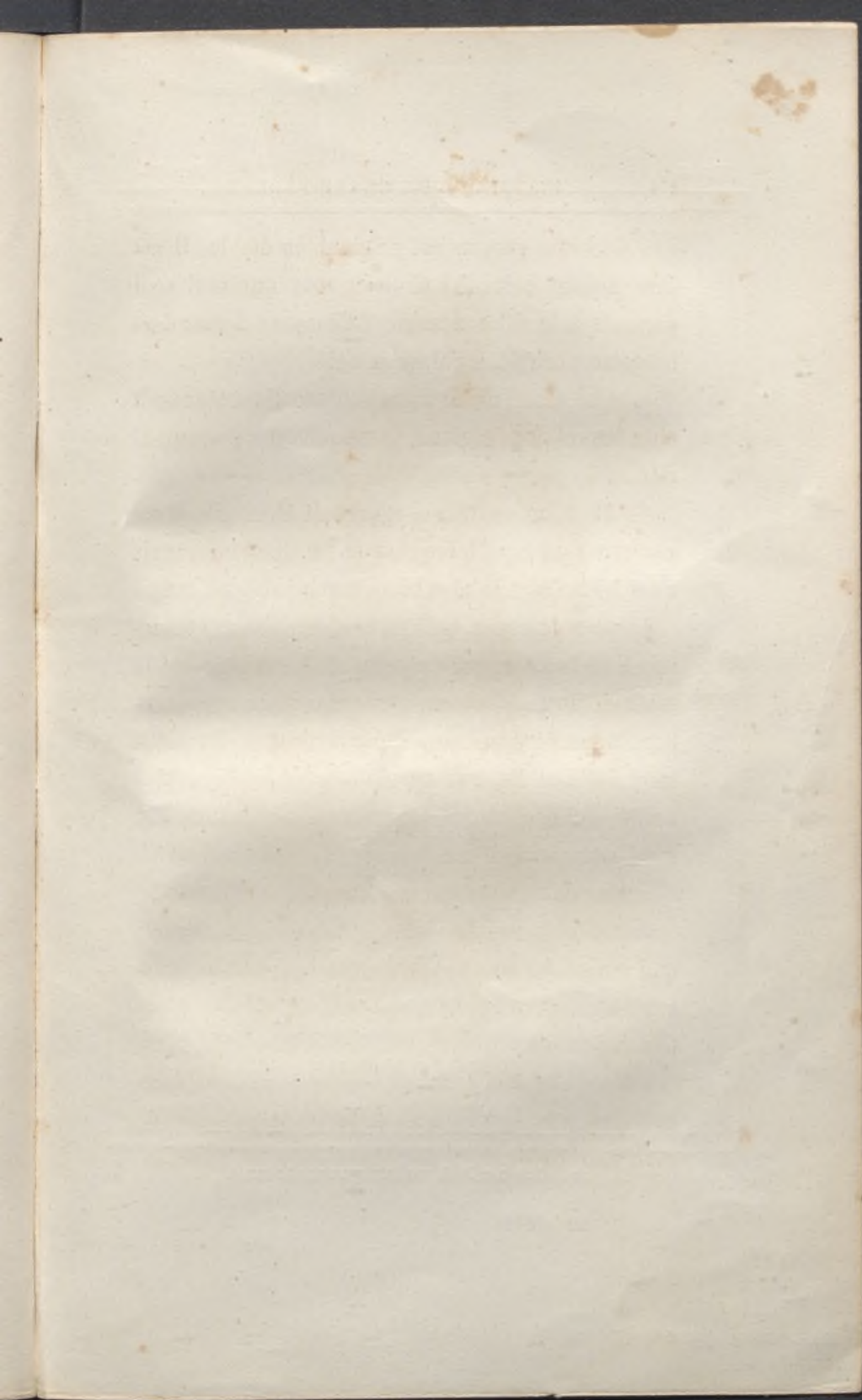
— Mais, au contraire, reprenait Montalin, il est enchanté au fond lorsqu'on le lui demande, mais c'est bien l'être le plus bizarre que je connaisse ! »

Lorsque le repas, pris en commun, nous réunissait à la famille, qui se composait du père, de la mère et de trois charmants enfants, la conversation, amenée adroitement par Arthur sur la peinture, facilitait l'entrée en matière, et madame Menaroff, qui désirait extrêmement le portrait de son mari, commençait timidement :

« Monsieur, vous qui dessinez si bien.... »

Aussitôt je feignais d'avoir laissé tomber quelque chose, et souvent je dissimulais, en me baissant, un sourire qui m'aurait peut-être trahi. Alors elle reprenait :

« Monsieur Miller, ne trouvez-vous pas que vous pourriez *attraper* facilement la ressemblance de mon mari ? »





Notre hôte avait à peine quarante ans.

Ici un *chut!* de mon ami lui imposait silence ; et moi, d'un air dégagé, je parlais à ma voisine, jeune fille de douze ou quatorze ans, des usages de ma patrie, de l'éducation française, des habitudes de la famille, etc.

Cependant, au bout de deux ou trois jours, nous jugeâmes à propos de *me laisser toucher*, et j'entamai un grand portrait de mon digne hôte, qui posait avec une telle conscience, qu'une araignée aurait facilement tissu sa toile entre l'épaule et l'oreille de mon modèle, si fantaisie lui en avait pris, et s'il y avait eu des araignées dans cette maison, tenue par madame Menaroff avec une rare propreté, qualité peu commune en Russie.

Avant de terminer la série de nos aventures près de ces excellentes gens, je veux te les faire connaître un peu.

Notre hôte avait à peine quarante ans, grand, d'apparence distinguée ; des traits auxquels la régularité aurait peut-être donné quelque sévérité, si une expression de bonté et d'indulgence n'eût habituellement animé son regard. Il me représentait le véritable patriarche de la Bible, roi dans sa famille, mais sachant faire aimer son autorité. Rien en lui ne retraçait les mœurs barbares des

provinces éloignées de la capitale. Sa femme, vrai type de la mère de famille, vénérait son mari et puisait toute sa force dans l'appui qu'il lui donnait. Entièrement consacrée à ses enfants, elle ne sortait que rarement; d'ailleurs, la vie des femmes en Russie est bien moins en dehors que celle de nos Françaises d'à présent. Elle ne quittait sa maison que pour aller voir ses vieux parents et pour se rendre à l'église, aux cérémonies de laquelle M. et madame Menaroff étaient fort exacts; et l'un des points qui nous gagna presque immédiatement leur faveur, fut le respect avec lequel Arthur et moi nous parlions de la religion.

« Mais, s'écriaient-ils quelquefois, les journaux nous disaient qu'enfin la foi était détruite en France; que les vieilles erreurs de nos ancêtres étaient déracinées, l'hypocrisie de nos prêtres dévoilée.

— N'avez-vous pas entendu dire aussi que le Français ne sait que chanter et boire, disait Arthur. Croyez-vous donc tout ce que disent les journaux?

— Il est à remarquer, reprenait Menaroff, qu'aucun des nôtres, qui vous attaquent souvent violemment, n'a pu dire que les Français ne savent pas se battre.

— Ça serait mentir par trop effrontément, disions-nous à la fois ; et cependant, que de fables débitées et colportées ont pris la consistance d'une vérité. »

Ma petite voisine de table, nommée Olga, ne perdait pas une seule de nos paroles ; jolie et frêle créature, ses grands yeux bleus se fixaient souvent sur moi avec l'aplomb de l'innocence. Elle parlait mal le français, son père ayant d'abord voulu qu'elle connût à fond sa langue maternelle, mais elle le comprenait. Sa santé donnait des inquiétudes sérieuses à ses parents, qui rivalisaient de soins pour cette fille chérie.

Ils avaient encore deux fils, aussi robustes que leur sœur était délicate ; l'aîné, qui avait neuf ans, nous avait d'abord regardés d'un assez mauvais œil, et j'avais eu quelquefois la tentation de mettre ce petit drôle à la raison ; mais je vis bientôt que nous en viendrions plutôt à bout par la condescendance ; et, en effet, nous fûmes bientôt les meilleurs amis du monde. L'affection de l'aîné nous étant acquise, celle de son petit frère Grégoire ne pouvait nous manquer.

Malgré notre désir d'animer, par notre gaieté, cette bonne famille qui nous traitait en amis, nous

étions assaillis par mille préoccupations pénibles. D'abord, le spectre de la Sibérie se dressait sans cesse menaçant devant nous; quelques jours à peine nous séparaient du moment où nous devions quitter Potrovsik.

M. Menaroff vivait de son bien et n'occupait aucune fonction publique, mais nous savions que ses relations lui permettaient d'exercer une influence qui pourrait nous être extrêmement utile, si nous parvenions à le convaincre qu'il pouvait en toute conscience nous laisser *oublier* chez lui et nous éviter ainsi la déportation. Mais quand il nous semblait que ce problème était résolu, une autre difficulté, presque aussi grande, venait nous troubler.

Que deviendrions-nous en Russie? Nos ressources étaient complètement épuisées; toute communication était devenue impossible avec la France; pouvions-nous, sans indécatesse, demander à nos hôtes de nous conserver indéfiniment chez eux?

Sans cesse nous retournions ce problème sous toutes les faces, mais sans pouvoir le résoudre. Cependant, Arthur ne voulait pas perdre courage; il était bon à tout, et s'était rendu l'être indispensable de la maison. Tour à tour il devenait horloger, serrurier, raccommodait les joujoux des enfants,

donnait des conseils pour la santé d'Olga, conseils qui étaient suivis par la mère avec une scrupuleuse exactitude.

C'était au moment même de nos plus douloureuses inquiétudes, qu'un cruel événement fut la cause de notre délivrance. Huit jours avant le départ du convoi des officiers français pour la Sibérie, Olga fut atteinte d'une maladie qui donna, dès le début, les plus graves appréhensions.

J'avais terminé le portrait de son père, à la grande satisfaction de madame Menaroff, et je devais commencer immédiatement celui de la jeune fille.

Nous avons surpris entre le mari et la femme une conversation qui nous intéressait au plus haut degré. Madame Menaroff insistait pour que son mari demandât notre grâce.

« Comment veux-tu, disait-elle, qu'il fasse le portrait d'Olga en cinq ou six jours ?

M. MENAROFF. Ce motif ne peut influer sur une semblable décision.

MADAME MENAROFF. M. Arthur m'a déjà donné d'excellents conseils pour la santé de notre fille.

M. MENAROFF. J'avoue que ses recettes ont bien réussi ; mais, tout cela ne peut m'engager à aller contre la volonté de l'empereur.

MADAME MENAROFF. Pauvres jeunes gens ! Ils ne reverront jamais leurs parents, parce qu'ils ont bien rempli leur devoir !

M. MENAROFF. Que veux-tu, chère amie ? c'est la guerre.

MADAME MENAROFF. Hélas ! si Frédéric ou mon petit Grégoire devait subir un pareil sort ! Mais ils n'ont pas de Sibérie, les Français !

Le lendemain du jour où nous entendîmes cette conversation, la situation d'Olga était devenue fort grave.

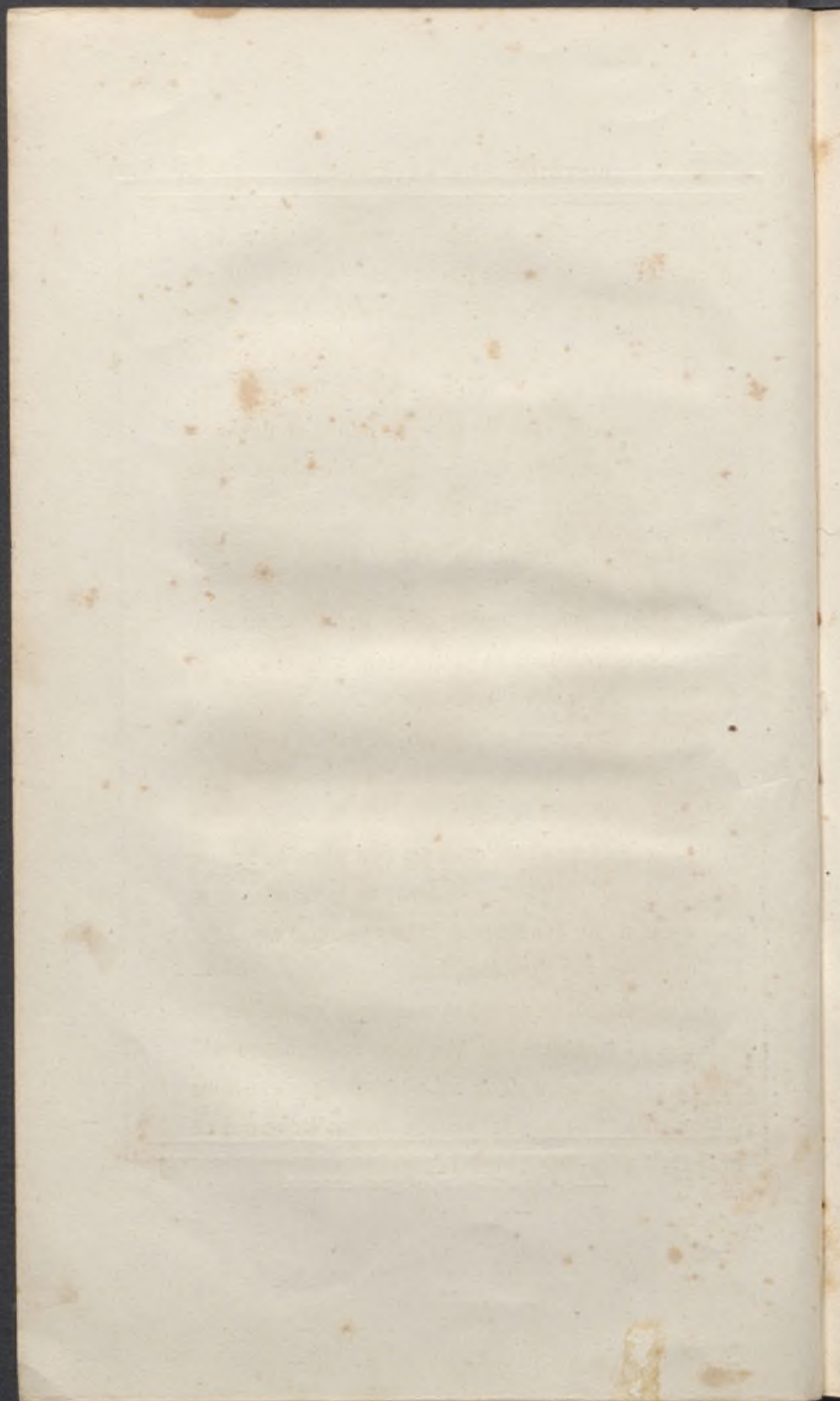
Madame Menaroff, avec cette générosité que dictent souvent les appréhensions maternelles, se détermina à obtenir notre grâce, croyant le sort de sa fille attaché, en quelque sorte, à cet acte de clémence. Surmontant sa timidité naturelle, elle alla trouver le gouverneur et lui représenta l'état de santé de sa fille, le chagrin et l'impression, peut-être fatales, que lui ferait éprouver le triste sort des jeunes Français. Mais rien ne fut résolu.

L'excellente femme ne se laissa pas décourager et tenta un moyen suprême : elle parla de notre prochain départ à Olga, en l'engageant à intercéder en notre faveur auprès de son père.

La pauvre petite était déjà si faible, la maladie



Elle alla trouver le gouverneur.



avait fait sur elle de tels ravages, que jamais je n'oublierai cette scène touchante. A peine eut-elle parlé, que son père lui promit d'écrire en notre faveur, et, déjà sûr du succès, lui proposa de nous annoncer à nous-mêmes notre délivrance. Madame Menaroff, ivre de joie, se confiant dans cet acte de générosité pour obtenir de Dieu la guérison de sa bien-aimée fille, vint nous chercher pour voir Olga, et nous lûmes notre grâce dans son regard.

La chère enfant, parée dans son lit pour nous recevoir, nous tendit sa petite main tremblante, et, s'efforçant de sourire, nous dit :

« Messieurs, papa m'a promis d'écrire et d'obtenir qu'on vous laisse ici. Nous ne pouvons plus nous passer de vous ! »

Contenant une émotion trop vive pour la laisser éclater devant la pauvre enfant, nous baisâmes sa petite main, et, tandis que j'étais penché vers elle, je l'entendis me dire tout bas :

« Vous consolerez papa et maman, n'est-ce pas ? »

Malgré l'immense joie que nous causait une décision sur laquelle nous ne comptions plus, nous étions absorbés par la pensée du malheur qui se préparait pour nos chers hôtes.

Les plus habiles docteurs furent bientôt appelés auprès de cette enfant si tendrement aimée, mais tous avouaient leur impuissance, et, s'efforçant de lui cacher sa condamnation, cherchaient à lui inspirer une confiance qui nous abandonnait tous.

Enfin, le jour fatal pour nos camarades arriva, et nous fûmes *oubliés*. Quel serrement de cœur nous éprouvâmes en embrassant pour la dernière fois nos compagnons d'armes; nous ressentions presque un sentiment de honte, et cependant, notre présence au milieu d'eux ne pouvait alléger leur souffrance.

Olga avait entendu un mouvement inusité sous ses fenêtres; et, malgré sa faiblesse, qui chaque jour augmentait, elle nous fit appeler près de son lit : la mort avait déjà marqué de son sceau cet angélique visage.

« Les Français sont partis, n'est-ce pas? nous dit-elle.

— Oui, chère demoiselle; et, grâce à vous, nous restons.

— Oh! que je suis contente! »

Puis, s'adressant à moi :

« Monsieur Miller, j'ai une faveur à réclamer de vous. Pouvez-vous faire mon portrait?

— Mais, ne serez-vous pas bien fatiguée de poser en ce moment? lui dis-je en hésitant; si nous attendions que vous fussiez remise? »

Elle jeta sur sa mère un regard expressif

« Je préférerais ne pas attendre! je sais que vous n'aimez pas les demandes de ce genre, mais il faut passer bien des choses aux malades.

— Bonne et chère demoiselle, demandez-moi tout ce que vous voudrez, et commençons de suite, si vous le désirez. »

Arthur était déjà sorti de la chambre, et je le retrouvai dans la nôtre, pleurant comme un enfant.

« Tiens, Pierre, me dit-il, je regrette la Sibérie; nous n'aurions pas vu mourir cette chère petite créature!

— Faisons, du moins, tout ce qui dépendra de nous pour adoucir ses derniers moments, répliquai-je, et soutenons le courage des malheureux parents! »

Je retournai avec mon papier et mes crayons dans la chambre d'Olga. Ses yeux, fixés sur une image de la sainte Vierge, pour laquelle les Russes professent une tendre piété, brillaient d'un éclat extraordinaire; quelque chose des prédestinés se faisait sentir dans toute son attitude.

Je me recueillis moi-même comme en présence d'une sainte, et je commençai mon croquis avec un respect mêlé d'une tendre affection.

J'eus le bonheur de réussir au delà de mon espoir. Je pus unir à la ressemblance cette expression sublime des élus de Dieu.

Madame Menaroff, en regardant le portrait, ouvrit ses bras pour m'embrasser, en disant :

« Chère enfant ! »

Elle ne pleurait pas ; elle espérait encore ! Une mère peut-elle croire à la mort de son enfant !

Au chevet d'Olga, elle lui souriait doucement, devinait, au mouvement de ses lèvres, ses moindres désirs, puis quelquefois adoucissait ses souffrances par un refrain du pays. A l'exemple de la mère du Sauveur, on pouvait dire aussi de cette femme admirable, qu'elle *se tenait debout* près du lit de douleur de son enfant. Quant au père, accablé par le chagrin, il ne quittait pas la chambre de sa fille, mais ne cherchait même plus à la voir. Ainsi se passèrent deux mortelles semaines qui nous parurent deux siècles ; puis enfin le jour vint où, le fruit étant mûr pour le ciel, il fallut se séparer de la douce créature, qui, sans regrets et presque sans douleur, expira dans les bras de sa mère, en disant :

« A bientôt.... dans le ciel!... »

C'est à peine si le vieillard eut la force d'achever ces derniers mots. Élisabeth, depuis quelques instants, laissait couler ses larmes ; elle se retira en silence, non sans avoir donné à son grand-père les marques accoutumées de sa tendresse.

NEUVIÈME SOIRÉE

Deux jours s'étaient écoulés depuis que le vieillard avait raconté à sa petite-fille la mort d'Olga, et Élisabeth n'osait lui demander de reprendre cette histoire, qui réveillait tant de souvenirs pénibles chez le vieux militaire. Cependant, elle hasarda quelques questions sur les mœurs russes.

« Il y a encore des esclaves en Russie, n'est-ce pas, grand-père ? »

M. MILLER. Non, mon enfant. Leur émancipation a été décrétée dernièrement ; du reste, on ne les appelait pas des *esclaves*, mais des *serfs* ; seulement, dans beaucoup de maisons, le nom seul les distinguait des véritables esclaves.

ÉLISABETH. M. Menaroff en avait-il ?

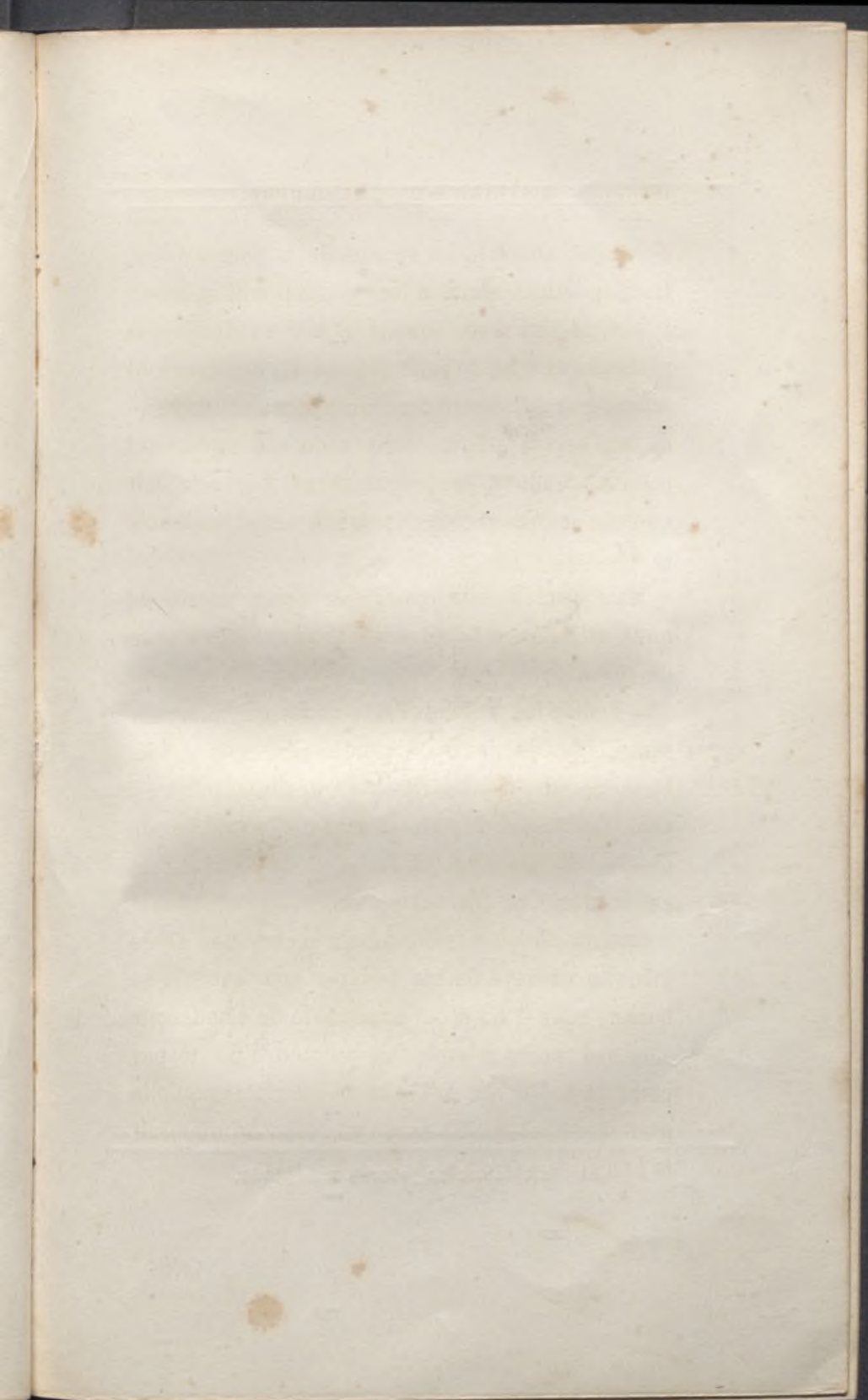
M. MILLER. Oui, plusieurs, et qui lui étaient dévoués corps et âme. Une fille de chambre spé-

cialement attachée au service de la pauvre Olga, faillit mourir de chagrin lorsqu'elle perdit sa jeune maîtresse. Du reste, jamais je n'ai vu deuil plus profond que celui de cette maison. La mère surtout était particulièrement touchante dans la simplicité de ses regrets. Tout occupée de son mari, qui semblait foudroyé par leur malheur, il lui semblait que son unique tâche, désormais, serait d'adoucir sa douleur.

Mais, parfois, elle venait s'épancher auprès de nous, en racontant des traits touchants de l'enfance de son Olga.

« Toutes les vertus lui étaient faciles, nous disait-elle, et je ne me rappelle pas avoir jamais eu à la punir; il lui suffisait de m'entendre dire : *Olga fait bien de la peine à maman*, pour qu'elle cessât à l'instant ce qui l'amuse le plus, et cela avant même qu'elle sût parler.

Jamais elle n'a menti, ou du moins une seule fois elle a essayé de me tromper pour excuser sa bonne, mais il lui a été impossible de s'endormir ainsi; et, après m'avoir fait promettre de ne pas punir sa Luba, elle m'avoua en sanglotant qu'elle avait menti, et qu'elle savait combien on offensait le bon Dieu par un semblable péché!





Elle était venue se jeter à nos pieds.

Son innocente piété me touchait parfois jusqu'aux larmes : étais-je tourmentée pour la santé de son père, je la trouvais agenouillée dans notre oratoire, suppliant la sainte Vierge *de guérir papa et de consoler maman*.

Je pourrais vous citer mille traits de sa charité, continuait la pauvre mère ; en voici un entre autres :

Une pauvre esclave, ayant été fort maltraitée par ses maîtres, s'était échappée ; et, après un long voyage, entendant parler de la bonté de mon mari, elle était venue se jeter à nos pieds pour nous demander de lui donner un asile dans la maison. Notre Olga fut aussitôt touchée de compassion ; et, embrassant son père, appuya la demande de la pauvre femme. Elle avait alors sept ans, je crois. Un serf étant une propriété, nous n'avions pas le droit de garder cette femme, et mon mari le fit comprendre à l'enfant.

« Eh bien ! achète-la, dit-elle aussitôt.

— Je n'ai pas d'argent, reprit en souriant M. Menaroff.

— Moi, j'en ai !... »

Et, courant aussitôt vers une armoire, elle rapporta d'un air joyeux sa bourse encore pleine de ses étrennes.

« Et la belle poupée que tu devais faire venir d'Allemagne, Olga? lui dis-je à mon tour.

— Je n'en ai plus envie, du tout, petite mère. »

Comment lui résister? Mon mari acheta l'esclave. Cher trésor! oh! non, je ne méritais pas de la conserver. Que la volonté de Dieu soit faite! »

Puis, la pauvre mère laissait couler ses larmes, et nous y mêlions les nôtres.

L'hiver passa, puis vint le printemps; mais les mois qui s'écoulaient ne modifiaient en rien la douleur de ces parents désolés.

J'avais continué à faire des portraits, et je m'étais acquis une sorte de renom dans la petite ville, aussi pouvions-nous payer notre dépense chez nos hôtes, et même je mettais de côté tout ce que je pouvais, dans l'espoir de revenir un jour en France.

Mais le temps nous paraissait bien long, et parfois nous étions accablés tous deux d'un tel découragement, que nous regrettions presque le sort de nos camarades.

« Nous serions morts maintenant, disions-nous; et qu'allons-nous devenir? Combien de temps devons-nous encore traîner une si pénible existence,

condamnés presque à l'inaction et loin de notre famille, de notre patrie ! » Cependant, nous avions vu l'entrée des alliés en France. Souvenir bien pénible, car nous devions refouler en nous-mêmes les douloureux sentiments qui nous animaient ; bientôt des bruits de paix circulèrent, c'est à peine si nous osions y croire ; enfin, la liberté de rentrer en France fut offerte aux prisonniers français !

Nous lûmes et relûmes cet article, si désiré et tant attendu, et, malgré notre bonheur, auquel même nous pouvions à peine croire, notre cœur se serrait douloureusement à la pensée de quitter nos hôtes. J'avais réuni la somme nécessaire pour payer notre voyage, nous en fîmes à la hâte les préparatifs. Je ne puis te dire quels touchants regrets nous exprimèrent tous les membres de cette excellente famille. Jamais je n'oublierai les témoignages d'affection qu'ils nous prodiguèrent, et la généreuse hospitalité qu'ils nous offrirent pendant deux ans. Il fallut brusquer les adieux : aussi bien, la torture était égale pour ceux qui partaient et pour ceux qui restaient. Je ne puis encore songer sans émotion à cette séparation....

Je ne les ai jamais revus. Pendant trois ou qua-

tre ans, notre correspondance a été entretenue régulièrement, mais le père et la mère sont morts.... je n'ai plus entendu parler de leurs fils.

.....

Embarqués à Hambourg, la traversée fut facile, et, cinq jours après notre départ, notre vaisseau entra dans le port du Havre. Nous étions en France ! Oh ! le doux nom ! J'entendais parler français de tous côtés ; je voyais le ciel de ma patrie ; je respirais l'air natal ! Il faudrait une autre voix que la mienne pour exprimer nos transports. Après tant d'années d'absence, de souffrances de toutes sortes, de périls de tous genres, nous revenions pleins d'espoir, et croyant encore au bonheur.

Arthur et moi nous primes la poste jusqu'à Paris. Il n'était plus question de nous séparer, notre vie désormais était indivisible ; mais cependant, Arthur, bien décidé à venir vivre près de moi, me quitta momentanément pour s'occuper de ses affaires.

Arrivés dans la capitale, où nous ne fîmes que passer, mon ami prit la route de la Saintonge et moi celle de Molsheim. Lorsque je me revis dans ces campagnes où tant de fois, ma sœur et moi, nous avons joué et folâtré dans mon enfance,

mon cœur battit si fort que je cherchais à le maintenir dans ma poitrine. Que de tristes pensées empoisonnaient le bonheur du retour ! Mes parents vivaient-ils encore ? Je ne l'espérais pas. Et ma sœur ? La retrouverais-je, enfin ? En descendant de la voiture, je fis porter mon bagage à l'hôtel le plus voisin, ne voulant pas me diriger de suite vers la maison de mon père. Et, d'ailleurs, cette petite maison nous appartenait-elle encore ? Je ne me sentais pas le courage d'apprendre tout d'un coup le sort de ma famille.

Je sortis sur la place de l'église, rouverte à présent, mais mutilée comme tant d'autres ! Je cherchais à reconnaître quelque visage de connaissance, mais vingt ans amènent tant de changements ! Cependant, j'aperçus des physionomies qui ne m'étaient pas étrangères, et il me sembla même que l'on m'examinait ; mais mon costume, moitié français, moitié russe, excitait seul la curiosité, car j'avais quitté mon uniforme, afin de bien garder l'incognito. J'allai jusqu'à l'entrée d'une rue, d'où j'aperçus notre maisonnette. Je n'osais approcher ; mes parents l'occupaient-ils, ou était-elle tombée entre des mains étrangères ? Les contrevents ouverts laissaient apercevoir des rideaux

bien blancs, comme du temps où nous l'habitions, mais le magasin avait été évidemment transformé en appartement, car la devanture n'existait plus. La porte bâtarde qui y donnait accès s'ouvrit : j'eus la pensée de me cacher, et cependant je brûlais du désir de voir un visage de connaissance. C'était une jeune servante qui se rendait au marché. Je fis quelques pas vers elle, dans l'intention de lui demander le nom de ses maîtres ; mais je n'en eus pas la force. Je rentrai à l'hôtel, tenu par des gens du pays, et je cherchai à faire causer le garçon.

« J'ai vu Molsheim autrefois, lui dis-je ; malgré la révolution, je trouve la ville peu changée.

LE GARÇON. Oh ! cependant, monsieur, depuis cinq ans que j'y suis, on y a fait bien des embellissements. D'abord, la ville est éclairée ; on a réparé la grande rue. L'église aussi est bien plus jolie. Et puis, chaque jour il s'ouvre des magasins superbes !

— Il s'en ferme aussi, repris-je ; je me rappelle une boutique d'horlogerie, dans une petite rue qui aboutit à la place, et que je n'ai plus retrouvée.....

LE GARÇON. Monsieur a sans doute habité Molsheim ? »

Et, pendant que je cherchais ma réponse, il reprit avec volubilité :

« C'est une ville très agréable ; on y peut bien vivre à bon marché, et puis, il n'y a que des honnêtes gens. Monsieur vient-il s'y fixer ? Il y a beaucoup de maisons à louer ou à vendre.

— Je voyage, et je n'ai pas de plan arrêté. Quel est le nom du curé ?

LE GARÇON. M. Brisson. Un excellent homme ; pas trop sévère, et qui sait dire le mot pour rire ; mais un bon prêtre ! »

Je ne le connaissais pas.

« Avez-vous plusieurs médecins ?

LE GARÇON. Oui ; il y a M. Leroux, M. Jeannin et M. Shwebroer. »

Ce dernier nom me fit tressaillir ; c'était un ami de la maison ; il m'avait soigné dans mon enfance.

« Où demeure-t-il ? hasardai-je.

LE GARÇON. Tenez, là, en face ; voilà ses fenêtres ; mais, si vous voulez le consulter, il n'est chez lui que de quatre à six heures du soir.

— Et quel est le notaire ?

LE GARÇON. C'est le vieux père Kasnaer ; mais il va se retirer et laisser son étude à son fils, qui

va se marier. Dame ! celui-là, il ne court pas après la fortune, car voilà plus de cinq ans qu'il recherche en mariage une demoiselle qui n'est plus toute jeune, et encore elle n'est pas riche.

Le papa Kasnaer ne se souciait guère de ce mariage, et puis la demoiselle mettait toujours des retards, parce qu'elle attend un frère qui est parti pour l'armée du temps de la République, et dont on n'a pas entendu parler depuis douze ans, quinze ans, peut-être. Le pauvre diable ! son sort n'est que trop certain. Mais la demoiselle s'obstine à croire qu'il reviendra ; et comme c'est une femme de cœur comme il n'y en a guère, elle trouve qu'elle n'a pas assez de fortune pour épouser un notaire, parce que, naturellement, la moitié de son patrimoine appartiendrait à son frère. »

J'écoutais sans respirer. Cette femme, c'était ma sœur, je n'en doutais pas, mais je n'osais demander son nom. Et mon père et ma mère, ils n'existaient donc plus !

Mon repas était terminé ; je posai ma serviette, et je quittai la table pour cacher mon émotion.

Je revenais donc pour être un obstacle au bonheur de ma sœur ! Ma tête s'égarait. Je voulais repartir à l'instant même pour ne jamais revoir Éli-

sabeth. Jamais ! Ce moment tant désiré est arrivé ; je puis choisir. Je la connais, elle sera bien heureuse de me retrouver après m'avoir tant pleuré. Puis, enfin, elle pourra être fière de son frère. Mais alors elle devra renoncer à épouser celui qui l'aime, et qu'elle aime aussi, sans doute.

Un sentiment terrible de jalousie s'éveillait en mon cœur.

« Pourquoi cet homme vient-il me disputer le cœur de ma sœur ? Faut-il, à cause de lui, que je sois condamné à une vie solitaire, malheureuse, loin de mon pays ? N'ai-je pas assez souffert ? »

Abîmé dans mes réflexions, je marchais au hasard et je me trouvai devant la porte de l'église. J'entrai, et soudain je retrouvai mes émotions d'enfance. Voilà le banc de ma mère ! J'y entrai, et, m'agenouillant, je sentis mes yeux s'emplier de larmes. Il me semblait revoir la figure vénérable de mon père, la douce expression de celle de ma mère, puis ma sœur priant à côté de moi. Je me rappelais le jour de sa première communion, où, vêtue de blanc, elle se présentait à l'autel avec ses petites compagnes.

« Non, m'écriai-je à demi-voix, je ne serai pas

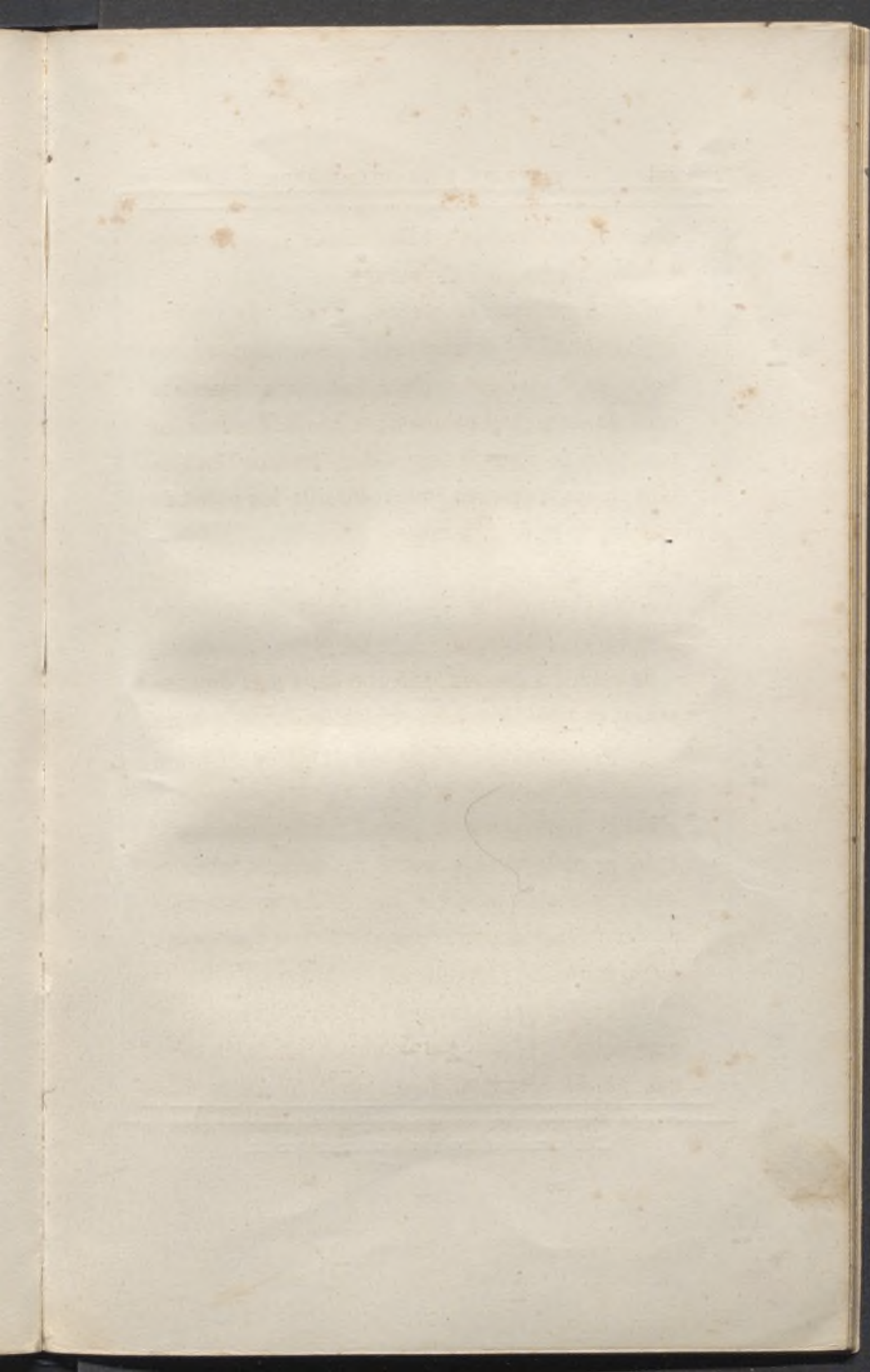
cause du malheur de ma bien-aimée sœur. Je quitterai Molsheim pour toujours. »

Calmé par cette résolution, je sortis de l'église et j'examinai les tombes qui l'entouraient. Je me rappelais vaguement la place qu'occupait autrefois celle de mon aïeul paternel ; je m'y acheminai, et tout près je trouvai deux autres tombes semblables... sur lesquelles étaient inscrits les noms de mon père et de ma mère.

« Ma chère petite fille ! je t'avais dit que mon histoire était triste, oh ! bien triste ! »

Je restais à genoux, absorbé dans mes douloureuses pensées, lorsque machinalement, et comme si je m'adressais à mes chers parents, je détachai ma croix d'honneur cachée sous mes vêtements, et je la déposai sur la pierre qui les recouvrait. Puis, je me levai et je quittai rapidement le cimetière ; je voulais partir le jour même, je craignais de rencontrer ma sœur ; après l'avoir vue, comment pourrais-je la quitter ?

Cependant, en rentrant à l'hôtel, j'appelai le garçon, car il n'avait pas prononcé le nom de celle que j'avais reconnue à son récit, et je voulais croire encore que je me trompais. Mais, hélas !





Elle tenait entre ses mains ma croix.

mon malheur n'était que trop certain : son nom était Élisabeth Miller.

Je n'avais plus qu'à partir. Mais, n'avais-je pas commis une imprudence en déposant ma croix sur la tombe de mes parents ? Ma sœur la trouverait, et peut-être alors retirerait-elle sa parole ? Reprenant aussitôt le chemin du cimetière, je me dirigeai vers la tombe de mes parents.

Une femme en deuil était agenouillée à la place que j'occupais tout à l'heure. Je n'osais plus avancer, mais je me cachai derrière des cyprès, de façon à la voir. C'était ma sœur, il n'y avait plus à en douter ; elle tenait entre ses mains ma croix, qu'elle baisait en pleurant. C'était bien ce cher visage, amaigri, pâle, mais toujours si doux, si calme dans sa douleur.

Deux fois je fus au moment de me trahir ; j'allais voler dans ses bras, me jeter à ses genoux, lui dire que je lui abandonnais tout, que je voulais seulement la voir heureuse, que je ne lui demandais que son amitié d'autrefois. Mais, non ! elle refuserait ma fortune. Je la laissai partir. Elle emportait ma croix.

Ce fut, dans mon angoisse, un moment de délicieuse consolation. Du moins, elle savait mainte-

nant que son frère s'était vaillamment conduit ; quel autre que lui avait le droit de déposer ce signe de l'honneur sur la tombe de ses parents ?

Et cependant, mon parti était pris, j'étais décidé à fuir ; mais elle allait me faire chercher ; elle voudrait savoir comment avait été déposée cette croix ?

Je m'adressais mille reproches, en cherchant une solution à cette situation embarrassante. Enfin, je crus avoir trouvé le vrai moyen d'enlever à ma sœur ses dernières hésitations.

Je me rendis chez le notaire, et je demandai à parler à son fils.

« Monsieur, lui dis-je après les premières salutations, j'ai suivi dans ses campagnes M. Pierre Miller. »

Ce nom fit tressaillir le pauvre jeune homme. Je repris :

« Aujourd'hui, j'ai rempli un des vœux les plus chers de ce cher camarade, j'ai déposé sur la tombe de ses parents la croix qu'il a gagnée à la dernière affaire, où nous avons combattu ensemble. Il a toujours tendrement aimé sa sœur, et, quoiqu'il n'ait rien écrit, je sais qu'il lui a donné absolument

tout ce qu'il possédait. Je sais, monsieur, que vous désirez épouser mademoiselle Miller, et je suis certain que Pierre ne désapprouverait pas cette union. Il n'aurait demandé qu'un souvenir pour sa mémoire, car elle ne le reverra jamais ! Adieu, monsieur, je ne puis m'arrêter davantage ; je ne suis venu à Molsheim que pour remplir ce vœu, et je retourne ce soir à Paris.

— Mais, monsieur, reprit M. Kasnaer, ne pouvez-vous différer votre départ ? mademoiselle Miller serait heureuse de parler avec vous d'un frère qu'elle a tant pleuré !

— C'est impossible, monsieur.

LE NOTAIRE. Ne puis-je au moins savoir votre nom ; mademoiselle Élisabeth désirera sans doute vous écrire pour obtenir d'autres détails ?

— Elle saura désormais l'essentiel : elle est désormais maîtresse de toute sa fortune. »

Et je pris congé de M. Kasnaer ; aussi bien, j'avais peine à cacher mon trouble.

Une heure après, je roulais vers Paris, sans être entré dans cette bien-aimée maison, sans avoir parlé à ma sœur, et sans espoir de la revoir jamais. Aussitôt que je fus arrivé, je fis choix d'un modeste hôtel aux environs du Luxembourg, et j'écrivis à

mon ami une lettre, où je pouvais du moins laisser déborder mon cœur trop plein.

Deux jours après, il accourait près de moi, et, une fois de plus, il soutint mon courage prêt à défaillir.

Mais, qu'allai-je faire? Serai-je obligé de quitter le service ou même de m'expatrier; car, désormais, mon existence est un obstacle à l'avenir de ma sœur! Si mon nom arrive à ses oreilles, elle me cherchera et me trouvera. C'est impossible!

Mille pensées bizarres me traversaient l'esprit. J'aurais voulu partir pour les grandes Indes et être sûr d'y mourir. Je ne dormais plus, et parfois la fièvre m'agitait...

Mais, ma petite-fille, toi qui dors toujours si bien, il faut aller te coucher. Demain, nous pourrons, je pense, achever ce long récit.

ÉLISABETH. Grand-père, est-ce que tu n'as plus jamais revu ta petite amie Nancy?

LE GRAND-PÈRE, *souriant*. Ma petite amie t'intéresse beaucoup, il me semble. Demain, je te dirai cela. »

DIXIÈME SOIRÉE

LE GRAND-PÈRE. Arthur était comme toi; il aimait beaucoup, sans les connaître, Nancy et la

liebe Mutter. Aussi, pour me distraire de mes chagrins, et pour profiter d'un congé qui nous était certes bien dû, il me proposa un voyage en Suisse, et nous devions commencer par Zug, afin d'y revoir ma bonne hôtesse et sa gentille fille.

Nous nous dirigeâmes donc vers Zug. Ce fut un long voyage, car j'étais si souffrant que souvent je devais me reposer en route. Enfin, nous arrivâmes au but de notre voyage. J'étais tellement brisé, que je regrettais maintenant d'avoir consenti à me laisser emmener; d'ailleurs, un nouveau chagrin, de nouvelles déceptions m'attendaient peut-être là encore!

Arrivés le soir, le premier soin d'Arthur fut de me faire coucher, et il se mit de suite en quête de madame veuve Gersten; mais elle n'habitait plus sa petite maison que j'avais soigneusement décrite à mon ami, et dont je me rappelais parfaitement l'adresse. Il ne voulait pas me donner de suite cette mauvaise nouvelle, sachant que je n'en augurerais rien de bon. Mais je la devinai facilement. Le lendemain matin, je retournai avec lui à l'ancienne habitation de madame Gersten, et personne ne put nous donner sa nouvelle adresse. J'avais le cœur ulcéré.

« Je ne sais pourquoi je suis venu ici, disais-je à mon ami. Ne vois-tu pas que je porte malheur à tous ceux qui s'attachent à moi ?

— Tu n'es qu'un fou, me répondait Arthur. Depuis quinze ans et plus, n'a-t-elle pas eu le droit de déménager ? de quitter même la ville ? Fallait-il qu'elle t'attendit tout juste dans sa même maisonnette ? Qui sait si elle n'a pas marié sa fille aux environs, et alors... »

Arthur s'arrêta en me voyant pâlir.

« Te sens-tu indisposé ? me dit-il.

— Non ; mais je venais ici avec un vague espoir qui n'est sans doute qu'une chimère. Je pensais... Nancy était déjà si raisonnable ! Sa mère semblait m'aimer !.... »

Arthur se mit à rire.

« Et voilà que tu arrives avec un charmant petit roman tout fait ; sûr de plaire en ta qualité de Français et de militaire, n'est-il pas vrai ? »

Je me sentis presque froissé des plaisanteries de mon ami ; je n'avais pas eu d'abord l'intention de lui laisser pénétrer ma pensée à cet égard.

« Je ne sais pourquoi je cherche encore le bonheur pour moi. D'ailleurs, comment puis-je songer au mariage ? Ce n'est certes pas avec une paye de

capitaine que je pourrai nourrir ma famille, et Nancy n'a rien. Allons! demain, je retourne à Paris, et advienne que pourra! Il faut espérer que la Restauration ne va pas amener le calme plat. »

ÉLISABETH. Eh bien, grand-père, est-ce que vraiment tu es revenu sans avoir retrouvé madame Gersten ?

LE GRAND-PÈRE, *souriant*. Patience, donc, petite curieuse.

ÉLISABETH. C'est que, si j'avais été à la place de Nancy, j'aurais bien voulu te revoir.

LE GRAND-PÈRE. Vraiment! Malgré mon uniforme ?

ÉLISABETH. Mais, puisqu'elle aimait les militaires? Continue, je t'en prie, grand-père.

LE GRAND-PÈRE. Je revins donc tristement à l'hôtel, et je voulus retenir ma place pour partir le soir même. Arthur m'assura qu'il me laisserait aller seul, qu'il voulait continuer son voyage. Il parcourut en effet la ville, et se fit donner l'adresse du curé et du notaire, espérant par eux retrouver celle que nous cherchions.

En effet, il revint triomphant m'annoncer que madame Gersten habitait, à quatre lieues de la ville, une maison de campagne que lui avait léguée

un parent dont elle avait hérité ; et il avait cru entendre qu'elle était devenue riche.

« Encore un malheur auquel je ne m'attendais guère ! lui dis-je.

— Ah çà ! mon pauvre garçon, reprit-il, tuournes à la misanthropie. Voilà maintenant que tu t'affliges même du bonheur de tes amis. Bien obligé ! Un de ces jours, tu t'apercevras qu'il aurait mieux valu que le père Mathieu eût gaspillé ma fortune ! »

J'étais décidément de mauvaise humeur, je lui tournai le dos.

« J'ai loué une voiture pour la journée, elle nous conduira chez madame Gersten, répliqua Arthur ; tiens-toi prêt à midi.

— Me prends-tu pour un enfant ? lui dis-je. Je retourne à Paris aujourd'hui même.

— Eh bien ! j'irai seul, » me dit Arthur.

Je ne répliquai rien, mais je pensai qu'après tout je serais bien heureux de voir ma *liebe Mutter*, ma bonne petite Nancy, et que je leur devais au moins ce témoignage de ma gratitude pour tous les soins qu'elles avaient pris de moi.

Je fis donc un bout de toilette, je m'efforçai de prendre un peu de nourriture, et, lorsque la voi-

X
ture vint nous chercher, j'étais tout disposé à accompagner Arthur. J'adressai quelques questions à notre cocher, mais il ne put nullement nous renseigner sur la nouvelle position de la veuve et de sa fille. Nous arrivâmes bientôt devant une grande habitation, qui ressemblait autant à une ferme qu'à un château. Des vaches paissaient çà et là sur la prairie; des serviteurs, occupés à la culture, allaient et venaient; tout respirait l'aisance et le bien-être.

Montalin marchait devant moi, et, s'adressant à un domestique qui sortait de la maison :

« Madame Gersten est-elle chez elle? »

Cet homme nous répondit que sa maîtresse était à la maison, et qu'il allait la prévenir. Il nous fit entrer dans le salon où nous attendîmes.

Quelques instants après, ma bonne hôtesse d'autrefois, ma *liebe Mutter*, parut; je me levai pour la saluer en même temps qu'Arthur, et, après avoir dit quelques mots embarrassés de politesse, étonné qu'elle ne me reconnût pas dès l'abord, je jetai sur mon ami un regard désespéré qui lui donna une terrible envie de rire, à ce qu'il m'a dit depuis.

Enfin, comme toujours, il vint à mon secours

et prit la parole. Mais madame Gersten comprenait mieux le français qu'elle ne le parlait, en sorte que je servis d'interprète pour cette conversation à laquelle j'étais le premier intéressé, et dont voici à peu près le sens.

ARTHUR. Nous avons pris la liberté d'entrer chez vous, madame, pour vous demander la permission de visiter votre propriété; nous voyageons en touristes en Suisse, et, sachant que vous recevez à merveille les Français, nous avons pensé que vous voudriez bien accueillir notre demande.

MADAME GERSTEN. Je n'ai pas eu souvent l'occasion de voir des Français, mais vous n'en serez pas moins les bienvenus pour cela. Du reste, notre propriété n'a rien de curieux. Ma fille et moi nous aimons la campagne, et nous y vivons tranquilles.

ARTHUR. Vous n'habitez jamais la ville, madame?

MADAME GERSTEN. Il y a cinq ans que nous nous sommes fixées ici, et nous y restons l'hiver comme l'été. »

Je la voyais, tout en parlant, me regarder très attentivement; enfin, m'adressant la parole :

« Pardon, monsieur, si je vous fais une question indiscrète, mais vos traits, votre expression sur-

tout, même le son de votre voix, me rappellent un pauvre jeune homme qui a passé quelque temps chez moi lors de la guerre avec la France. N'avez-vous pas un parent, un frère militaire ? » Je me troublai en répondant :

« Oui, madame.

— Hélas ! monsieur, peut-être ai-je rappelé de douloureux souvenirs ; mais c'était plus que de l'intérêt que je portais à ce bon jeune homme, c'était une affection véritable. J'avais eu le bonheur de le soigner chez moi, et ma fille, toute jeune alors, et moi, nous ne l'avons jamais oublié... il nous a écrit pendant plusieurs années, puis... »

Je ne pus y tenir plus longtemps, et, prenant sa main :

« *Liebe Mutter*, ne reconnaissez-vous pas Pierre Miller ?

— Mon cher enfant ! » dit-elle en me serrant dans ses bras.

Puis, ouvrant vivement une porte :

« Nancy, viens donc revoir une ancienne connaissance. »

Nancy n'eut pas de peine à me reconnaître. Elle devint bien rouge, me tendit la main, et dit en bon français :

« Nous n'espérons plus vous revoir ; il y a si longtemps que vous ne nous écrivez plus ! »

J'étais si ému, si troublé, que je ne me rappelle plus ce que je leur ai dit ; mais, cependant, je racontai ma captivité en Russie et mon retour, sans dire le véritable motif qui m'avait déterminé à quitter ma petite ville natale et ma sœur.

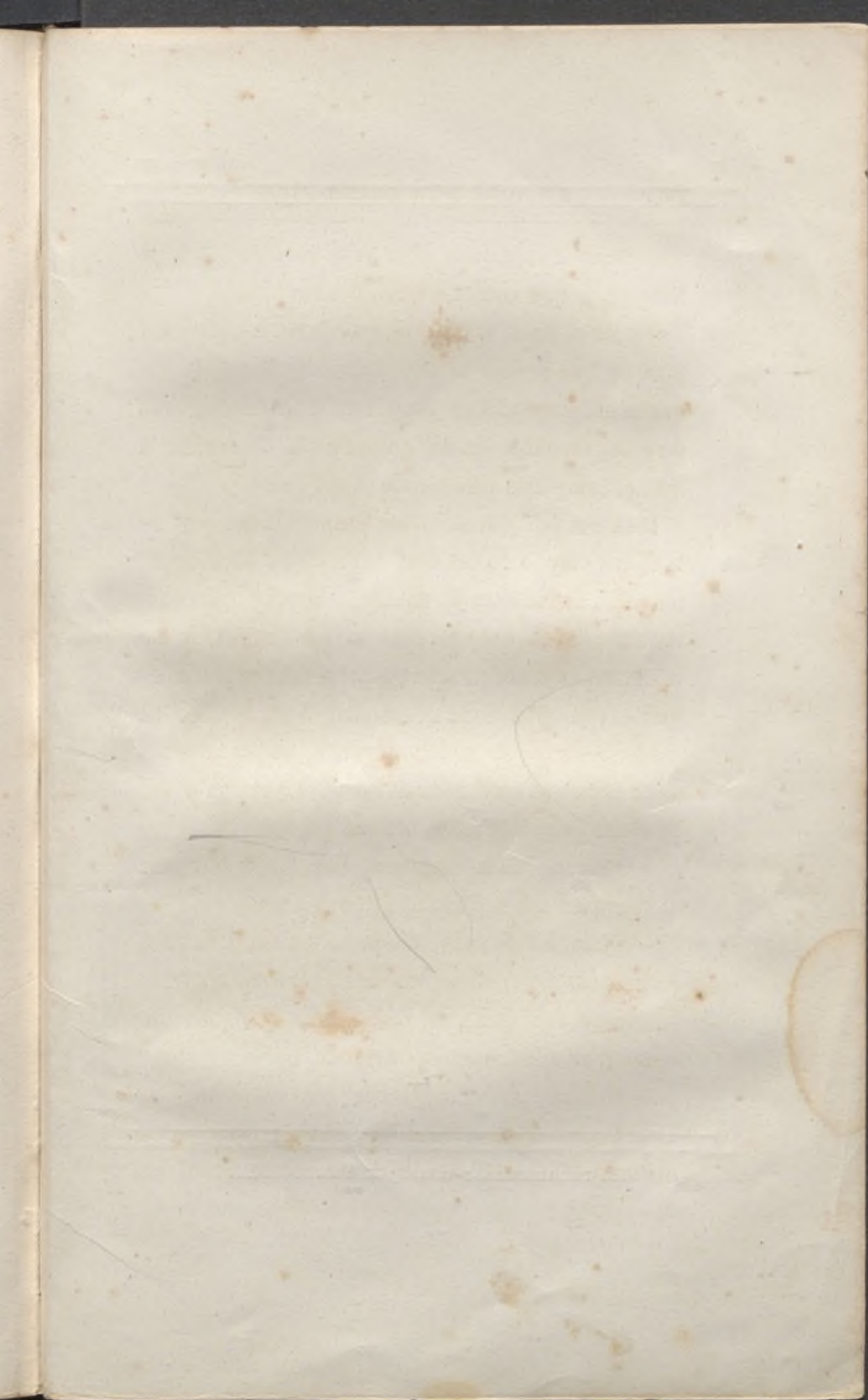
Bien des fois j'avais vu les yeux de la mère et de la fille s'emplir de larmes. Assis entre elles deux, ma main dans celles de madame Gersten, qui écoutait mon récit avec le plus tendre intérêt, je ne m'étais pas d'abord aperçu qu'Arthur nous avait quittés ; je pus donc m'étendre, sans blesser sa modestie, sur son amitié dévouée, et les services de tous genres qu'il m'avait rendus ; puis, je parlai de notre projet de ne plus nous quitter.

« Où donc allez-vous vous fixer ? me demanda la veuve en me regardant attentivement.

— Mais, en France, dis-je en baissant la voix. Je ne possède rien et je reste au service. »

Elle ne répliqua pas. Puis, après quelques minutes d'un silence embarrassant :

« Maman, dit Nancy, ces messieurs doivent avoir besoin de se rafraîchir ; nous n'y avons pensé ni l'une ni l'autre. C'est votre faute, monsieur Pierre,





Ne reconnaissez-vous pas Pierre Miller ?

ajouta-t-elle en souriant ; nous étions tellement absorbées en vous écoutant ! »

Je remerciai, mais j'objectai que nous n'avions que cette journée de libre, et qu'Arthur désirait retourner dîner à Zug.

« Ah ! par exemple ! dit madame Gersten, quand on revient de si loin, et après un si long temps, il ne suffit pas, je pense, de donner une demi-journée à ses amis. D'ailleurs, vous êtes souffrant, il est facile de le voir, et le repos de la campagne vous remettra plus sûrement qu'un voyage, toujours fatigant. Du reste, je vais arranger tout cela avec votre ami. Nancy, fais préparer une collation, et qu'on avertisse M. de Montalin que son ami et lui dîneront avec nous. La maison est plus grande et plus commode que celle de la *liebe Mutter* d'autrefois ; vous y serez mieux installé, et vous y trouverez le même accueil. Que de fois j'ai prié pour vous avec ma petite Nancy ! Vous avez dû la trouver bien changée ; elle a ses vingt-deux ans accomplis, mon ami, et je vous assure qu'elle a tenu tout ce qu'elle promettait d'être.

— Je le crois bien, » murmurai-je

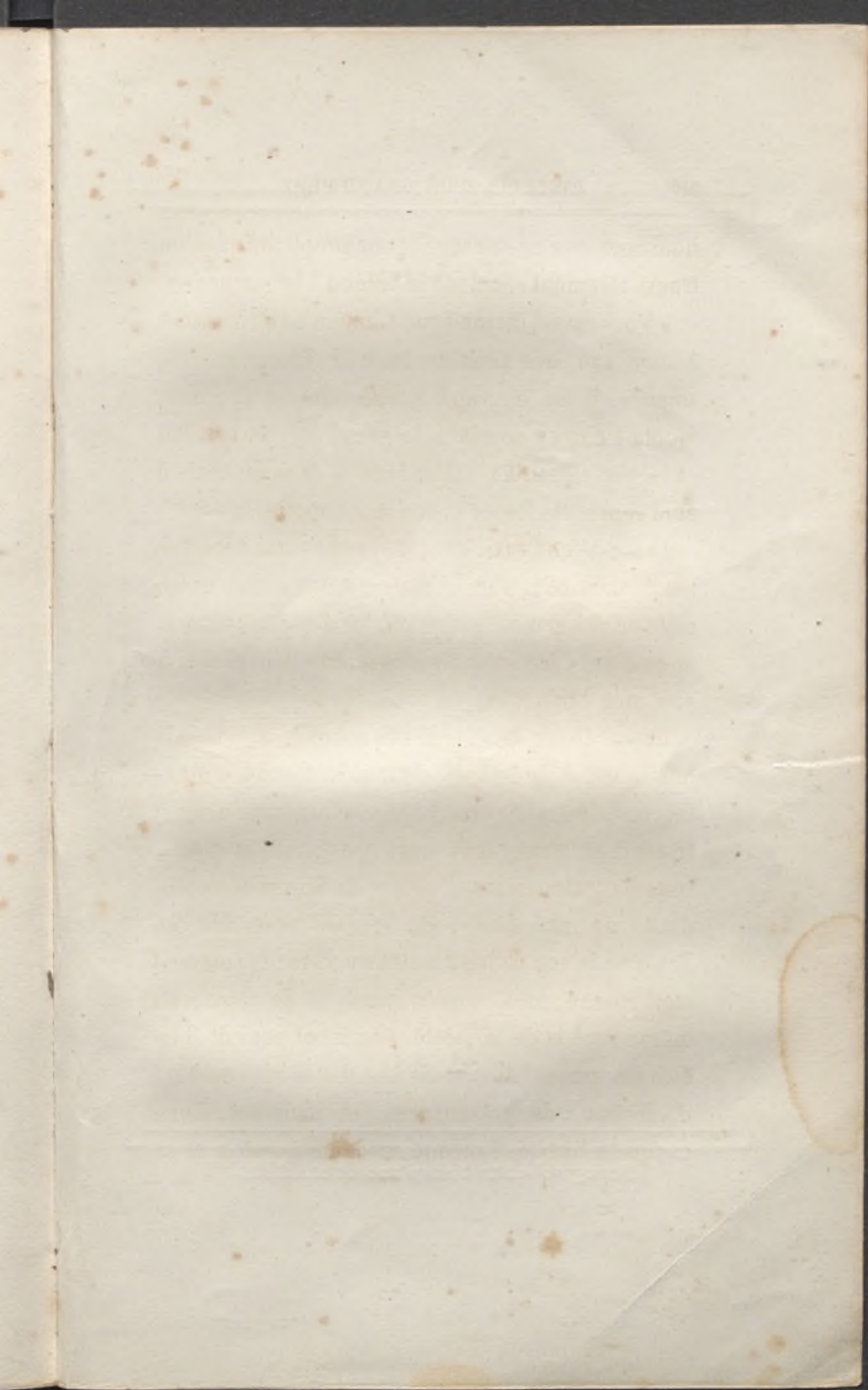
Arthur rentra bientôt, et Nancy vint nous prier de passer dans la salle à manger, dont elle nous fit les

honneurs avec une aisance et une simplicité que l'on trouve rarement réunies à la ville ou à la campagne.

« Vous savez, dit madame Gersten en s'adressant à mon ami, que nous gardons M. Pierre pour le soigner, il en a grand besoin ; je lui ordonne, ajouta-t-elle en souriant, le grand air, du bon lait et le *far niente*. Et, s'il m'écoute, dans un mois il aura repris ses forces et son embonpoint. »

Je me défendis faiblement ; je prétextai des affaires.... des obligations... mais je dois t'avouer qu'en cette occasion mon ami ne me fut d'aucun secours, et qu'il semblait même prendre un malin plaisir à voir mon embarras.

Enfin, il fut décidé, à l'unanimité, et je crois bien que j'étais de l'avis de tout le monde, qu'Arthur irait chercher mon bagage le lendemain, qu'il reviendrait passer huit jours avec nous, et qu'ensuite il continuerait son voyage de Suisse et reviendrait me chercher pour rentrer ensemble en France. Je me sentis bientôt renaître ; le sommeil était revenu, mon appétit aussi, et je retrouvais même parfois de la gaieté. Comment pouvait-il en être autrement ? Je menais une douce vie, entouré d'affection, de prévenances, et jouissant d'une complète liberté. Lorsque madame Gersten et sa





Nancy se mettait au piano et chantait.

filles avaient donné leur coup d'œil de maîtresse de maison, elles me proposaient quelque promenade dans les environs, et toujours la conversation était ramenée sur les heureux moments que nous avions passés à Zug ; puis, dans la journée, elles prenaient leur ouvrage, et je leur faisais une lecture ; ou bien lorsque, fatigué d'une trop longue marche, on me condamnait à un repos absolu dans un bon fauteuil, Nancy se mettait au piano et chantait ou jouait les airs que nous préférions ; car nos goûts étaient les mêmes, nos pensées les mêmes.

Je jouissais depuis trois semaines de ce doux repos, de ce bonheur complet, laissant couler le temps sans presque songer au lendemain, lorsqu'on me remit une longue lettre d'Arthur. Voulant me tenir au courant de ce qui m'intéressait si vivement, il s'était mis en rapport avec le notaire de Molsheim, et il me transmettait la nouvelle du mariage de ma sœur ; puis il ajoutait :

« Te voilà libre, mon cher Pierre, et je t'engage à demander la main de mademoiselle Nancy ; je te réponds qu'elle ne te la refusera pas. »

Madame Gersten s'aperçut facilement de mon trouble et me questionna à ce sujet. Je n'avais rien à lui cacher ; je lui racontai donc le reste de mon

histoire, sans suivre toutefois les conseils de mon ami en ce qui concernait sa fille.

Madame Gersten me tendit la main lorsque j'eus achevé, en disant :

« Que je suis heureuse de la confiance que vous me témoignez, mon cher enfant. Oh ! je ne me suis pas trompée, vous êtes un noble cœur. Heureuse la famille que vous choisirez pour la vôtre ! »

J'allais parler. Je voulais lui demander sa fille. Mais je n'avais rien au monde ! Elle allait peut-être croire que l'intérêt me poussait à cette démarche.

Aussi, cachant sous un ton sec mon émotion, je lui annonçai mon départ pour la semaine suivante, en la remerciant de toutes ses bontés pour moi.

La foudre eût frappé cette pauvre femme, qu'elle n'aurait pas été, je crois, plus ébranlée ; elle se laissa tomber dans un fauteuil, en me disant d'une voix tremblante :

« Mon enfant... vous voulez nous quitter ! Vous ne nous aimez donc plus ? »

Je ne pus me contenir plus longtemps ; et, couvrant sa main de baisers et de larmes, je l'assurai que je me trouvais le plus malheureux des hommes ; que je donnerais la moitié de ma vie pour leur

consacrer l'autre, mais que je croyais qu'il était de mon devoir de les quitter au plus tôt.

« Pourquoi? me dit-elle en tremblant.

— Parce que, ne pouvant épouser mademoiselle Nancy, je dois me retirer. »

Madame Gersten n'ajouta pas un mot; elle mit sa tête entre ses mains sans rien dire.

Nancy entra en ce moment, et, en voyant mon trouble, les larmes de sa mère, elle nous regardait alternativement sans comprendre ce qui s'était passé. Cependant, elle me dit :

« Monsieur Pierre, vous allez partir ?

— Oui, mademoiselle, j'y suis forcé

— Tout de suite? reprit-elle.

— Mais.... oui.... presque tout de suite. »

Elle baissa la tête et dit à demi-voix :

« Vous reviendrez, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas.... je ne le crois pas. »

Je n'osai pas la regarder, et je sortis, car j'é-touffais.

La cloche du dîner me rappela près de la maison.

Hélas ! ce n'était plus la douce gaieté des jours précédents.

La pauvre veuve, encore émue, cherchait des

sujets de conversation que ni moi ni Nancy ne trouvions moyen de soutenir.

Chacun acceptait ce qui lui était offert, mais sans y toucher. La soirée fut plus pénible encore à passer, et je jugeai à propos de l'abrégé en me retirant de très bonne heure. Livré à moi-même, je me plongeai dans les plus tristes réflexions, et je jugeai que le meilleur parti à prendre pour moi était de quitter au plus tôt cette hospitalière maison, après avoir expliqué par une lettre le véritable motif de mon départ. J'en commençai une ; mais, après quelques phrases qui n'exprimaient pas ma pensée, je la déchirai et j'en commençai une autre qui, ne me paraissant pas mieux que la première, subit le même sort. Je me décidai à me coucher.

La nuit porte conseil, dit-on ; aussi, le lendemain matin, mes intentions étaient toutes changées.

« Pourquoi n'attendrais-je pas Arthur ? pensais-je. Il me donnera son avis. Ce que j'appelle de la délicatesse vient peut-être d'un raffinement d'amour-propre. N'est-ce pas parce que je ne veux rien devoir à ma femme, que je refuse aujourd'hui mon bonheur ? »

Je parus au déjeuner ; mes chères hôtesse

raissaient moins abattues, sinon moins tristes que la veille.

« N'attendrez-vous pas votre ami pour partir ? hasarda madame Gersten.

— Si vous le permettez, madame, il sera bien aise d'achever son voyage avec moi.

— Mon cher enfant, ma maison vous sera toujours ouverte ; ne savez-vous pas que notre amitié vous est acquise ? »

Je balbutiai quelques phrases embarrassées, où je parlai de reconnaissance et de dévouement. Nous reprîmes nos habitudes de tous les jours, promenades dans la campagne, lectures en commun, mais lectures sérieuses, que nous n'entremêlions plus de gaies réflexions.

Nancy se mettait encore au piano, mais elle ne chantait que des ballades allemandes à la teinte mélancolique. Et le soir, en me couchant, je me disais :

« Pourquoi les journées passent-elles si vite ? Pourquoi, mon Dieu, faut-il que je les quitte ? » Arthur revint enfin, et, quelque effort que je fisse pour lui cacher ce que j'éprouvais, il me connaissait trop bien et lut dans mon cœur mieux que je ne savais le faire moi-même.

Bref, ma petite-fille, cet excellent ami arrangea si bien les choses, que la *liebe Mutter*, m'embrasant un matin en m'appelant *son cher fils*, m'assura que ses vœux étaient comblés, qu'elle pouvait mourir tranquille, puisqu'elle savait maintenant que sa fille serait heureuse.

ÉLISABETH. Enfin ! tu t'es donc décidé ?

LE GRAND-PÈRE. C'est-à-dire, Arthur m'a décidé, et je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que tout le monde était content. Nancy ne chantait plus ses mélancoliques ballades, mais elle avait repris tous ses airs les plus gais. Quel temps heureux !

Un mois après, tout le village était en grande rumeur, les paysans en habits de fête, car c'était le mariage de mademoiselle Nancy, la mère des pauvres, comme ils l'appelaient, avec le militaire français.

ÉLISABETH. Eh bien, grand-père, tu étais tout à fait content ?

LE GRAND-PÈRE. Oui, chère enfant ; jamais je n'avais osé prétendre à une telle félicité. Notre bonheur dura douze ans, non pas sans nuages, car il fallut bientôt dire adieu à notre *liebe Mutter*, qui, après une courte maladie, s'endormit pour

toujours en nous bénissant, ainsi que ses deux petits-enfants, ton oncle Frédéric et ta chère maman.

ÉLISABETH. Pauvre bonne maman ! Comme je l'aurais aimée !

LE GRAND-PÈRE. Oh ! j'en suis bien sûr.... Ma santé, souvent ébranlée, donnait de fréquentes inquiétudes à ma femme. J'avais dû donner ma démission, très jeune encore, et nous nous étions définitivement fixés à la campagne.

ÉLISABETH. Et ton ami Arthur, était-il avec vous ? Et ta sœur, ne l'as-tu jamais revue ?

LE GRAND-PÈRE. Je n'ai pas encore fini tout à fait.... Arthur passait chaque année six ou huit mois avec nous, ayant également donné sa démission. Il considérait notre maison comme son *home*, et prétendait qu'il ne se marierait que lorsqu'il trouverait une femme aussi parfaite que la mienne. Aussi est-il resté garçon.

ÉLISABETH. Vraiment ! J'en suis bien fâchée, car je n'aime pas les vieux garçons.

LE GRAND-PÈRE. Tu as peut-être raison, parce que, en général, ils deviennent fort égoïstes ; mais Arthur était bien une exception à cette triste règle. Ma famille était en quelque sorte devenue la sienne :

je trouvais en lui plus qu'un ami, plus qu'un frère, c'était un autre moi-même.

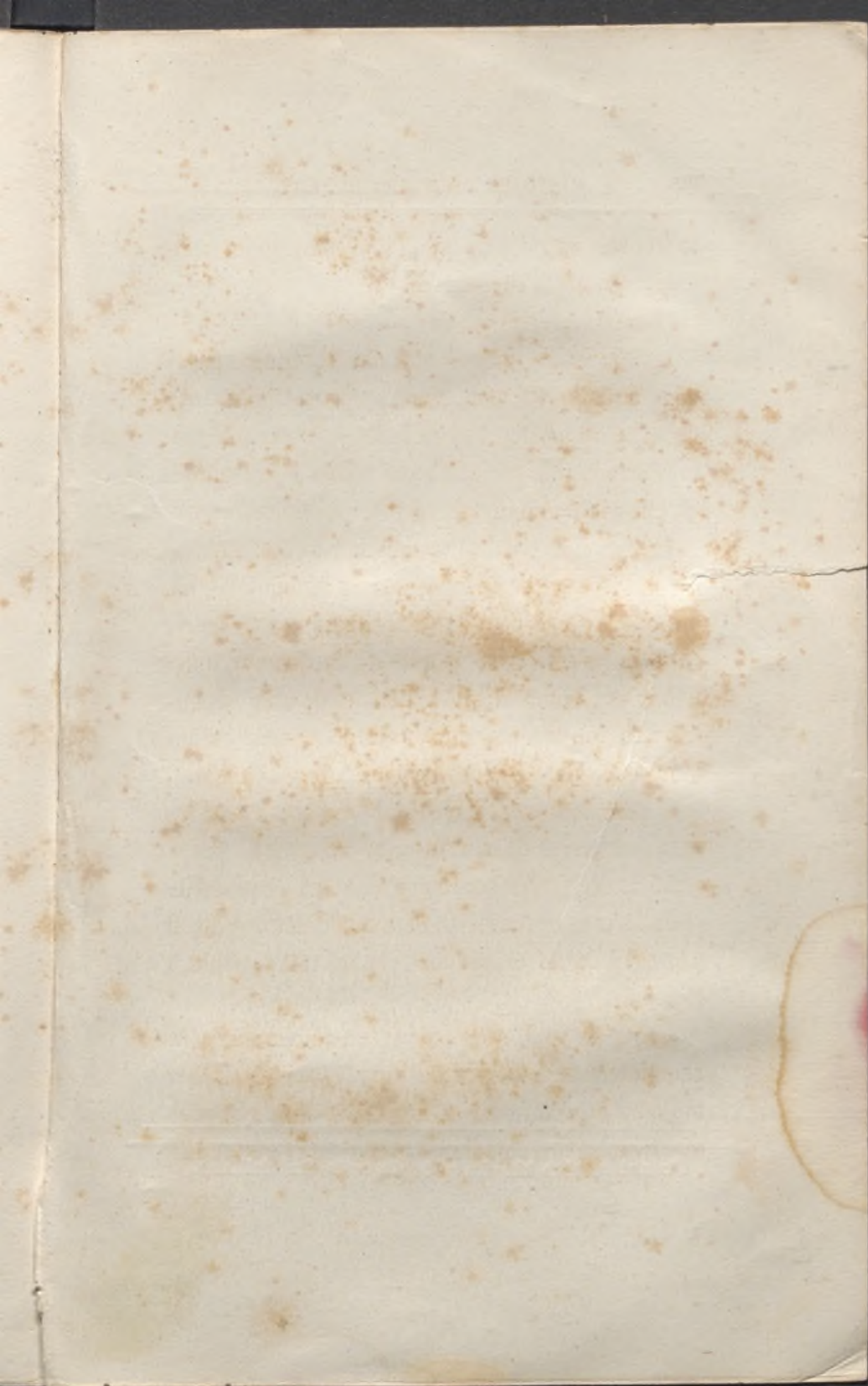
ÉLISABETH, *hésitant*. Et ta sœur ?

LE GRAND-PÈRE. Mon ami alla lui-même, quelques mois après mon mariage, à Molsheim, afin de m'en rapporter des nouvelles, et j'appris avec une grande joie que ma sœur venait d'avoir un fils qu'elle avait nommé Pierre.

Je n'y tenais plus, je voulais la revoir, l'embrasser ; je savais que je lui causerais un bonheur immense. Arthur se chargea encore de préparer cette entrevue. Il se rendit de nouveau à Molsheim, et, allant droit à l'étude de mon beau-frère, il lui raconta mes aventures, mon retour inespéré, et enfin mon mariage, qui, en me mettant dans l'aisance, maintenait ma sœur entièrement maîtresse de ma fortune.

Le brave jeune homme s'émut en écoutant le récit de mes épreuves et de mes douleurs, puis il pria Arthur de m'amener le plus tôt possible à Molsheim.

« Je puis vous assurer que ce retour inespéré complétera le bonheur de mon Élisabeth. Elle a toujours espéré revoir ce frère bien-aimé ; et vous savez, monsieur, combien d'années elle l'a attendu !





Posant sa tête blonde près de celle du vieillard.

Qu'il vienne donc, il sera toujours le bienvenu en quelque circonstance que ce soit. »

Huit jours après j'étais à Molsheim.

Je suis trop faible et trop vieux pour te bien raconter mon entrevue avec ma sœur ! Je croyais rêver et je redoutais le réveil. Quels doux et tristes entretiens ! Nous ne pouvions nous quitter. Bien avant dans la nuit, nous nous trouvions encore causant du passé. Je voulais aller chercher ma femme, mais je n'avais pas le courage de quitter si tôt ma sœur. Arthur se chargea encore de ce soin, et bientôt nous fûmes tous réunis dans cette petite maison, agrandie et embellie pour le jeune ménage, mais où je retrouvais tant de précieux souvenirs de mon enfance.

Nous passâmes ensemble un heureux mois, dont les journées me semblaient trop courtes. J'eus le bonheur de voir ma femme et ma sœur se lier d'une tendre amitié qui dura toujours.

ÉLISABETH. Et le petit Pierre, était-il gentil ?

LE GRAND-PÈRE. C'était tout le portrait de sa mère ; mais, hélas ! ce fut sa première douleur ; il fut enlevé à l'âge de dix-huit mois par des convulsions.

Le bonheur ne se trouve pas ici-bas, chère petite ; j'ai été privilégié dans mes affections ; en-

touré d'âmes d'élite, après mes premières épreuves, la vie semblait me sourire, mais les années heureuses passent vite ! Ma chère Nancy me fut enlevée bien jeune. Ma sœur mourut un an après !

Je les reverrai dans le ciel, où elles m'attendent près de nos parents, avec notre bon Arthur.

Élisabeth s'était rapprochée de son grand-père, et, posant sa petite tête blonde près de celle du vieillard, elle lui dit en l'embrassant :

« Nous sommes tous là pour t'aimer, grand-père, pour te soigner. Et eux sont près du bon Dieu pour veiller sur nous et sur toi.

FIN.

219
72

147

220
185

35



